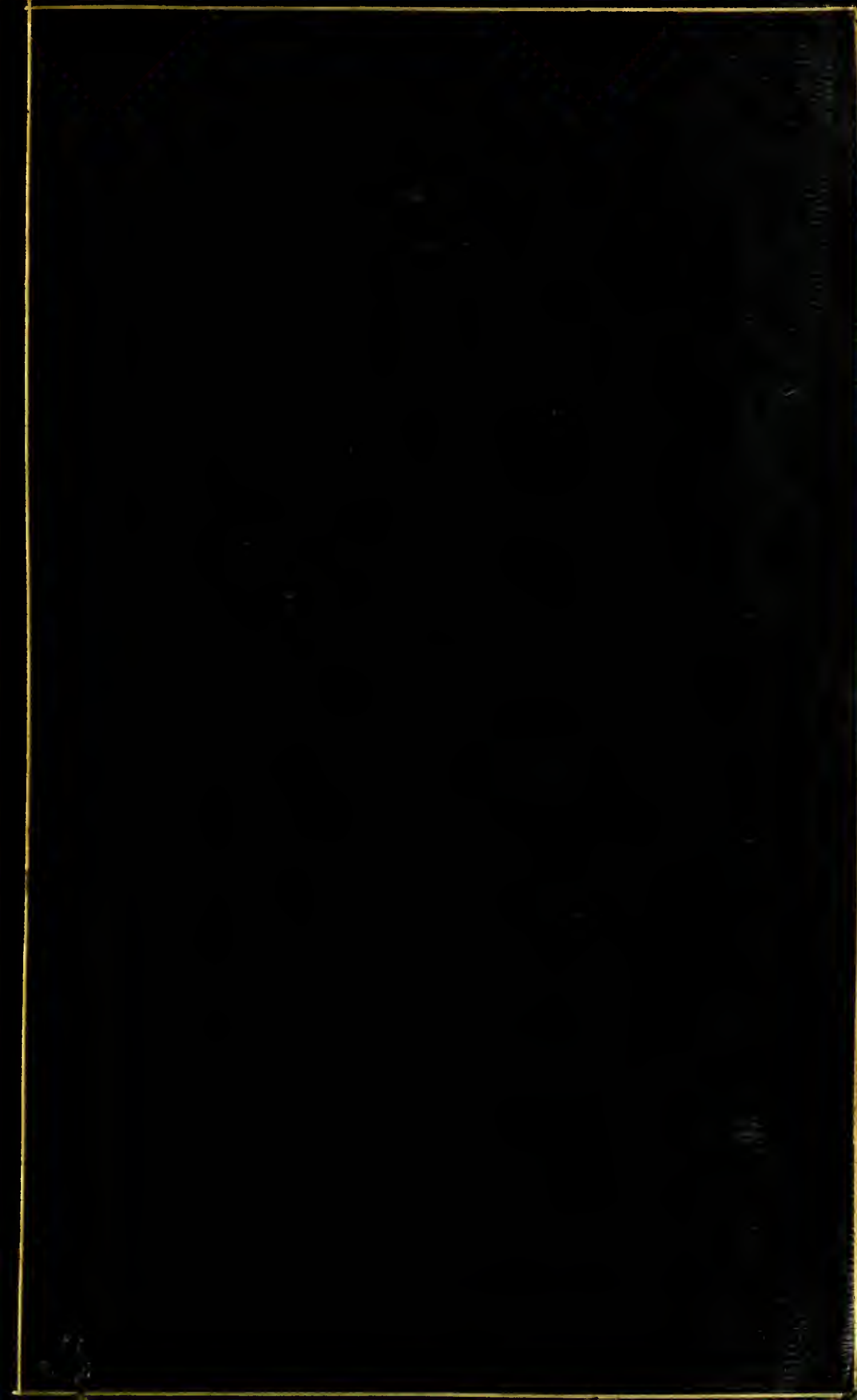


TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE CRITIQUE DES GUERRES
DE FRÉDÉRIC II.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE FRÉDÉRIC II,

Comparées au système moderne,

Avec un Recueil des principes les plus importans de l'art de la guerre.

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,
Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres, etc., etc.

TROISIEME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

A S. M. L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

ROI DE POLOGNE, etc.

SIRE,

J'ai l'honneur de faire hommage à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE *d'un ouvrage qui a le double but de poser les bases d'une histoire militaire impartiale, et de propager les principes de l'art des combats.*

Si, dans les mains des conquérans, cet art est devenu un fléau, il n'en est pas moins vrai que les nations lui sont souvent redevables de leurs succès ou de leurs revers, de leur gloire ou de leur chute.

Je m'estime heureux, SIRE, *d'avoir obtenu du plus généreux des Princes, des témoignages de bienveillance pour un travail aussi incomplet. J'aurais désiré pouvoir le rendre digne de la protection de* VOTRE MAJESTÉ *; mais je n'aurais pu*

y réussir qu'en renonçant à ma carrière, et en me condamnant à un repos qui ne s'accordait ni avec mes goûts, ni avec ma position.

J'ai eu le bonheur de suivre VOTRE MAJESTÉ *dans ces dernières campagnes : le plus ardent de mes désirs sera de retracer à la postérité toute l'habileté que je lui ai vu déployer dans les circonstances les plus difficiles.*

Il ne me reste plus qu'un vœu à former, celui de voir le temple de Janus fermé par les mains généreuses de VOTRE MAJESTÉ, *et le bonheur de ses peuples assuré sur des bases inébranlables, attester à la postérité qu'Alexandre sut réunir tous les genres de gloire, et qu'il mérita vraiment le titre de* GRAND, *trop souvent prodigué à des princes sans vertus.*

Je suis avec respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE,

Le très-humble et fidèle serviteur,

L.t-Gén.al JOMINI.

Vienne, le 20 décembre 1814.

AVERTISSEMENT.

J'offre à mes lecteurs la 3e édition d'un ouvrage commencé en 1802; imprimé pour la première fois en 1804, et qui dès-lors a été augmenté de plusieurs notes.

Il se compose de deux parties, la première est l'Histoire critique des campagnes de Frédéric II; la seconde est l'Histoire critique des premières guerres de la révolution.

Les personnes qui lisent pour passer agréablement leur temps, trouvent surtout la guerre de sept ans lourde et minutieuse; loin de les blâmer d'un tel jugement, j'ai balancé long-temps si je ne referais pas entièrement ces campagnes, en ne donnant que les grands traits des opérations.

Mais il m'a paru plus convenable de laisser mon ouvrage tel à peu près qu'il était

d'abord ; il est destiné aux jeunes gens qui veulent s'instruire, et pour lesquels on ne saurait donner trop de ces détails qui aident à saisir toutes les petites et les grandes combinaisons du métier de la guerre.

On verra donc dans ces détails, fastidieux en apparence, quelle était alors la manière de marcher, de camper, et de subordonner tout à la marche des magasins : ils sont le type des combinaisons de cette guerre.

Quand j'ai publié mes premiers essais, très-jeune encore, je me défiais de mes forces, je voulais détruire le système des vastes champs de bataille de 300 lieues, prôné par des écrivains renommés ; celui des longues lignes de feux imaginé par Mack, et les retraites excentriques de Bulow : je présentais des principes qui n'étaient pas neufs sans doute, puisque les principes sont de tous les temps ; mais je les présentais, et les appliquais d'une manière jusqu'alors inconnue. Pour appuyer

mes raisonnemens, je crus devoir prendre des preuves dans l'ancien, et dans le nouveau système.

Les campagnes de 1792 à 1800, étant, à cette époque les plus récentes, elles ne suffisaient pas, il fallut remonter à celles du grand Frédéric, pour les mettre en opposition aux combinaisons nouvelles. Telle fut la première cause du plan que j'adoptai.

Pouvais-je changer ce plan en 1816, sans dénaturer mon ouvrage, sans lui enlever au moins le mérite d'être le premier, parmi les modernes, qui ait présenté les principes de l'art sous un vrai jour.

Dès-lors on a publié des maximes de stratégie, et l'archiduc Charles surtout, après s'être couvert des palmes de la victoire, n'a pas dédaigné de transmettre à ses compagnons d'armes, les fruits de ses études, et de son expérience. Mais j'ai publié mon travail en 1804 et 1805; le Prince a publié le sien

en 1814; et si son ouvrage est beaucoup plus complet que le mien, je crois pouvoir revendiquer sur lui l'ancienneté, et la simplicité. Ses Principes de Stratégie sont faits pour des militaires consommés, les miens sont mis à la portée de tout le monde.

Je dois prévenir mes lecteurs qu'ils trouveront toutes mes observations sur les campagnes de 1792 et 1793, répétées dans un Tableau des guerres de la révolution, imprimé chez Treuttel et Würtz, et attribué au général Grimoard. Des pages entières de mon tome V, publié chez Michaud, en 1805, se trouvent dans cet ouvrage publié deux ans plus tard. Il est permis de copier des relations, mais non les jugemens des autres; je n'aurai qu'à indiquer ce larcin littéraire, pour qu'on en fasse justice.

Quoique j'aie augmenté l'atlas d'un grand nombre de planches gravées avec soin, je n'ai pu néanmoins donner toute l'exactitude

désirable à un travail qui s'est fait si loin de moi. Il serait impossible d'ailleurs d'indiquer tous les villages cités ; les opérations militaires ayant embrassé l'Europe entière, il faudrait pour cela donner la carte topographique de toute cette partie du monde.

Je réclame l'indulgence des militaires, parce qu'un soldat écrit toujours assez bien lorsqu'on peut le comprendre ; celle des littérateurs, parce que je suis étranger. Un travail pareil au mien doit être simple, exempt de phrases ; car elles ne tendent qu'à détourner l'attention du but essentiel : les sophismes, parés des fleurs de l'éloquence, n'en sont que plus dangereux ; une vérité nue en est plus belle et plus sensible.

On trouvera, dans les chapitres historiques des raisonnemens sur les plans d'opérations, qui sont basés sur les calculs les plus stricts des marches de la boulangerie, et sur toutes les dispositions qui peuvent résulter

de ce système ; mais on jugera avec moi que si ces raisonnemens sont contraires à des maximes consacrées dès-lors par une longue expérience, il n'en est pas moins vrai que les combinaisons des généraux ne sauraient être rapportées qu'aux principes reconnus dans le temps où ils opéraient : ces combinaisons, que je m'efforcerai de présenter sous leur vrai point de vue, ne seront donc pas la balance dans laquelle on devra peser mes jugemens ; ce n'est que dans les chapitres de mes observations particulières que l'on pourra retrouver les véritables principes qui me servent de guide ; tout le reste de mon ouvrage est relatif aux temps et aux lieux.

INTRODUCTION.

Coup-d'œil rapide sur les premières guerres de Frédéric, depuis 1740 jusqu'à 1745.

Mon plan n'est point de donner ici une relation détaillée et didactique de ces deux guerres, qui ont été fort bien décrites par Frédéric, dans l'ouvrage intitulé *Histoire de mon Temps.*

Pour démontrer des principes, il me fallait une série d'événemens qui pussent les justifier; j'ai cru devoir les prendre dans les campagnes les plus récentes, afin d'offrir l'application complète du système de guerre d'invasion, et celle du système des opérations méthodiques, avec tout l'attirail des magasins.

La guerre de sept ans ayant été dirigée par le plus grand capitaine du dix-huitième siècle, c'est-là sur-tout, qu'on pouvait puiser les points de comparaison les plus justes.

Je présenterai donc une histoire complète et critique de cette guerre, en me bornant à faire un tableau rapide des campagnes de 1740 à 1745,

afin de réunir dans un même cadre toutes les opérations de Frédéric.

Je ne dirai rien des démonstrations de 1778 et 1779; c'était une parade de part et d'autre; il n'y eut aucune bataille, et jamais les négociations ne furent rompues; elles n'offrent donc aucun intérêt pour l'art militaire.

PREMIÈRE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1740 — 1741.

État de la Prusse à l'avénement de Frédéric au trône; invasion de la Silésie; bataille de Molwitz.

A la mort de Frédéric Guillaume, l'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne qui se faisaient la guerre en Amérique. La Prusse, avec une population de 3 millions d'ames, entretenait une armée de 76 mille hommes, dont 26 mille étrangers. L'Etat avait peu de ressources, et ses revenus annuels ne montoient qu'à 30 millions; mais il existait une épargne de 33 millions dans les coffres.

L'empereur Charles VI venait de conclure avec les Turcs le honteux traité de Belgrade, lorsque la mort du prince Eugène plongea l'Autriche, vers la fin de son règne, dans la langueur et le dépérissement. La perte de ce grand homme fut irréparable, ou du moins le Souverain ne sut pas lui trouver de successeur.

L'armée, qui par ses conseils avait été portée à 180 mille hommes, fut réduite d'un tiers, à

cause du mauvais état des finances, tomba dans un délabrement affreux après la guerre de 1734, entreprise pour élever l'électeur de Saxe au trône de Pologne. Affaiblie par les pertes qu'elle avait faites à Widdin, à Semendria, à Panchowo, au Timoc, à Crutzka; décimée par la peste, elle était en même temps ruinée et découragée. La majeure partie des troupes resta en Hongrie; mais leur nombre ne dépassait pas 43 mille combattans. L'empereur n'avait que 16 mille hommes en Italie, 12 mille au plus en Flandre, et 5 ou 6 régimens dans les pays héréditaires. Cette armée, qui aurait dû être de 175 mille hommes, n'en comptait pas 82 mille. Cependant l'Autriche, malgré les vices de son gouvernement, figurait, en 1740, au nombre des puissances les plus formidables; car elle était féconde en ressources, et il ne manquait qu'un homme capable de les exploiter.

Charles VI mourut dans ces circonstances, et sa succession devint un sujet de trouble pour l'Europe. Ce prince ne laissait point d'enfans mâles, et la dignité impériale, alors élective, se trouvait convoitée par la maison de Bavière. La longue rivalité de la France et de l'Autriche, suspendue par le traité de Vienne de 1735, devait imposer au cabinet de Versailles, l'obligation de soutenir les prétentions de l'électeur palatin, et l'époque semblait venue d'arracher l'Allemagne à l'influence autrichienne.

Le cardinal de Fleury, âgé de 86 ans, n'avait plus assez d'énergie pour concevoir et exécuter ce grand projet; mais quoiqu'il captivât toute la confiance de son maître, on pouvait prévoir que l'intérêt national triompherait de la faiblesse du ministre, et que des démonstrations du moins seraient faites en faveur de la Bavière. Frédéric saisit cet instant pour faire valoir ses droits sur la Silésie, présumant que l'Autriche serait alors plus disposée à les reconnaître, afin de tenir tête à ses autres ennemis.

La mort de l'impératrice Anne de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur, vint encore ajouter aux motifs d'entreprendre la guerre. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait au roi une de ces deux puissances : et tous les prétendans à la succession de Charles VI devant unir leurs intérêts aux siens, ces alliances lui promettaient des chances de succès.

Campagne d'hiver en Silésie.

Ferme dans la résolution qu'il avait prise, le roi jugea cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Il y envoya le comte de Gotter avec ordre d'offrir à la reine de Hongrie, son assistance contre tous les prétendans à la succession de Charles, si elle voulait reconnaître ses droits sur la Silésie. Tou-

tefois l'armée prussienne fut plus diligente que cet ambassadeur; 20 bataillons et 36 escadrons entrèrent dans cette province, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne : ils devaient être suivis par 6 bataillons destinés à former le blocus de Glogau.

Le roi arriva le 21 décembre, et le surlendemain, l'armée entra en Silésie. Comme la saison rigoureuse empêchait de faire en règle le siége de la forteresse, on se contenta de la bloquer (1). La cour de Vienne avait donné au gouverneur, l'ordre précis de ne point commettre les premières hostilités, aussi se laissa-t-il paisiblement investir.

La plus grande partie de l'armée autrichienne était en Hongrie. Au bruit de l'invasion des Prussiens en Silésie, le général Braun y fut envoyé, et put à peine rassembler 3,000 hommes. Il tenta de s'emparer de Breslau avec ce faible corps; mais ses habitans, qui jouissaient des priviléges des villes impériales, résistèrent à ses sollicitations. Sur ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt ayant relevé les troupes du blocus de Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons, le roi partit sur-le-champ, suivi des grenadiers de l'armée, de 6 bataillons et 10 escadrons, pour se rendre devant Breslau où il

(1) Glogau était une mauvaise place, mais l'ignorance des Prussiens dans l'art de diriger un siége, surpassait alors tout ce que l'on pourrait imaginer.

arriva en quatre marches; le maréchal de Schwérin au même moment longeait le pied des montagnes par Liegnitz, Schweidnitz et Frankenstein, pour expulser les partis ennemis de la Haute-Silésie.

Le 1er janvier, le roi, après s'être emparé sans résistance d'un de ses faubourgs, fit sommer Breslau, et l'investit sur les deux rives de l'Oder: comme la place était mal approvisionnée, elle entra en accommodement et s'engagea à rester neutre.

A quelques jours de là, les Prussiens prirent Ohlau, et bloquèrent Brieg où l'ennemi avait jeté 1,200 hommes. Il ne restait plus que Neiss; mais cette place valait mieux que toutes les autres. On y jeta vainement 1,200 bombes et 3,000 boulets rouges, la fermeté du commandant fit renoncer à cette entreprise.

Pendant que ces tentatives échouaient, Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, s'étant avancé en Haute-Silésie, délogea Braun de Jægerndorf, de Troppau et du château de Glatz, et le força à se retirer en Moravie.

Les Prussiens prirent leurs cantonnemens derrière l'Oppa, et s'étendirent jusqu'à Jablunka, sur les frontières de la Hongrie.

Dès que les troupes furent entrées dans leurs quartiers, le roi quitta la Silésie, et vint à Berlin où il fit tous les préparatifs nécessaires pour ouvrir

la campagne de bonne heure. Un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons partit pour l'armée; et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraissaient équivoques, il résolut d'assembler, près de Brandebourg, 30 bataillons et 40 escadrons, sous les ordres du prince d'Anhalt, pour les observer.

CAMPAGNE DE 1741.

Les renforts destinés à l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février.

De leur côté, les Autrichiens se préparaient également à la guerre; le commandement de leur armée fut confié au maréchal Neuperg, qui rassembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, couvrir la Bohême et joindre ensuite l'armée principale dans les opérations qu'il méditait sur Neiss, contre les cantonnemens prussiens : le roi se rendit de Schweidnitz à Franckenstein.

La saison n'étant pas favorable pour le siége de Glogau, on résolut d'emporter la place d'un coup de main, et cette entreprise fut heureusement exécutée, le 9 mars, par le prince Léopold d'Anhalt; en moins d'une heure, Glogau fut au pou-

voir des assaillans, et la garnison prisonnière : un régiment en prit possession, et le prince rejoignit le roi avec son corps.

Bataille de Molwitz.

Frédéric, informé que Neuperg menaçait ses cantonnemens dans la Haute-Silésie y accourut, rassembla son armée à Neustadt, le 5 avril, et lui fit passer la Neiss, le 8, à Michelau ; à l'exception du corps du duc de Holstein qui resta à Ottmachau.

Il avait résolu de marcher le lendemain sur Ohlau, dont l'ennemi menaçait d'enlever la garnison, mais il tomba une telle quantité de neige, qu'à peine on distinguait les objets. Si ce mauvais temps eût continué, l'embarras des Prussiens serait devenu extrême; les vivres commençaient à devenir rares, l'on était encore loin d'Ohlau, et, en cas de malheur, il n'y avait aucune retraite ; mais la fortune suppléa à la prudence. Le 10 avril, le temps fut clair et serein, et quoique la terre se trouvât couverte de deux pieds de neige, l'armée forte de 27 bataillons et 32 escadrons, se mit en marche à cinq heures du matin sur cinq colonnes (pl. 1, n° 1). Le roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie, et pour obvier à cet inconvénient, il mêla 2 bataillons de grenadiers entre les escadrons de chaque aile, à l'instar de Gustave Adolphe qui avait fait une disposition pa-

reille à la bataille de Lutzen. L'armée s'avança dans cet ordre, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Lorsque les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, elles se déployèrent sans qu'on vit paraître d'ennemis : la droite devait s'appuyer au village de Hermsdorff; mais le comte de Schulenbourg, qui commandait la cavalerie de cette aile, prit si mal ses mesures qu'il n'y arriva point. La gauche le fut au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds; cependant comme la cavalerie de la droite s'était trop rejetée sur l'infanterie, 3 bataillons furent retirés de la première ligne, pour couvrir le flanc droit : cette disposition accidentelle devint, comme nous le verrons plus bas, la principale cause du gain de la bataille.

Le comte de Rottembourg, avec l'avant-garde, s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens. Il convenait de les attaquer dans ce moment décisif; cependant, suivant l'ordre qu'il avait reçu de ne rien engager, il ramena sa troupe à l'aile droite dont elle faisait partie. On pourrait s'étonner qu'un général expérimenté, comme le maréchal de Neuperg, se soit laissé surprendre en marche de cette manière : mais il était excusable, attendu que malgré l'injonction faite à différens officiers de hussards de battre la campagne, le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du

roi, qu'en voyant son armée en bataille devant ses cantonnemens, et fut réduit à former ses troupes sous le feu du canon prussien.

L'aile gauche de cavalerie autrichienne, sous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier, intelligent et déterminé, s'apercevant que l'aile droite des Prussiens était plus avancée vers Molwitz que la gauche, comprit que s'il restait passivement dans sa position, son général en chef risquait d'être battu avant que la cavalerie de l'autre aile fût arrivée; et sans attendre l'ordre, résolut d'attaquer. Schulenbourg, pour regagner le village de Hermsdorf, avait fait, très-mal-adroitement, un quart de conversion à droite par escadrons : Rœmer le chargea en pleine carrière et en colonne. Les 30 escadrons qu'il menait, culbutèrent facilement les 10 escadrons prussiens, dont chacun présentait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa dans les intervalles des bataillons de grenadiers, et les eût culbutés, s'ils n'avaient fait feu indistinctement sur les fuyards et sur les Autrichiens, qui perdirent leur brave général. Les deux bataillons se soutinrent seuls et rejoignirent, en bon ordre, la droite de l'infanterie.

Entraîné jusqu'au centre de l'armée, le roi parvint à y rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite : mais obligés à leur tour d'attaquer les Autrichiens, ils se débandèrent de nouveau, et

Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuse, se jeta alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où se trouvaient les 3 bataillons en potence : ils furent vigoureusement attaqués à trois reprises, et des officiers autrichiens tombèrent blessés dans leurs rangs; cependant, à force de valeur, ils repoussèrent toutes les charges. Le maréchal de Neuperg saisit ce moment et fit avancer son infanterie pour entraîner la droite des Prussiens abandonnée par ses escadrons : secondé de sa cavalerie, il fit des efforts incroyables et inutiles pour enfoncer les troupes du roi. Cette valeureuse infanterie offrait une barrière d'airain à toutes les attaques; et son feu nourri, causa des pertes immenses à l'ennemi.

Les affaires allaient un peu mieux à la gauche des Prussiens; cette aile était refusée, et s'appuyait au ruisseau de Lauchwitz; la cavalerie du roi avait battu celle des Impériaux au-delà du ruisseau.

Le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de cinq heures avec beaucoup d'acharnement; et malgré que les munitions fussent épuisées, elle se soutint, et gagna du terrain sur l'ennemi. Dans cet instant le maréchal de Schwérin porta sa gauche sur le flanc droit des Autrichiens : cette manœuvre fut décisive, et la déroute des Impériaux totale. La nuit empêcha les vainqueurs de poursuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Cette journée coûta à l'armée autri-

chienne 180 officiers et 7,000 hommes hors de combat, 7 pièces de canon, 3 étendards et 1,200 prisonniers. Du côté des Prussiens, on compta 2,500 morts et 3,000 blessés; parmi les premiers se trouvait le margrave Frédéric, cousin du roi.

Le duc de Holstein avait eu, mais en vain, occasion de frapper un grand coup : ne recevant point d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen, où il se trouvait précisément le jour de la bataille ; le 11, l'armée autrichienne passa en déroute, à deux lieues de lui, sans qu'il entreprit d'en achever les débris ; et tandis que le maréchal de Neuperg rassemblait ses fuyards en arrière de Neiss, il rejoignit tranquillement le roi à Ohlau. Après sa jonction, et l'arrivée d'autres renforts, l'armée fut portée à 43 bataillons, 66 escadrons de grosse cavalerie et 30 de hussards.

Pour profiter de la victoire de Molwitz, on résolut d'entreprendre le siége de Brieg : le maréchal de Kalckstein fut chargé de le diriger, et l'armée du roi se campa près de Molwitz pour le couvrir. La place mollement défendue par le général Piccolomini, capitula après huit jours de tranchée, avant que son chemin couvert fût emporté, et qu'il y eût aucune brèche aux ouvrages.

Frédéric ne sut pas tirer meilleur parti de ses succès ; il resta trois semaines au camp de Molwitz,

pour donner le temps de réparer les tranchées et de ravitailler la place.

Mais si l'armée demeura oisive, la politique n'en devint que plus active; le camp du roi ressemblait à un congrès. Le cabinet de Versailles, entraîné par l'influence du maréchal de Belle-Isle, s'était enfin décidé à entreprendre la guerre ; cependant comme il arrive toujours lorsqu'un ministère caduc dirige un jeune général, il ne prenait que des demi-mesures et ne voulait opérer que comme auxiliaire avec des moyens insuffisans. Le bruit de la victoire de Molwitz annonça bientôt à la France, ce qu'elle pouvait espérer de l'alliance du jeune roi; on lui dépêcha le maréchal de Belle-Isle, avec lequel, après beaucoup de négociations, il conclut un traité. Les armées françaises durent passer le Rhin, longer le Danube et envahir l'Autriche de concert avec les Bavarois.

En attendant ces mouvemens, qui ne pouvaient avoir lieu qu'à la fin d'août, le roi voulut se rapprocher de l'ennemi, et vint à Grotkau. Le maréchal de Neuperg était campé à cinq lieues de là, la droite à Franckenstein, la gauche sur les hauteurs de Silberberg, le front couvert par deux ruisseaux dans une position très-forte. Les Prussiens se portèrent alors sur les hauteurs de Strehlen, d'où ils pouvaient tirer par Breslau leurs vivres et leurs fourrages pour le reste de la campagne. Ce poste également à portée

de Brieg et de Schweidnitz, couvrait d'ailleurs toute la Basse-Silésie. Les deux mois qui s'écoulèrent dans cette position, laissèrent au roi la facilité de recruter l'infanterie et de remonter la cavalerie. Enfin il prit le parti qu'il aurait dû adopter trois mois plutôt; mais au lieu d'attaquer son adversaire, il manœuvra seulement pour menacer ses communications avec la Moravie.

Neuperg prit alors la route de cette province; on peut croire qu'il y fut décidé par l'assurance qu'on lui donna de ne pas inquiéter les Etats de sa Souveraine, qui se trouvaient à cette époque, envahis par une réunion formidable d'ennemis. Dans le fait, il paraît que Frédéric conclut une trève secrète avec la reine de Hongrie. Le maréchal de Broglie avait conduit en Bohême une armée française et bavaroise, tandis que Maillebois marchait en Westphalie. Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, avait fait marcher également ses troupes sur Prague. Lintz était déjà au pouvoir des alliés.

Ce fut donc pour la forme que le siége de Neiss fut entrepris. La ville ne tint que douze jours, et la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient les ouvrages, qui devaient la rendre une des meilleures places de l'Europe. L'armée du roi se divisa : une partie marcha en Bohême, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens fu-

rent employés au blocus de Glatz, et le reste aux ordres du maréchal Schwérin, s'établit dans la Haute-Silésie.

L'acquisition de cette riche province procura au roi de grands moyens de recrutement et un surcroît de revenus de 15 millions. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de son armée, ce qui la porta à 106 bataillons et à 191 escadrons.

Cette campagne n'offre aucune combinaison digne de remarque. Le roi n'y fit rien de grand. Neuperg se flattait de couper les cantonnemens prussiens, isolés sur une ligne étendue, et il y eût réussi, s'il avait marché plus vivement; mais il semble que dans ce siècle, on se fût étudié à rendre cette opération difficile; et même que, sans le bon mot du maréchal de Saxe et les leçons de Frédéric, on aurait, à cette époque, tout à fait perdu l'usage de marcher à la guerre. Le roi ne manœuvra pas à Molwitz; on se battit en ordre parallèle; ce fut le mouvement de Schwérin qui détermina l'emploi d'une masse sur l'extrême gauche autrichienne, et qui gagna la bataille.

CAMPAGNE DE 1742.

Frédéric, en faisant une trève avec Marie-Thérèse, avait sans doute pour but d'empêcher la ruine totale de la maison d'Autriche, et une prépondérance trop décisive de la France. Il espérait que cette princesse, pour sauver ses états, consentirait à lui abandonner la Silésie; mais cette cession lui ayant été refusée, le roi résolut de reprendre les armes, et de porter le théâtre de la guerre jusqu'aux portes de Vienne. Il avait laissé des instructions au maréchal Schwérin, qui pénétra en Moravie, et attaqua Olmutz. La garnison, composée de 1,000 Autrichiens, l'évacua le 26 de décembre, et obtint la faculté de se retirer à Brunn.

Frédéric, qui était retourné de Breslau à Berlin, en partit le 18 de janvier, se rendit, le 19 à Dresde, afin de se concerter avec le roi de Pologne, et continua sa route le lendemain, pour Prague, où l'électeur de Bavière s'était réuni avec les Français et les Saxons. Le 23, le roi en repartit pour Glatz. Le commandant de cette place l'avait rendue aux Prussiens le 9, et s'était retiré avec sa garnison, dans le château, dont le général Derschau continua le blocus.

Le 28, Frédéric se rendit à Olmutz, où il joignit l'armée de Schwérin. Le 9 février, il s'aboucha à Lang-Biliska, avec les généraux français et

saxons, et y concerta une entreprise sur Iglau. Le roi fut joint le 14, par un corps de troupes de ces deux nations. Le 15, le prince Thierri d'Anhalt-Dessau s'empara d'Iglau avec les Saxons. Les Français retournèrent peu après en Bohême.

Frédéric se porta le 19, à Znaïm, après avoir ordonné au prince Thierri de diriger sa marche vers les frontières de Hongrie, où la cour de Vienne faisait rassembler un grand nombre de milices qui furent bientôt dissipées; ce détachement rejoignit l'armée le 30. L'avant-garde du roi s'étant avancée jusqu'aux portes de Vienne, il voulait la suivre avec toutes ses forces; mais les Français l'ayant quitté, et les difficultés élevées par les généraux saxons le contrariant sans cesse, il renonça à son dessein.

Le général autrichien de Roth, bloqué dans Brunn, prit le parti de dévaster les environs de cette place et de brûler tous les villages, afin d'empêcher le roi d'entreprendre un siége, dont la rigueur de la saison devait encore augmenter les difficultés. Le 25 avril, les Saxons se séparèrent entièrement de l'armée prussienne, et prirent des quartiers dans les environs de Leitmeritz. Frédéric, qui prévoyait depuis quelque temps, la défection de ses alliés, avait commencé à se replier vers la Bohême pour rejoindre le prince Léopold d'Anhalt qui s'était avancé à Konigsgratz. Il arriva le 17 à Chrudim.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine, qui avait rassemblé 30 mille hommes dans la Basse-Autriche, suivit les Prussiens en Bohême, pour les empêcher de se réunir au maréchal de Broglie, près de Prague, et ruiner, avant leur arrivée, les magasins de Czaslau et de Kollin : le roi pressa le maréchal de lui envoyer des renforts; mais comme il ne put les obtenir, et qu'il jugea indispensable de sauver ses magasins, il marcha, le 15 mai, avec une partie de ses forces, vers Choltitz et Czaslau. Le prince Léopold le suivit, le lendemain, avec le reste de l'armée. A l'entrée de la nuit, le prince se trouva en présence des Autrichiens qui s'étaient déjà emparés de Czaslau, et campa à peu de distance de cette ville, derrière le village de Chotusitz (Pl. 1re, n° 2).

Le roi, qui s'était avancé jusqu'à Kuttemberg, en revint promptement la nuit même, à l'instant où le prince de Lorraine venait attaquer le prince d'Anhalt.

Le 17 mai, à la pointe du jour, l'armée impériale se mit en bataille en face du camp prussien. A son aspect le prince Léopold établit sa grosse artillerie sur une hauteur devant sa droite, et se forma, avec la plus grande promptitude en avant de Chotusitz. Le roi arriva dans ce moment, et les troupes qu'il amenait furent rangées en seconde ligne : les forces du monarque consistaient en 23 ou 24 mille combattans. L'aile gauche de la

cavalerie autrichienne essuyait un feu terrible, et tandis qu'elle se mettait en bataille, son flanc exposé fournit à celle du roi une occasion favorable pour l'assaillir et la culbuter. Un incident singulier faillit devenir funeste aux vainqueurs. Quelques régimens prussiens ne connaissant pas un corps de hussards nouvellement levé, le crurent ennemi, et se sauvèrent en désordre, de peur d'être coupés : les Autrichiens en profitèrent pour se rallier et se retirer.

Le début fut également heureux pour la gauche de la cavalerie prussienne, qui culbuta d'abord la première ligne et hacha deux régimens. Mais le comte de Konigseck ayant résolu de faire un effort sur ce point, les Autrichiens soutenus par le mouvement qui en résulta, se rallièrent, firent plier les escadrons ennemis jusqu'à Chotusitz, et s'emparèrent même de leur camp. L'infanterie impériale s'étant avancée en même temps vers ce village, il s'engagea un combat opiniâtre où le feu supérieur des Prussiens triompha enfin de tous les efforts.

L'aile droite du roi, déjà victorieuse, fixa le sort de la journée en débordant l'ennemi près de Chotusitz : les Autrichiens se rejetèrent sur leur droite, qui se trouvait alors acculée à la Dobroya. Engagés ainsi dans un terrain où ils ne pouvaient combattre, le désordre s'introduisit dans leurs rangs, et bientôt toute la campagne fut couverte de

fuyards; le maréchal Buddenbrock se mit à leur poursuite avec 40 escadrons. Le roi campa près de Czaslau. Les Autrichiens eurent 5,600 tués ou blessés, et 1,200 prisonniers; ils perdirent 17 canons et 1 drapeau. Les Prussiens comptèrent 3,600 hommes hors de combat. Le 1er de juin, l'armée victorieuse campa entre Kuttemberg et Maleschau.

Mécontent de ses alliés, ou plutôt satisfait de s'être servi d'eux pour arriver à ses fins, Frédéric résolut de traiter séparément avec la reine de Hongrie par la médiation du roi d'Angleterre. Les préliminaires de paix furent signés à Breslau, le 11. Marie-Thérèse lui céda le comté de Glatz, avec la Haute et Basse-Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, et de ce qui se trouve situé sur la droite de la rivière d'Oppa, ou enclavé dans la Moravie. Le traité définitif fut signé à Berlin, le 28 juillet. La Saxe y accéda le 2 décembre. Georges II conclut avec le roi de Prusse, le 18 novembre, l'alliance défensive de Westminster, par laquelle ils se garantissaient réciproquement leurs possessions en Europe. La France se plaignit de ce que la Prusse l'avait abandonnée sans ménagement, et Frédéric lui répondit par une plaisanterie qui peint toute l'originalité de son caractère.

Marie-Thérèse continua avec succès la guerre contre la France et la Bavière. Le prince Charles,

débarrassé des Prussiens, resserra Prague, où le duc de Broglie était réduit à la dernière extrémité, lorsque le maréchal de Maillebois vint à son secours (1). Le prince Charles ayant marché à sa rencontre jusqu'à Egra, M. de Broglie en profita pour quitter Prague avec une partie de ses forces, en y laissant néanmoins 22 mille hommes sous le maréchal de Belle-Isle. Les Autrichiens en reprirent bientôt le blocus; il fut si rigoureux que la famine fit des ravages affreux et enleva la moitié de la garnison. De Belle-Isle prit enfin la résolution d'en sortir pendant la nuit, et parvint à faire une retraite glorieuse jusqu'à Egra, où il arriva, au milieu de décembre, avec environ 9 mille hommes.

L'électeur de Bavière, élu empereur sous le nom de Charles VII, le 4 janvier 1741, ne trouva pas dans ce titre un préservatif contre les revers. Tandis qu'on le couronnait à Francfort, le comte de Kevenhuller dévasta ses états héréditaires.

---

(1) La multiplicité et l'incohérence des entreprises furent, comme dans tant d'autres occasions, la cause des revers que les alliés essuyèrent. Les Français voulurent combattre en même temps en Autriche vers Lintz, en Bohême vers Prague, et garder la Westphalie. Frédéric ne put ou ne jugea pas devoir s'entendre avec eux, et laissa la moitié de ses forces en Silésie, tandis qu'il marchait sur Prague avec un détachement. Si la France avait fait un effort avec toutes ses forces réunies à celles des Bavarois, Marie-Thérèse eût certainement succombé. L'histoire moderne nous offre les mêmes résultats produits par les mêmes causes.

La campagne suivante, lord Stairs renforça l'armée autrichienne sur le Rhin, d'un corps nombreux de troupes anglaises et hanovriennes. Marie-Thérèse acquit, par là, une supériorité décidée sur les Français et sur les alliés du prétendant : non-seulement elle ne le reconnut point, mais elle lui enleva tous ses états, et l'obligea à se réfugier successivement à Augsbourg et à Francfort. L'armée combinée, dont le roi d'Angleterre était venu prendre le commandement, gagna, le 27 juin, la bataille de Dettingen sur le maréchal de Noailles, qui fut forcé de revenir sur la rive gauche du Rhin, où les alliés le suivirent.

Tel fut le résultat d'une lutte remarquable par les changemens rapides de fortune auxquels les deux partis furent exposés. On combattit successivement, ou en même temps, en Moravie, en Bohême, en Bavière et sur les bords du Rhin. Je n'en ai tracé qu'un tableau rapide pour lier ces premiers événemens du règne de Frédéric avec la guerre de sept ans. On ne peut juger de l'ensemble des opérations sous les rapports purement militaires, car on trouverait trop de fautes grossières à relever : dans le fait, la politique eut beaucoup de part dans les plans du roi. Marie-Thérèse, qui avait vu Frédéric à Znaïm, et les Français à Prague et à Lintz, dut se trouver heureuse d'en être quitte pour la Silésie.

SECONDE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1744.

Prague est pris et abandonné.

L'Europe était toujours en combustion; l'Autriche, en paix avec les Prussiens, et secondée par une armée anglaise et hanovrienne, menaçait le territoire français; Marie-Thérèse, naguères tremblante dans sa capitale, croyait déjà disposer des provinces de France, et dicter des lois à ses ennemis : elle refusa de reconnaître la diète de Francfort, qui avait donné la couronne impériale à l'électeur de Bavière.

Louis XV, ne pouvant plus faire agir ses armées dans l'Empire, s'était jeté dans les Pays-Bas. Et tandis qu'il y réduisait des places, l'Autriche prenait l'offensive la plus menaçante; et son armée envahissait l'Alsace.

Le roi de Prusse avait profité de la paix pour consolider sa puissance et augmenter ses forces. Il s'était attaché à former ses troupes à de nouvelles évolutions, dont ses deux campagnes lui avaient fait sentir l'avantage. Mécontent de l'en-

trée des Anglais dans l'Empire, de leur réunion avec les Autrichiens, et sur-tout de la triple alliance signée à Worms, le 10 septembre 1743, entre le roi d'Angleterre, la reine de Hongrie et le roi de Sardaigne, il jugea qu'il était temps de s'armer pour le maintien d'un équilibre politique et pour l'indépendance de l'Empire germanique; et résolut de recommencer la guerre en faveur de l'empereur, dont l'élection était en partie son ouvrage. Une nouvelle alliance fut signée, le 12 mai, à Francfort, entre la France, l'empereur Charles VII, l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse-Cassel et la Prusse.

Frédéric partit de Berlin, le 13 août, pour se mettre à la tête de ses troupes, montant à 70 mille hommes; il pénétra en Bohême, par la Saxe, tandis que le prince Léopold de Dessau y entrait par la Lusace, et le maréchal de Schwérin par la Silésie. L'armée se réunit devant Prague, le 2 septembre, et l'investit: on ouvrit la tranchée le 10; et six jours après, le général Harsch, se rendit prisonnier avec sa garnison, forte de 12 mille hommes: les Prussiens se répandirent ensuite dans toute la Bohême.

Marie-Thérèse, menacée une seconde fois des plus grands malheurs, en fut préservée de nouveau par son énergie, le peu d'activité de ses ennemis et la divergence de leurs intérêts. Elle rassembla un corps de troupes pour couvrir momentané-

ment l'Autriche et la Moravie, et fit une levée insurrectionnelle de 45 mille Hongrois. Par surcroît de bonheur, Louis XV, qui accourait des Pays-Bas en Alsace, avec un renfort, pour obliger le prince Charles à repasser le Rhin, tomba malade à Metz, et les maréchaux de Noailles et de Coigni laissèrent regagner la rive droite du fleuve aux Autrichiens, qui prirent sur-le-champ la route de Bohême, où Frédéric resta alors exposé seul à tous leurs coups. Le comte de Batyani s'était rendu d'Autriche en Bohême, avec 25 mille hommes, dont il remit le commandement au maréchal de Traun, qui enleva plusieurs quartiers prussiens. Le comte de Palfi lui amena ensuite un renfort de 20 mille Hongrois; mais celui-ci ne se trouvant pas en état de se mesurer avec ces forces, évita constamment de s'engager : enfin, le prince Charles de Lorraine arriva d'Alsace à la tête de 30 mille hommes, et fut joint, peu de jours après, par 24 mille Saxons, aux ordres du duc de Saxe Weissenfels.

Tant de moyens se trouvant réunis contre le roi de Prusse, il craignit d'être écrasé ou battu en détail; et, après avoir cherché inutilement à livrer une bataille décisive, il se retira en Silésie, laissant dans Prague une garnison d'environ 11 mille hommes. Le général Einsiedel, sentant l'impossibilité de s'y maintenir, l'évacua dans la nuit du 25 au 26 novembre, en abandonnant presque toute

son artillerie et ses munitions : il vint passer l'Elbe à Buntzlau, et se dirigea sur Friedland par Leypa et Reichstadt. Arrivé à Reichenberg, et trompé sans doute par ses guides, il tourna à gauche, et rencontra dans les montagnes, sur les frontières de Lusace, un corps Saxon commandé par le général Arnim, qui le resserra d'un côté, tandis que le chevalier de Saxe, qui l'avait poursuivi avec la majeure partie de l'armée du duc de Weissenfels, l'enveloppa de l'autre. Einsiedel n'était pas homme à perdre courage; il se porta près de Hohwald, dans un terrain fort étroit, et persuadé qu'il est toujours assez tôt de se rendre, ses troupes restèrent sous les armes dans la neige jusqu'aux genoux, depuis le 11 jusqu'au 13 décembre, que le comte de Nassau vint le dégager à la tête d'une forte division. Einsiedel gagna alors promptement Friedland, et arriva sur les frontières de Silésie avec 5 ou 6 mille hommes : la misère et la désertion avaient enlevé le surplus.

Ces désastres, essuyés par les Prussiens, firent concevoir à la reine de Hongrie l'espoir de reprendre la Silésie. En effet, ses troupes en envahirent la partie haute; mais le prince Léopold de Dessau les en chassa, et les força bientôt à rentrer en Bohême.

Cette campagne fit beaucoup d'honneur au maréchal Traun, qui lutta avec sagesse, tant qu'il ne fut pas en forces contre Frédéric, et

manœuvra habilement, après la réunion du prince Charles, pour forcer les Prussiens à quitter la Bohême. Alors, sans doute, il aurait pu faire de plus grandes choses; mais il avait un adversaire qui n'était point, comme lui, subordonné au conseil aulique. Frédéric, au reste, lui a rendu justice, convenant qu'il en avait reçu de bonnes leçons.

Tandis qu'il luttait avec si peu de succès contre les forces de l'Autriche et de la Saxe, les Français employaient 70 mille hommes à faire le siége de Fribourg, qui ne pouvait être secouru par aucune armée; le maréchal de Saxe commandait les troupes de Louis XV, en Flandre, et se maintenait contre l'armée anglo-hanovrienne.

CAMPAGNE DE 1745.

Batailles de Hohenfriedberg, de Soor et de Kesselsdorf; paix de Dresde.

Marie-Thérèse opposa à l'union de Francfort, l'alliance de Varsovie, conclue, le 8 de janvier, avec la Saxe, l'Angleterre et la Hollande. L'empereur Charles VII mourut, le 20, à Munich, où il était retourné. La paix fut signée à Fuessen, le 22 avril, entre le jeune électeur de Bavière et Marie-Thérèse, qui fit élire empereur le duc de Toscane, son époux, sous le nom de François Ier,

Les Autrichiens tentèrent une nouvelle irruption en Haute-Silésie, et s'emparèrent, par trahison, de la forteresse de Kosel. Wallis pénétra dans le comté de Glatz; le prince Charles et le duc de Saxe Weissenfels rassemblèrent, près de Konigsgratz, 92 mille hommes, qu'ils mirent en mouvement peu de jours après; et le prince d'Esterhazi, avec l'avant-garde, marcha à Landshut le 27 mai. Le prince Charles de Lorraine pénétra en Silésie jusqu'à Bolkenhain, tandis que Frédéric rassemblait 60 mille hommes à Frankenstein.

Bataille de Hohenfriedberg.

L'armée prussienne vint occuper, le 29 mai, le camp de Reichenbach, distant d'une petite marche de Schweidnitz. Elle traversa cette forteresse le 1er juin; les corps de Dumoulin et de Winterfeld, formant l'avant-garde, occupèrent la hauteur de Strigau, en deçà du ruisseau de ce nom. Le comte de Nassau garnit le Nonen-Busch, et l'armée campa dans la plaine entre Jauernick et Schweidnitz. L'avantage de ces positions permettait d'engager une bataille, avec l'espoir fondé d'obtenir de grands succès.

Nadasti et Wallis, qui commandaient l'avant-garde des ennemis, furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine était arrivé en Silésie par Landshut;

de là, il avait poursuivi sa marche par Reichenau et Hohen-Hennersdorff, d'où il pouvait descendre dans la plaine par Fribourg, Hohenfriedberg, Schwinahaus et Cander. Le roi alla reconnaître le terrain, et employa trois jours à faire préparer des chemins pour son armée, ôtant ainsi au hasard ce que la prudence pouvait lui dérober.

Le 2 juin, les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil. Quoiqu'ils découvrissent la plaine, ils n'aperçurent que de petits corps de l'armée prussienne; la partie la plus considérable se trouvait couverte par le Nonen-Busch et des ravins, derrière lesquels on s'était placé exprès pour les confirmer dans l'opinion qu'ils entreraient dans le pays sans résistance. Le prince de Lorraine résolut de prendre position, le lendemain, près de Langenœls; Wenzel-Vallis eut ordre de s'emparer du magasin de Schweidnitz, avec son avant-garde, et de poursuivre les Prussiens sur Breslau : le duc de Weissenfels devait prendre Strigau, et se porter de là sur Glogau pour en faire le siége. Le prince de Lorraine ne s'imaginait pas qu'il aurait à combattre une armée de 70 mille hommes, résolus à ne pas lui céder un pouce de terrain.

Frédéric était, le 2, sur une hauteur en avant du camp de Dumoulin, d'où on découvrait un bout de celui des Autrichiens près de Reiche-

nau, lorsqu'il remarqua une nuée de poussière descendre des montagnes dans la plaine, et aller en serpentant de Cander à Fregebeutel et Ronstock. Bientôt l'on vit distinctement huit grandes colonnes : leur droite s'appuyait au ruisseau de Strigau, et tirait de là vers Ronstock et Hausdorff. Les Saxons, qui formaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgramshain. (Planche 1, n° 3.) Dumoulin reçut ordre de lever le camp, à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Strigau, et de se porter sur un rocher en avant de la ville. L'armée se mit en mouvement par la droite, sur deux lignes, dans le plus grand silence. La tête des colonnes arriva à minuit auprès des ponts de Strigau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés. Le 4 juin, à deux heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner les ordres suivans :

« L'armée se mettra incessamment en marche » par la droite, sur deux lignes, pour passer la » Strigau ; la cavalerie se formera vis-à-vis la » gauche de l'ennemi, du côté de Pilgramshain. » Le corps de Dumoulin couvrira sa droite. La » droite de l'infanterie se rangera à la gauche » de la cavalerie, vis-à-vis des taillis de Ronstock. » La cavalerie de l'aile gauche s'appuyera au ruis- » seau de Strigau, bien en avant de la ville. Les » 10 escadrons de dragons et 20 de hussards,

» qui composent la réserve, se porteront der-
» rière le centre de la seconde ligne, pour être
» employés où il sera besoin. Un régiment de
» hussards se formera en troisième ligne, à
» chaque aile de cavalerie, pour en couvrir le
» flanc, ou servir à la poursuite.

» La cavalerie chargera impétueusement l'en-
» nemi, portera ses coups au visage, et ne fera
» point de prisonniers dans la chaleur de l'ac-
» tion. Après avoir renversé et dispersé la ca-
» valerie ennemie, elle retournera sur l'infan-
» terie, et la prendra en flanc ou à dos, selon
» que l'occasion s'en présentera. L'infanterie
» prussienne marchera au pas redoublé; et,
» pour peu que les circonstances le permettent,
» elle fondra sur l'ennemi à la baïonnette. S'il
» faut faire feu, elle ne tirera qu'à cent cin-
» quante pas. Dans le cas où il aurait négligé
» de garnir quelques villages sur ses ailes ou son
» front, les généraux prussiens les occuperaient
» et les borderaient d'infanterie, pour s'en ser-
» vir à le prendre en flanc; mais ils ne place-
» ront de troupes, ni dans les maisons, ni dans
» les jardins, afin que rien ne les gêne dans la
» poursuite des vaincus. »

Au retour des généraux à leurs postes, l'armée se mit en mouvement. A peine la tête commençait à passer le ruisseau, que Dumoulin donna l'avis, qu'ayant aperçu de l'infanterie sur

une hauteur en face de lui, il s'était dirigé à droite pour se former sur une autre éminence, d'où il débordait la gauche. Le corps découvert était saxon; il avait eu ordre de prendre la ville de Strigau, et fut fort étonné de trouver des Prussiens devant lui. Le roi se hâta de faire établir, sur le mont Topaze, une batterie de 6 pièces de 24, dont le feu mit le désordre dans les rangs ennemis.

Le duc de Weissenfels s'avançait pour soutenir l'avant-garde; ses troupes furent accueillies par une canonnade à laquelle elles ne s'attendaient pas. En même temps, l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes-du-corps se liant à la division Dumoulin, et la gauche appuyant aux bouquets de bois de Ronstock. Deux charges consécutives culbutèrent la cavalerie saxonne, qui s'enfuit à la débandade; les gardes-du-corps taillèrent en pièces les deux bataillons qui s'étaient présentés au commencement de l'affaire devant le corps de Dumoulin.

Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie du duc de Weissenfels dans les bouquets de bois, où elle commençait à se former, la délogèrent d'une digue, et traversèrent ensuite un étang pour attaquer la seconde ligne postée sur un terrain marécageux. Ce combat, plus meurtrier que le pre-

mier, fut terminé aussi vîte; les Saxons furent mis en fuite. Quelques bataillons se rallièrent en forme de triangle, sur une hauteur, pour couvrir la retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, arriva sur leur flanc, en même temps que l'infanterie déboucha du bois pour les assaillir. Le général Kalckstein vint encore, avec quelques troupes de la seconde ligne, déborder les Saxons, qui, dans cette extrémité, n'attendirent pas l'attaque, et s'enfuirent. Le corps du duc de Weissenfels fut ainsi totalement dispersé avant que la gauche de l'armée fût formée. Il s'écoula encore plus d'un quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avertit le prince de Lorraine, à Hausdorf, du feu d'artillerie et de mousqueterie qu'on entendait; mais, croyant que c'était le duc de Weissenfels qui attaquait Strigau, il ne tint aucun compte de cet avis. On lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite, et couvraient la campagne; alors il ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient à pas comptés entre le ruisseau de Strigau et les bosquets de Ronstock, dans une grande plaine coupée de petits fossés. Dès que le margrave Charles et le prince de Prusse furent à portée, ils les chargèrent vivement, et les firent plier. Les grenadiers autrichiens se servirent alors avec intelligence des

fossés dont nous venons de parler, et auraient opéré leur retraite en ordre, si le régiment des gardes ne les eût chargés deux fois à la baïonnette.

L'aile droite se trouvant ainsi dégagée, le roi lui fit faire un changement de front, pour la porter sur le flanc et les derrières des Autrichiens. Ce mouvement éprouva quelques obstacles; les troupes traversèrent avec peine les bois et les marais de Ronstock; et lorsqu'elles en débouchèrent pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné beaucoup de terrain, quoique sa cavalerie eût essuyé un contre-temps ; la brigade du général Kiau, forte de 10 escadrons, s'étant rompue après avoir passé le pont du ruisseau de Strigau. Néanmoins ce général prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie, sans balancer; et, soutenu heureusement par la réserve, il culbuta tout ce qui voulut lui résister, et donna au comte de Nassau, qui commandait la gauche, le temps de faire passer cette aile au gué.

Dès que celui-ci eut formé ses troupes, il chargea le reste de la cavalerie ennemie placée devant lui, et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès, en se glissant avec son infanterie dans le village de Fregebeutel, d'où il fit un feu de mousqueterie qui la prit en flanc, la mit en désordre, et prépara sa dé-

faite. Le général Gesler, qui commandait la seconde ligne, s'apercevant qu'il n'y avait là aucuns lauriers à cueillir, revint sur ses pas, traversa les intervalles de l'infanterie prussienne, se forma ensuite sur trois colonnes, et fondit sur les Autrichiens avec impétuosité. Une partie des régimens de Marshal, Braun, Tungern, Collowrath, Traun et Wurmbrand, furent taillés en pièces; 4 mille hommes se rendirent prisonniers, et les vainqueurs s'emparèrent de 66 drapeaux. Une charge aussi brillante mérite d'être rapportée dans les fastes prussiens. Les dragons de Bareith s'y couvrirent de gloire.

Cette belle action eut lieu à l'instant où la droite des Prussiens se portant sur le flanc du prince de Lorraine, complétait le désordre de ses troupes. Tout se débanda et s'enfuit vers les montagnes; les Saxons se retirèrent par Seiffersdorff: le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Cander, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées des vainqueurs, dans cette journée, furent 4 généraux, 200 officiers et 7 mille hommes prisonniers; 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timballes et 60 canons. Les Autrichiens y perdirent 8 mille hommes tués ou blessés.

L'arrière-garde du prince de Lorraine, composée des corps de Wallis et Nadasti, qui n'avaient point combattu, occupait les hauteurs de

Hohenfriedberg, d'où on crut qu'il serait téméraire de vouloir la déloger. Les Prussiens garnissaient celles de Cander; mais les hauteurs de Hohenfriedberg commandaient leur gauche. Frédéric jugea donc qu'il fallait faire un pont d'or à l'ennemi.

L'armée suivit, le 6, le corps de Dumoulin, et se porta sur Landshut, d'où elle prit ensuite le chemin de Friedland et de Nachod. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe, entre Schmirsitz et Jaromirs.

Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohenfriedberg sont, sans contredit, des plus savantes. On doit les plus grands éloges à l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit, par la relation, que l'aile gauche ennemie, formée de Saxons, était déjà accablée avant qu'on eût rien disposé pour la soutenir. Lorsqu'elle eut été mise hors de combat, le centre fut alors attaqué de front et sur son extrême gauche, par une masse de forces imposantes; il était donc difficile qu'il ne fût pas battu et culbuté, avant même que l'attaque bien combinée de la cavalerie commandée par Gesler, ne vînt mettre un terme à sa résistance. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes. Si le système des grandes opérations de Frédéric avait été au ni-

veau de son système de bataille, l'armée autrichienne eût été détruite, car celle du roi était une des plus belles qu'il ait jamais eues; mais, à cette époque, on ignorait l'art de profiter de la victoire, et on méconnaissait l'immense avantage de pousser vivement une armée battue.

Frédéric ne jugea pas devoir rester long-temps devant la position formidable que le prince Charles avait prise près de Konigsgratz. Le manque de vivres, occasionné par les courses des fameux partisans Trenk, Franquini et Nadasti, joint à la saison avancée, engagèrent le roi à se rapprocher de la Silésie. Il vint camper, le 19 septembre, à Staudentz près de Soor. (Pl. 1, n° 4.)

Par une contradiction singulière, le prince Charles ne crut pas, comme le roi, la saison trop avancée pour opérer; il le suivit, et vint camper, le 29, à Konigshof. L'armée prussienne, réduite à 20 mille hommes, par plusieurs grands détachemens qui couvraient la Silésie et ses communications, évita de s'engager, loin de ses frontières, contre des forces trois fois plus nombreuses, et prit le parti de se rapprocher des montagnes.

Bataille de Soor.

Les troupes reçurent ordre de se mettre en mouvement, le lendemain 30 septembre, à dix heures. Mais à quatre heures du matin, pendant

que le roi dictait aux généraux les dispositions de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de la droite découvraient une longue ligne de cavalerie, qu'ils jugeaient devoir précéder toute l'armée ennemie. Quelques officiers rapportèrent, l'instant d'après, que plusieurs corps autrichiens commençaient à se déployer vers le flanc droit. Sur ces nouvelles, les troupes prirent les armes, et le roi se rendit aux grand'-gardes, pour juger de l'état des choses. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Soor, se représenter exactement le terrain sur lequel elle eut lieu. (Pl. 1, n° 4.) L'armée, avant la bataille, avait sa droite, qui s'étendait de Prausnitz au chemin de Trautenau, appuyée à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers; le village de Burckersdorf, devant elle, n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un bas-fond, et que les maisons en sont isolées : ce ravin régnait jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparait le camp d'une hauteur assez élevée qui s'étendait depuis le chemin de Burckersdorf jusqu'à Prausnitz, et sur laquelle on avait placé les hussards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnaient des montagnes et des bois tenant à la grande forêt de Kœnigs-Silva. La gauche de la petite armée prussienne s'appuyait à un ravin impraticable. Deux che-

mins menaient à Trautenau : l'un, en laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé, et traversait ensuite une plaine; l'autre partant de la gauche de l'armée, suivait une vallée remplie de défilés, et conduisait à Trautenau, plutôt par des sentiers que par une route.

Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les Autrichiens commençaient à se former, et jugea plus téméraire de se retirer à travers les défilés, en face d'une armée supérieure, que de l'attaquer, malgré l'extrême infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait compté qu'il prendrait le parti de la retraite, et son plan reposait sur cette supposition. Il voulait engager une forte affaire d'arrière-garde, et il était probable qu'elle lui réussirait; mais Frédéric trouva plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui eût assurément dégénéré en déroute.

Malgré le danger de manœuvrer devant un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens firent un changement de front à droite, pour présenter une ligne parallèle. Cette manœuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevables; mais le roi ne put opposer qu'une ligne aux Autrichiens, qui en avaient trois. Il fallut même que le déploiement s'exécutât sous 28 bouches à feu, et cependant rien ne déconcerta les Prussiens; nul ne quitta son rang.

Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite demeura exposée, près d'une demi-heure, au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Cette opération terminée, le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie, ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain; la cavalerie, acculée à un ravin très-encaissé, était pressée sur trois lignes, à peine à vingt pas de distance l'une de l'autre. Leurs escadrons ayant fait feu, suivant leur usage, ils furent culbutés sur le ravin et sur leur infanterie, avant d'avoir le temps de mettre le sabre à la main. Cela devait arriver, car la première ligne renversée se jetait nécessairement sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avait point d'espace où ces corps, qui comptaient 50 escadrons, pussent se reformer.

La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, s'étant hâtée imprudemment d'attaquer les batteries autrichiennes dont nous avons parlé; 28 pièces, chargées à mitraille, éclaircirent, dans un moment, ses rangs, et les firent plier: 5 bataillons, dans lesquels consistait toute la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux; et, d'un effort commun, ces 10 bataillons emportèrent la hauteur

et la batterie. Alors on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui descendait des hauteurs de leur droite, pour s'emparer de Burckersdorf. Le roi les prévint, en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein; on mit le feu aux maisons les plus éloignées, pour le couvrir, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière. Ce bataillon ainsi soutenu fit un feu bien nourri, et la colonne se dispersa. La cavalerie de la droite des Prussiens étant devenue inutile à l'endroit où elle se trouvait, à cause du précipice dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, on laissa les cuirassiers de Buddenbrock et quelques hussards pour suivre l'infanterie de cette aile en seconde ligne. Vingt escadrons furent portés à la gauche de l'armée pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle des Impériaux en flanc, et la menait battant devant elle, sur l'extrémité opposée. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunswick, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore. Ce poste, quoique escarpé et couvert de bois, fut emporté; mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswick le défendait contre son frère, qui se distingua beaucoup dans cette occasion.

Le terrain n'offrait que des ravins et des hauteurs, ce qui donnait lieu sans cesse à de nouveaux combats, car les Autrichiens s'efforçaient

de se rallier dans toutes les positions; enfin, repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale; et à la retraite succéda la déroute. Tandis que l'armée prussienne, victorieuse, poursuivait les vaincus à grands pas, les cuirassiers de Bornstedt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrath, prirent 10 drapeaux, et firent 1,700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre les escadrons autrichiens, qui se retirèrent en assez bon ordre dans la forêt de Kœnigs-Silva. La poursuite finit au village de Soor, en arrière duquel se trouve cette forêt, où il eût été imprudent de suivre l'ennemi. C'était bien assez qu'un corps de 18 mille hommes en eût battu au-delà de 40 mille. Les Prussiens eurent 3 mille hommes hors de combat. Les vaincus perdirent 22 pièces de canon, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2 mille prisonniers; le nombre des tués et blessés s'éleva à 6 mille.

Cette bataille est sans contredit une des plus glorieuses pour Frédéric. En jetant un coup-d'œil sur le plan, on verra que sa disposition de combat fut à peu près oblique, comme à Leuthen, et en échelon sur la droite, comme à Hohenfriedberg. Il mit en action sa droite renforcée contre l'extrême gauche de l'ennemi, tandis que

la gauche, refusée, tint en échec le reste de l'armée. La ligne autrichienne, prise par son extrémité, fut battue successivement comme à Lissa, et le village de Burckersdorf eut la même importance relative que Leuthen : je renvoie donc mes lecteurs aux chapitres VI et VII, qui traitent de cette bataille mémorable. Toutes les observations que j'y ai faites, sont applicables à la bataille de Soor.

La mauvaise saison engagea le roi à prendre ses quartiers d'hiver en Silésie. Il éprouva quelques pertes en repassant les montagnes. (16 octobre.) Après avoir remis le commandement au prince Léopold d'Anhalt Dessau, il se rendit à Berlin le 28, et il avait conclu, le 26 d'août, avec l'Angleterre, la convention de Hanovre.

Les cours de Vienne et de Dresde projetaient une campagne d'hiver; le lieutenant-général comte de Grune amenait, des bords du Rhin, 10 mille Autrichiens destinés à marcher par la Saxe sur Berlin, tandis que la grande armée du prince Charles s'y porterait par la Lusace.

Frédéric, désespérant de faire rentrer dans son alliance le roi de Pologne, électeur de Saxe, qui fournissait des troupes à la cour de Vienne, avait fait rassembler, dans le duché de Magdebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, une armée qui avait pris ses quartiers dès le 15 d'octobre.

Celle des Saxons, postée près de Leipsick, suivit cet exemple, de manière cependant à pouvoir se réunir en vingt-quatre heures.

Le roi, ayant pénétré le dessein des ennemis, résolut d'agir lui-même offensivement. L'armée du prince d'Anhalt, forte de 24 mille hommes, se rassembla aux environs de Halle; et Frédéric partit, le 16 novembre, de Berlin pour la Silésie, où il joignit ses troupes cantonnées le long du Bober, entre Buntzlau et Lœwenberg. Le monarque, sentant tout le prix du temps, prit ses mesures pour opérer sans délai. Il se mit en mouvement le 22, arriva le 23 à Naumbourg sur la Queiss, traversa cette rivière, et pénétra en Saxe, à la tête de 35 mille hommes. Il enleva, le même jour, un quartier de Saxons à Gros-Hennersdorf, leur prit 6 drapeaux, 4 canons et plus de 900 hommes. Le 25, il s'empara des magasins que les alliés avaient rassemblés à Gorlitz pour leur grande expédition.

Le roi de Pologne, alarmé de l'approche des Prussiens, quitta Dresde et se réfugia à Prague. Le prince Charles, ayant perdu ses magasins, rentra en Bohême, le 27, par Gabel; mais il ne renonça pas à son dessein, et se proposa de revenir en Saxe par Aussig et Peterswald. Frédéric écrivit, à cette occasion, au prince d'Anhalt à Leipsick : « J'ai frappé mon coup en Lusace,

» frappez le vôtre à Leipsick, et je compte vous » revoir à Dresde. »

Le prince d'Anhalt décampe de Halle, la nuit du 28 au 29, pénètre subitement en Saxe, chasse, le 29, le général Sibilsky de Skeuditz, déloge, le même jour, le lieutenant-général Renard des retranchemens construits près de Leipsick, et force cette ville à capituler le lendemain. Il marche, le 1er décembre, à Eulenbourg; l'armée arrive le 6 à Torgau.

Le roi, qui était en Lusace, voulant joindre le prince d'Anhalt par Meissen, lui ordonna de s'approcher de cette ville, et fit prendre les devants au lieutenant-général Lehwald, avec 40 escadrons et 10 bataillons, faisant environ 10 mille hommes. Alembeck, général-major saxon, qui occupait Meissen avec des grenadiers, fut sommé, le 12, par Lehwald, d'un côté, et de l'autre, par le prince, qui s'était mis en marche la veille. Cet officier se retira pendant la nuit, et joignit l'armée saxonne campée à Kesselsdorf, à une lieue de Dresde, sous les ordres du maréchal Rutowski, au nombre d'environ 25 mille hommes, sans compter le corps autrichien du général Grune. Lehwald passa l'Elbe et joignit le prince d'Anhalt Dessau. Il semblait pressant d'opérer, car le prince Charles campait déjà entre Pirna et Plauen, avec la grande armée. Le prince d'Anhalt résolut

donc d'attaquer les Saxons, sans attendre l'arrivée du roi, se flattant de les battre avant que la jonction avec les Autrichiens pût s'effectuer. Le général prussien attaqua, près de Wilsdruf, un poste avancé de l'ennemi, qui se retira sur Kesselsdorf. Les Saxons, postés près de cette ville, avaient à leur droite le corps auxiliaire autrichien du général Grune, fort de 10 mille hommes. La gauche de Rutowski était couverte de 30 gros canons, et son centre de 50 pièces de divers calibres, sous le feu desquelles le prince d'Anhalt rangea son armée en bataille, parallèlement à celle de l'ennemi. Trois bataillons de grenadiers et un régiment d'infanterie engagèrent l'action en attaquant le village de Kesselsdorf, défendu par tous les grenadiers saxons. Le feu de leur artillerie obligea les Prussiens d'abandonner une hauteur couverte de glace, dont ils s'étaient emparés. Ils se rallièrent, revinrent à la charge, et furent repoussés une seconde fois avec beaucoup de perte.

Les grenadiers saxons sortirent alors de Kesselsdorf pour les poursuivre; mais une division de dragons prussiens fondit sur eux, les repoussa et les força à regagner en désordre leur premier poste. Lehwald, qui conduisait l'aile droite de l'infanterie, les serre de près, s'empare de leurs batteries, occupe les hauteurs voisines de Kesselsdorf; et, par ce mouvement, tourne le flanc

de l'ennemi, qui, enfilé dans toute l'étendue de son front, par le feu des Prussiens, est bientôt mis en déroute. En même temps, le prince Maurice d'Anhalt Dessau traversait un ravin profond, avec 9 bataillons de l'aile gauche, et enfonçait la droite des Saxons. Ces braves troupes résistèrent vaillamment; mais, forcées à s'enfuir vers Dresde, elles joignirent ensuite le prince de Lorraine, et se réfugièrent avec lui en Bohême.

Le général Grune prit la même route, sans avoir eu la moindre part à l'action; et l'armée victorieuse campa, à l'entrée de la nuit, entre Leuteritz et Franken. Elle eut 3 mille hommes hors de combat; la perte des Saxons fut de 4,500 tués ou blessés, 5 généraux, 300 officiers et 5 mille soldats prisonniers, 48 canons et 8 drapeaux.

Le jour de la bataille, le roi arriva à Meissen; le 16, ses troupes passèrent l'Elbe, et il marcha avec son infanterie à Wilsdruf. Le lendemain il joignit le prince d'Anhalt devant Dresde, où commandait le lieutenant-général Bosc, qui tenta en vain d'obtenir une capitulation, et fut obligé d'ouvrir les portes de la ville, et de se rendre prisonnier de guerre avec 4 mille hommes.

La paix fut conclue le 25, à Dresde, entre l'impératrice, le roi de Pologne, électeur de Saxe, et le roi de Prusse, par la médiation de Sir Williers, ambassadeur d'Angleterre. La Silésie et le comté de Glatz furent de nouveau as-

surés à Frédéric, conformément au traité de Breslau. Pendant que le roi terminait cette campagne glorieuse sans le secours d'aucun allié, les Français restés à peu près oisifs sur le Rhin, portèrent leurs plus grands efforts vers la Flandre, où le maréchal de Saxe gagna la célèbre bataille de Fontenoy, sur l'armée anglo-hanovrienne, conduite par le duc de Cumberland.

La paix de Dresde laissa à Frédéric un repos d'environ dix années, pendant lesquelles il ne se passa aucun événement remarquable. Il avait fini la guerre avec une armée d'environ 90 mille combattans, qu'il augmenta en silence, persuadé que la cour de Vienne saisirait la première occasion de lui arracher la Silésie. Un trésor plein et bien administré concourait, il est vrai, à consolider sa puissance; mais il sentit que ces moyens ne rempliraient ce but qu'imparfaitement, s'il manquait de généraux instruits dans l'art de la guerre. Il s'attacha donc à les former dans des camps d'instruction, dont il retira un double avantage; car, en même temps qu'il instruisait ses officiers, ses troupes devinrent les plus manœuvrières de l'Europe. Sa cavalerie, surtout, atteignit un degré de perfection, peut-être, plus étonnant encore que celui de son infanterie. Ce fut dans cet intervalle qu'il rédigea la fameuse instruction à ses généraux qui est entre les mains de tous les officiers.

Je n'étendrai pas plus loin mes réflexions sur ces campagnes, attendu que je ne les rapporte ici que comme accessoires; j'observerai seulement que les projets des généraux autrichiens furent moins compassés que dans la guerre de sept ans, pendant laquelle la science militaire fit réellement un pas rétrograde dans les armées impériales.

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

Coup-d'œil sur les motifs et les premiers événemens de cette guerre (1).

Les hostilités avaient commencé entre la France et l'Angleterre dès 1755; et quelques disputes incidentes furent le prétexte d'une explosion, que la rivalité naturelle des intérêts maritimes pouvait

---

(1) Dans mes premières éditions j'ai présenté une analyse critique des motifs que Lloyd avait attribués aux différentes puissances ; mais à cette époque n'ayant pas assez médité sur les relations qui existaient entre les différens états, au moment où la rupture éclata ; je me suis laissé entraîner par les apparences ; l'expérience acquise depuis m'a mis à même de rectifier mon jugement.

*4

faire regarder depuis long-temps comme inévitable.

Ce n'est point ici qu'il convient d'examiner les fautes graves que le cabinet de Versailles commit depuis Louis XIV, tant sous le régent que sous l'administration du cardinal de Fleury. La rivalité qui prit naissance sous Guillaume aurait dû engager le ministère français à faire les plus grands efforts pour le rétablissement de sa marine; mais sa fausse politique et celle de la Hollande, préparèrent dès-lors la domination des Anglais sur les mers.

Le système de la France pouvait, à l'avénement de Louis XV au trône, se réduire aux axiomes suivans :

1° User de la plus gande modération sur le continent, et prouver que la politique des Anglais était plus à craindre que la sienne;

2° Maintenir l'équilibre en Allemagne, pour donner un contre-poids à l'Autriche, et ne pas soutenir seule de grandes guerres continentales, tandis qu'elle-même serait engagée avec les Anglais;

3° Tourner toutes ses vues vers sa marine, et s'assurer par tous les moyens possibles l'alliance de la Hollande et de l'Espagne.

Le cardinal de Fleury prit souvent la faiblesse pour de la modération; cependant à quelques fautes près, il suivit assez bien le premier des prin-

cipes indiqués plus haut; mais il négligea entièrement les deux autres. La guerre de 1741, entreprise pour l'élévation de la Bavière et de la Prusse, le fut malgré lui; elle avait un but raisonnable, mais les opérations furent si mal conduites, que malgré le concours de ces deux alliés, l'issue en fut malheureuse. Toutefois elle contribua à l'élévation de la monarchie prussienne, en lui assurant la Silésie. Le cardinal mourut avant la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

Tel était l'état des affaires au dehors en 1755, lorsque le ministère, las des provocations des Anglais, s'engagea dans une lutte imprudente, sans s'être ménagé d'alliés, ni avoir préparé les moyens de relever sa marine.

La guerre se faisait depuis deux ans dans l'Inde entre Dupleix et lord Clive; le premier avait eu des succès qui lui valurent la vice-royauté du Carnate, et l'appui du Grand-Mogol, dont il promettait bientôt la soumission si on lui envoyait quelques vaisseaux et quelques milliers d'hommes; mais l'inconcevable système du ministère renversa ces belles espérances; le vainqueur fut bientôt accablé vers Maduré par les Anglais et leurs alliés, qui suivaient un système bien différent de celui de la cour de Versailles. Disgracié, il mourut à son retour en France aussi malheureux que Labourdonnaye auquel il avait succédé: ces deux hommes capables de sauver les affaires

de Louis XV dans l'Inde, abreuvés de dégoûts, d'humiliations et d'injustice, furent payés de services éclatans par la plus noire ingratitude, et devinrent responsables des fautes et de l'incurie du gouvernement.

Les Anglais voyaient avec un dépit jaloux la France maîtresse du Canada. Cette belle colonie, voisine des Etats-Unis alors soumis à l'Angleterre, pouvait être attaquée avec succès par une nation qui dominait la mer et avait à la proximité du point d'attaque d'aussi grands élémens de force. Ils commencent à élever le fort de la Nécessité, au revers des Apalaches, sur le territoire français; un officier, nommé Jumonville, envoyé pour les observer avec 30 hommes, est massacré par eux avec une barbarie dont les Canadiens mêmes sont révoltés. Son frère met le siége devant le fort, le prend, et par une générosité rare accorde libre sortie à la garnison pour la soustraire aux Indiens qui en avaient juré le massacre. Cependant les Anglais arment, les Français n'osent pas même se plaindre d'un attentat inconnu jusques-là dans les temps modernes. Le cabinet de Saint-James négocie pour endormir ses adversaires et voiler ses préparatifs.

Déjà le général Braddock part pour assaillir le Canada, et une escadre se présente à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qu'à Versailles on ne songe pas même à la guerre. On se livre à des

regrets tardifs et à une vaine indignation lorsqu'on voit des escadres sortir de tous les ports anglais, et enlever plus de 300 bâtimens de commerce, richement chargés, de retour des deux Indes. Alors il fallut bien armer pour soutenir un commerce déjà ruiné avant la déclaration de guerre, et cette faiblesse de Mirepoix et du ministère de Louis, porta le coup le plus fatal à la prospérité française.

Le général Braddock fut à la vérité battu et blessé mortellement à l'attaque du fort Duchesne, en 1755. MM. de Vaudreuil et de Montcalm pénétrèrent même dans les provinces ennemies; mais à quoi servaient ces légers avantages, lorsque tant de moyens se préparaient sur tous les points de la domination anglaise?

L'indignation qui s'était manifestée en France ne contribua pas peu au traité de Versailles, et à l'alliance avec l'Autriche, à laquelle l'ascendant de Marie-Thérèse sur la favorite avait insensiblement préparé tout le ministère. Cette alliance fut conclue, le 1er mai 1756, par l'abbé de Bernis et M. de Stahremberg.

De grands préparatifs se faisaient dans les ports de France, 15 vaisseaux nouveaux venaient d'être lancés avec une rapidité qui accuse d'autant plus l'inaction antérieure du gouvernement. Pour faire diversion aux escadres ennemies et en occuper

une partie dans la Manche, on menaça l'Angleterre d'une descente, ce qui obligea le cabinet de Saint-James d'appeler des Hanovriens et des Hessois à sa défense.

Une expédition importante se prépara à Toulon pour délivrer la Méditerranée.

Le duc de Richelieu partit le 10 avril de la rade d'Hyères avec 12 vaisseaux et 20 mille hommes pour enlever Minorque aux Anglais, et s'assurer la supériorité dans ces parages. La place de Port-Mahon passait pour un second Gibraltar, et l'entreprise était difficile; cependant les Anglais n'y avaient que 4 bataillons, ce qui était peu pour le développement de la place. L'amiral Bing voulut y jeter des munitions et des renforts, et se présenta, devant le port, avec 14 vaisseaux; mais la Galissonière le repoussa avec les 12 qu'il commandait. L'amiral anglais fut jugé et fusillé pour n'avoir pas vaincu: jugement barbare, moins révoltant néanmoins que ceux qui condamnèrent Labourdonnaye et Lally pour avoir osé trop entreprendre à la gloire et à l'avantage d'un gouvernement qui les abandonnait.

Enfin, le 27 juin, l'assaut ayant été donné aux ouvrages extérieurs du fort Saint-Philippe, on enleva 5 redoutes, ce qui décida le gouverneur à capituler. Richelieu alla jouir de son triomphe à Paris, et la Galissonière mourut ignoré dans le

courant de la même année; prouvant à la France indignée, que dans l'enceinte du Parc-aux-Cerfs, on s'occupait moins d'une victoire navale que d'une intrigue galante.

Il n'était pas impossible de tirer parti de ces avantages, en intéressant l'Espagne à se venger des revers de la guerre précédente, et à débarrasser pour toujours ses colonies du voisinage de la Jamaïque. Ce moment était encore propice, l'alliance des deux Etats pouvait tout réparer. Le gouvernement français au contraire s'endormit sur ses premiers succès, par un esprit de vertige difficile à expliquer. Tandis que les Anglais redoublaient d'efforts pour venger cet affront, on oublia à Versailles qu'on avait une guerre maritime, et tout céda au désir d'accabler Frédéric.

Nous allons voir qu'on ne prit pas de meilleurs moyens pour y parvenir, que pour lutter avec succès contre la puissance toujours croissante d'un rival plus redoutable.

La résolution du ministère français de s'allier à la maison d'Autriche, fut signalée comme une faute grave, et cependant en considérant avec plus d'attention ce premier traité de 1756, on est forcé de convenir que son but était sage, et que s'il devint onéreux par la suite, ce fut parce qu'on s'en écarta.

Si jamais alliance entre la France et l'Autriche

pouvait être utile, c'était celle de 1756, en modifiant toutefois quelques stipulations; loin de là, on en conclut une seconde bien plus onéreuse en 1758: cependant, comme les alliances se renouvellent, ainsi que les ministres qui les forment, il était naturel de craindre que l'Autriche, après avoir détruit la Prusse, avec l'assistance des Français, ne dominât en Allemagne et en Italie, et ne tournât alors ses armes victorieuses contre la France elle-même, tandis que celle-ci serait aux prises avec les Anglais.

L'alliance de la Prusse paraissait donc plus naturelle, puisqu'en agrandissant cette puissance aux dépens de l'Autriche, l'équilibre de l'Allemagne n'en était que mieux établi; et qu'on n'eût jamais été attaqué par l'une de ces puissances rivales, sans avoir l'autre pour auxiliaire.

Les motifs qui firent donner la préférence à l'alliance de l'Autriche, nous sont inconnus; peut-être trouva-t-on des inconvéniens à s'unir avec Frédéric, qui avait abandonné légèrement les Français en 1742. Peut-être aussi le ministère jugea-t-il plus avantageux de s'allier avec une puissance du premier rang, sur le continent, afin d'appliquer la plus grande partie de ses moyens à la guerre maritime et dans les colonies. En effet, cette combinaison n'aurait pas manqué de justesse, si les clauses du traité n'eussent

été directement contraires au but qu'on devait se proposer. La France, en voulant éviter une guerre continentale, s'obligea à faire marcher 100 mille hommes en Allemagne, où ses armées furent constamment défaites : d'un autre côté, elle ne porta aucun soin vers sa marine, et battue sur mer comme sur terre, il ne lui resta d'autre parti que de signer une paix honteuse.

Madame de Pompadour voulut s'emparer de l'électorat de Hanovre, avec le concours de l'Autriche, comptant trouver, à la paix, dans ce domaine particulier des rois d'Angleterre, une compensation suffisante des îles enlevées à la France pendant la guerre. Ce calcul était faux : les Anglais n'auraient jamais subordonné leurs grands intérêts maritimes à la conservation de cet électorat : d'ailleurs il ne s'agissait pas de l'échange d'un espace de territoire dans les deux Indes contre un équivalent en Allemagne ; les vaisseaux capturés, les matelots pris, la confiance des escadres détruite, le commerce ruiné, l'influence maritime anéantie ; voilà les suites les plus redoutables qu'une guerre mal conduite devait entraîner ; et ce n'était pas la possession du Hanovre qui en aurait garanti la France.

Cet état de choses porte donc à croire, que l'alliance de l'Autriche n'eût été préférable que

dans le cas où l'on aurait voulu se contenter d'un rôle passif et purement auxiliaire; mais dès qu'on entreprenait une grande guerre en Allemagne, et qu'on voulait y porter 100 mille combattans, il eût mieux valu la faire de concert avec Frédéric.

Le résultat le plus prochain du traité de Versailles devant être d'humilier la Prusse, de lui arracher la Silésie pour les Autrichiens, et de séquestrer momentanément le Hanovre; il n'y avait rien dans cet acte d'avantageux à la France. Le cabinet de Vienne exerçait une influence décisive sur l'Empire germanique, et menaçait de le réduire entièrement sous sa domination : il est incontestable que si cet événement fût arrivé sous le règne d'un monarque faible, paresseux, et livré aux vices d'une cour immorale et efféminée, l'Europe entière eût changé de face, et la France aurait été écrasée sous le poids de ce colosse formidable et de tous les efforts de l'Angleterre (1). Le roi de Prusse était le seul prince qui pût disputer à l'Autriche cette influence sur l'Empire et lutter contre elle en faveur de la gothique constitution germanique.

La conduite de Frédéric dans la guerre de la succession, en 1778, et à l'époque des projets

---

(1) Les états héréditaires de la maison d'Autriche et l'Empire germanique réunis présentaient alors une population d'environ quarante millions d'habitans, et une force militaire proportionnée.

d'échange de la Flandre contre la Bavière, prouve suffisamment mon assertion. Quelle vigueur ne déploya-t-il pas pour déjouer les vues profondes de Joseph, qui menaçait l'indépendance de l'Allemagne! L'Autriche aurait doublé ses forces en les concentrant et couvrant ses frontières du puissant électorat de Bavière, qu'elle eût obtenu en abandonnant la Flandre, possession lointaine, trop coûteuse et toujours envahie; acquérant ainsi au moyen d'un seul échange, l'influence qu'elle n'avait pu obtenir par la force. Frédéric s'éveille, sonne l'alarme dans toute l'Allemagne, prononce son opposition par des manifestes, et provoque une ligue. Il réussit, et tandis que l'Europe reste dans l'apathie, il est proclamé de nouveau le sauveur de l'Empire; et c'était pour anéantir ce prince que la France réunissait ses forces à celles de Marie-Thérèse!

Les raisons qui déterminèrent le cabinet de Vienne à faire la guerre, se trouvent dans la nature des circonstances; ayant perdu la Silésie, sa rivalité avec la Prusse était inévitable. Il avait à sa tête le prince de Kaunitz; cet habile ministre eut le talent de persuader à toutes les cours qu'il était de leur intérêt d'effacer la Prusse du tableau des puissances, et de reconnaître la prépondérance du cabinet de Vienne; et il parvint à former une coalition formidable, à laquelle on dut présumer que Frédéric ne résisterait pas.

Le roi de Prusse n'avait d'autre but que celui de se défendre; il est vrai qu'il prit l'initiative de l'attaque; mais instruit des trames ourdies contre lui, il ne pouvait les déjouer qu'en prévenant ses ennemis, et empêchant la réunion de leurs forces.

Les motifs de la Russie pour combattre le roi, se puisaient dans une politique profonde, dont les vues éloignées paraissaient redouter les barrières que Frédéric allait lui élever en agrandissant la Prusse : un tel voisin devenait importun, même redoutable pour une nation qui comptait se placer un jour au premier rang des puissances de l'Europe.

La Pologne et la Saxe obéirent plutôt à l'impulsion étrangère qu'à leurs véritables intérêts; comme toutes les puissances faibles ou mal gouvernées, lorsqu'elles sont voisines des grands états qui se font la guerre. L'électeur de Saxe en fut la victime; ce qu'il aurait évité en se rangeant du côté de la Prusse. Mais était-il probable que celle-ci pût résister? Dans le cas contraire, l'électeur ne devait-il pas tout craindre des vainqueurs, s'il eût combattu pour le roi, ou maintenu seulement sa neutralité?

La Suède fit également la guerre, parce qu'elle avait plus à redouter de la Russie que des Prussiens, et qu'elle espérait des subsides de la France. Le prétexte de ses hostilités fut la garantie du

traité de Westphalie, tandis que la coalition suscitée contre Frédéric devait en détruire tous les principes.

Au surplus, cette masse d'intérêts opposés, fut peut-être la seule cause du salut de la monarchie prussienne; car l'étonnant résultat de cette guerre fait soupçonner une arrière-pensée dans la conduite de plusieurs cabinets. On a vu de tout temps des ministres engagés dans des guerres contre leur système, s'efforcer de pallier, par des instructions aux généraux qui commandaient leurs armées, la faute qu'ils étaient forcés de commettre. Laissons au temps à dévoiler ce mystère, et passons à la narration des faits d'où doivent découler les principes que nous développerons successivement.

Notes sur le théâtre de la guerre.

Le théâtre principal des opérations du roi étant présenté, par aperçu, dans la carte générale annexée à cet ouvrage, je ne crois pas devoir en faire une description particulière (1). On verra par cette carte, comme par la pl. 20, fig. 2, que

(1) Il faut observer qu'à l'époque de la guerre de Sept Ans, la grande chaussée qui conduit de Dresde à Prague par Peterswalde et Tœplitz n'existait pas, et que les places de Theresienstadt, Josephstädt et Konigsgratz ne furent construites que sous le règne de Joseph II.

la Bohême formait une ligne centrale et saillante, coupée par l'Elbe, qui devenait le point de démarcation des bases d'opérations. La Silésie et la Moravie étaient, pour le roi, la ligne d'opérations de gauche; la Saxe celle de droite, la Lusace au centre. Ce centre n'avait que deux mauvaises communications, par Zittau, Gabel, etc. Il était ainsi difficile que le roi y marchât avec autant d'avantage que par la gauche sur la Moravie, d'où il pouvait frapper des coups décisifs au cœur des états de ses ennemis. La ligne d'opérations de droite ne menait les Prussiens que sur Prague; et ne devait être qu'accessoire, parce qu'elle présentait des difficultés presque insurmontables; qu'elle n'offrait pas, comme la ligne de gauche, une base couverte par de bonnes places, et que les succès sur ce point n'avaient aucun résultat décisif.

Le théâtre des opérations offensives des Autrichiens était naturellement inverse; leur droite, opposée à la gauche du roi, avait toujours pour obstacles les places de Silésie; des succès sur cette ligne ne les menaient à rien. Ils avaient tous les avantages à porter leurs efforts par leur gauche en Saxe, sur la rive droite de l'Elbe, parce qu'ils attaquaient la partie faible des frontières du roi.

La Bohême offrait aux Autrichiens la ligne défensive la plus avantageuse. Sa configuration saillante au centre de tout le théâtre des opérations,

donnait les moyens de rassembler les masses concentriquement sur l'Elbe, et de les porter de même offensivement sur Dresde, ou sur la Silésie avec la même facilité. La chaîne de montagnes qui sépare ce pays de tous ceux qui l'avoisinent, était en majeure partie au pouvoir des Autrichiens, et leur donnait de grands avantages offensifs et défensifs; il n'y avait qu'une opération en masse sur la Moravie qui pût tourner toutes ces positions, les rendre inutiles, et forcer l'armée autrichienne à venir combattre sur un terrain moins favorable.

Je ne donnerai pas, comme Lloyd, une longue description du théâtre de la guerre; lorsqu'on veut faire de grands mouvemens stratégiques, on trouve des chemins partout. Je ne le suivrai pas dans l'énumération des camps qui n'ont point été occupés : un bon camp décide rarement des opérations de la guerre.

La carte générale annexée à cet ouvrage suffira pour donner une idée des lignes de montagnes et de fleuves. J'aurais désiré l'enrichir de toutes celles qui sont nécessaires à l'intelligence des mouvemens, mais cette entreprise eût été trop coûteuse; ceux qui voudront les suivre en détail, pourront consulter les cartes de Julien, Muller, Pétri, et surtout celles de Backenberg, où les marches sont indiquées.

Je ne dirai rien non plus de l'importance des

forteresses; tout le monde sait que la Silésie en avait huit assez médiocres, qui eurent une trop grande influence sur les opérations; mais propres cependant à couvrir des magasins et des dépôts. A cette époque, des armées de 100 mille hommes n'osèrent prendre l'offensive, de peur d'être coupées par la garnison de Schweidnitz, forte de 6 mille hommes.

Neiss et Glatz étaient les places les plus avantageuses pour les opérations offensives du roi. Schweidnitz couvrait faiblement l'issue des défilés qui conduisent de Bohême en Silésie par Friedland. Glatz au contraire avait le même avantage pour les débouchés de Konigsgratz sur Neiss. Custrin et Glogau couvraient l'Oder du côté de la Pologne, et donnaient, ainsi que Breslau, Brigg et Cosel, l'avantage d'être maître des ponts et des deux rives de ce fleuve. Stettin et Colberg étaient des points importans relativement à des débarquemens russes.

Du côté de la Saxe, les Prussiens tenaient Dresde, le reste du pays était ouvert.

Les Autrichiens ne possédaient sur toutes leurs frontières que Prague et Olmutz : Egra n'eut aucune importance, et Brunn était à peine à l'abri d'un coup de main.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1756 ; invasion de la Saxe ; combat de Lowositz ; observations.

FRÉDÉRIC, informé qu'une coalition se formait contre lui, tenta de la dissoudre ou de l'affaiblir en négociant avec la cour de Vienne. Ses propositions ayant été rejetées, il résolut de prévenir ses ennemis, et de porter la guerre dans leur propre pays, avant qu'ils eussent fait leurs dispositions pour envahir le sien.

Le roi avait 120 mille hommes prêts à entrer en campagne; les Autrichiens au contraire commençaient seulement à rassembler, sous Vienne, des troupes rappelées de Flandre, d'Italie, et des frontières de la Turquie. Les Russes étaient encore cantonnés derrière la Dwina, ou répandus dans l'intérieur de l'empire.

Frédéric pouvait profiter de ces avantages, pour accabler les faibles corps de Moravie ou de Bohême, et s'emparer ensuite de Vienne et de la ligne du Danube jusqu'à Lintz ou Passau. Il préféra envahir la Saxe, qui lui procurait de grandes ressources, et qui couvrait ses états du côté de l'Elbe, où ils

étaient le plus mal gardés. Il s'y crut d'autant plus autorisé, qu'il avait été prévenu de l'adhésion secrète de l'électeur aux projets de ses ennemis.

Une armée forte de 70 bataillons et 80 escadrons entra donc dans cet électorat, le 29 août. L'aile droite, sous les ordres du duc Ferdinand de Brunswick, marcha de Magdebourg par Leipzig, Freyberg et Dippodiswalde, sur Dresde, rendez-vous de l'armée. Le centre, commandé par le roi, marcha de Wittemberg sur la rive gauche de l'Elbe, par Torgau, et Kesselsdorf, à Dresde. La gauche, sous le duc de Bévern, de Francfort sur l'Oder, par Elsterwarda, Bautzen et Lohmen, où elle campa vis-à-vis de Pirna, sur la droite de l'Elbe.

L'armée fut réunie, le 6 septembre. Cette marche paraît fort bien combinée; il ne se trouvait en Saxe que 15 mille hommes disséminés, qui n'auraient pu former qu'un corps d'armée inférieur à chacune des colonnes prussiennes, et s'opposer à aucune d'elles, sans être tourné par les deux autres; on en sera convaincu, en jetant un coup-d'œil sur la carte.

L'événement prouva la sagesse de ces dispositions; les Saxons furent obligés d'abandonner le pays, et de se retirer au nombre de 14 mille dans le fameux camp de Pirna. Ils choisirent cette position, parce qu'ils la croyaient imprenable, et qu'elle assurait leurs communications avec la Bohême, d'où ils attendaient des secours, et où ils

pouvaient se retirer au besoin. L'électeur, rassuré par ces avantages, refusa toutes les propositions de Frédéric.

Le roi qui n'avait pas prévu cette résistance, et qui méditait l'invasion de la Bohême, avait ordonné au maréchal Schwérin de pénétrer dans ce royaume par Nachod, avec 33 bataillons et 55 escadrons; mais, voyant que les Saxons ne voulaient pas entrer dans ses projets, et qu'ils ne pouvaient être forcés, il fut obligé de changer son plan. Jugeant qu'il serait dangereux de pénétrer en Bohême, en les laissant maîtres de l'Elbe derrière lui, parce qu'il n'avait aucun magasin dans ce pays, et que le défaut de transports ne permettait pas d'emmener le peu de provisions qui restaient, il résolut de réduire les Saxons, avant d'entreprendre d'autres opérations.

A cet effet, le roi détacha le duc Ferdinand de Brunswick à Johnsdorf, avec un corps considérable, pour empêcher les Autrichiens de secourir leurs alliés, et s'assurer en même temps des passages de la Bohême. Cette division fut commandée ensuite par le maréchal Keith, et portée successivement jusqu'à 28 bataillons et 69 escadrons. Le maréchal Schwérin reçut l'ordre de prendre position à Aujest, vis-à-vis de Konigsgratz, afin d'attirer sur ce point une partie des forces des Autrichiens, et d'affaiblir les efforts qu'ils pourraient faire pour débloquer les Saxons.

Soit que l'impératrice voulût cacher ses desseins contre le roi de Prusse, jusqu'à ce que tous les alliés fussent en état de les mettre à exécution, soit qu'elle se laissât guider par les conseils lents et irrésolus de son ministère, elle n'avait encore réuni aucun corps considérable en Bohême. Cependant, aussitôt que l'on eut appris les mouvemens des Prussiens, elle ordonna de former deux camps de toutes les troupes qui étaient alors dans les provinces voisines. Le plus petit corps commandé par le Prince Piccolomini, devait rester à Kœnigsgratz en opposition au maréchal Schwérin; le plus grand, commandé par le maréchal Brown, assemblé à Kollin, était destiné à marcher le plutôt possible au secours des Saxons.

Le roi campa à Gros-Zedlitz, près de Pirna; mais comme il ne pouvait attaquer l'ennemi avec apparence de succès, il se borna à le bloquer. L'impératrice, instruite de la situation pénible des Saxons, et assurée que le théâtre de la guerre serait porté en Bohême, aussitôt après leur réduction, ordonna au maréchal Brown de les secourir à quelque prix que ce fût. Celui-ci quitta le camp de Kollin, et marcha le 23 septembre à Budyn sur l'Eger, pour être à portée de concerter ses opérations avec eux, et il y resta jusqu'au 30, pour attendre l'artillerie et les pontons *qu'on préparait à Vienne.*

Pendant ce temps, le roi prenait des positions

qui avaient le double avantage de rendre la retraite impossible aux Saxons, et d'ôter aux Autrichiens tout moyen de les secourir. Il arriva le 29 à Aussig, d'où il partit le lendemain, avec une avant-garde de 8 bataillons et 15 escadrons, pour Tirmitz; il s'était fait précéder par un petit détachement, qui éclaira sa marche jusqu'à Lowositz, et reconnut la position occupée par le maréchal Brown; ce parti ayant rapporté que l'armée autrichienne jetait des ponts sur l'Eger, et qu'elle passerait cette rivière, le roi ordonna de rompre de suite celui d'Aussig, et fit occuper la ville par 2 bataillons; l'armée suivit l'avant-garde sur deux colonnes.

Lorsque les têtes de ces colonnes commencèrent à gagner la hauteur de Tirmitz, Frédéric repartit avec l'avant-garde, le 30, à trois heures du matin, se porta par Staditz à Welmina.

L'armée marcha par la droite, chaque aile formant une colonne. La première était composée de 6 bataillons, 30 escadrons et 30 pièces de canon; la seconde de 12 bataillons, 20 escadrons, et 20 pièces de 12.

Le roi, informé de la présence du général Wied à Lowositz, devait présumer qu'il aurait occupé les hauteurs de Lobosch, Radostiz et Kinitz, ce qui le décida à camper près de Welmina. Cette position, située au pied des montagnes de Pascopol et de Kletchen, couvrant la

route d'Aussig et de Tœplitz, est très-bonne; son flanc droit était appuyé au Mittelgeburg, le gauche à l'Elbe, et le front couvert par une petite rivière d'un abord difficile. (*Voyez pl.* 4, *n*° 1.)

Jusque-là rien ne confirmait que le maréchal Brown eût passé l'Eger, ce qui néanmoins avait eu lieu le 30 au matin. Lorsque le roi arriva avec l'avant-garde sur les hauteurs, entre Aujest et Kottermisch, il découvrit le camp des Autrichiens dans la plaine qui s'étend de Lowositz à Sulowitz, son front couvert par le ruisseau marécageux de Morell. Les hauteurs de Radostiz et la montagne de Lobosch n'étant point occupées, il n'aurait pas balancé à s'y porter avec l'avant-garde; mais, comme la journée se trouvait déjà avancée, et que l'armée était loin de pouvoir le soutenir, il se contenta de prendre position dans le vallon. Les colonnes étant arrivées dans la nuit, les hauteurs de Rechni-Aujest furent occupées par quatre bataillons. Le surplus de ses troupes traversa Welmina, et bivouaqua en avant de ce village.

Le 1er octobre, le roi manda tous les lieutenans-généraux, avant le jour, afin de reconnaître l'ennemi avec eux; mais à peine fut-il monté à cheval, qu'on vint lui annoncer le déploiement d'un corps de cavalerie dans la plaine. Il ordonna aussitôt au duc de Bévern de conduire la gauche de l'armée sur la montagne de Lobosch, et au

duc de Brunswick de se porter avec la droite sur les hauteurs de Radostiz.

Dès que la gauche fut placée, Frédéric enjoignit au duc de Bévern de ne point quitter son poste : il se proposait de faire une conversion avec toute la ligne, sur le pivot de cette aile, et de s'emparer des villages en avant de son front, ainsi que du mont Homolka. S'apercevant que le terrain destiné à la première ligne était trop étendu, il y fit entrer la seconde; de manière que l'infanterie fut sur une seule ligne, et la cavalerie sur trois autres.

Les dispositions du roi étaient parfaitement adaptées aux localités; l'ennemi ayant négligé d'occuper les hauteurs dont nous avons parlé, et qui dominent tous les environs, on devait en conclure que son intention était de se retirer ou de passer l'Elbe à la faveur de la nuit; le brouillard épais qui couvrit l'horizon toute la matinée, lui aurait facilité l'une ou l'autre de ces opérations.

Frédéric, qui savait ce que l'ennemi aurait pu tenter sur la rive droite de l'Elbe, crut que la cavalerie qui s'était déployée, et les Croates postés dans les vignes, n'étaient qu'une arrière-garde, et le placement des troupes le fortifia dans cette opinion : car, au moment où la gauche se formait sur les hauteurs, elle fut harcelée par le tiraillement de ces Croates; la cavalerie, battue par l'artillerie prussienne, paraissait incertaine dans

ses mouvemens : jusqu'à midi rien ne devait faire soupçonner la présence de l'armée autrichienne. Pouvait-on prévoir que le maréchal Brown, avec une certaine réputation, exposerait sans objet sa cavalerie aussi long-temps à un feu meurtrier, séparée de sa ligne par un ruisseau marécageux? Son camp offre beaucoup de rapprochemens avec celui de Villeroi à Ramilies.

L'occupation des hauteurs par les Prussiens empêchant le maréchal de délivrer les Saxons, et fermant le chemin qui conduisait à leur camp, le but de Frédéric se trouvait rempli. Si Brown avait voulu gagner par des manœuvres ce qu'il ne pouvait obtenir par la force, l'armée prussienne eût occupé plutôt que lui les montagnes qu'il devait traverser.

Ces circonstances justifient la résolution que prit le roi de pousser, par une conversion à gauche, l'arrière-garde des Autrichiens sur l'Elbe, et de la ruiner totalement. La cavalerie prussienne reçut ordre de traverser les intervalles de la droite de l'infanterie, et de charger leurs escadrons dans la plaine, à droite de Lowositz. Elle les culbuta, les ramena sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie placée dans les villages et les chemins creux, mais fut enfin forcée de se retirer sur la droite. Loin de se décourager, elle se reforma, attaqua une seconde fois avec plus d'impétuosité, mit en déroute l'ennemi, et le pour-

suivit jusqu'à son infanterie, malgré les tentatives des hussards autrichiens sur les flancs, qui furent repoussées par les dragons de Bareith ; elle ne céda qu'au feu d'artillerie et de mousqueterie des nouveaux renforts envoyés par l'ennemi.

Cette résistance opiniâtre aurait bien fait présumer au roi que toute l'armée était là, si dans ce moment le brouillard ne se fût dissipé.

Le maréchal Brown sentant aussitôt la faute qu'il avait commise, et enhardi par ses succès sur la cavalerie prussienne, résolut de la réparer. Il fit attaquer à cet effet la montagne de Lobosch par 11 bataillons de sa droite et par les Croates, tandis que l'infanterie de la gauche déboucherait de Sulowitz pour les seconder, en emportant le mont Homalka. Cette tentative n'eut aucun succès; la colonne qui devait déboucher par la digue de Sulowitz, sous le feu de la grande batterie prussienne, ne put parvenir à franchir ce défilé. La droite se porta sur le Lobosch, qu'elle attaqua vivement. Les troupes du roi résistèrent d'abord avec vigueur. Quelques bataillons ayant épuisé leurs cartouches, prirent aussitôt l'offensive, se précipitèrent sur l'ennemi, la baïonnette au bout du fusil, et entrèrent pêle-mêle avec lui dans Lowositz. Alors tout ce qui était sur la montagne descendit rapidement sur ce village; les régimens placés plus loin à droite, suivirent le mouvement. Cette ardeur entraîna

un peu de confusion; plusieurs bataillons se mêlèrent, ce qui a fait croire à plusieurs écrivains, que l'infanterie prussienne marcha sur trois lignes, tandis qu'elle n'en formait qu'une.

Lowositz enlevé, le maréchal prit une nouvelle position un peu plus reculée; la gauche et le centre toujours derrière les ruisseaux marécageux, formaient un angle avec la droite, faisant face à l'Elbe et à la plaine en arrière de Lowositz. Par cette disposition, le roi ne pouvait traverser le village pour se former dans la plaine, sans se mettre sous le feu d'une nombreuse artillerie, et l'Elbe à dos; situation d'autant plus dangereuse, qu'il aurait présenté le flanc pendant sa marche. Les Prussiens se contentèrent donc de l'avantage qu'ils venaient de remporter, et restèrent derrière Lowositz.

Tant que les Autrichiens gardaient leur position, l'action n'était pas décisive; et Brown, qui avait perdu moins de monde que les Prussiens, pouvait toujours délivrer les Saxons : le roi ne l'aurait pas attaqué sans rencontrer les mêmes obstacles qui arrêtaient son adversaire; mais ses talens supérieurs le tirèrent de cette situation. Il porta le duc de Bévern avec un corps nombreux à Tschikowitz, pour menacer de tourner le flanc gauche des ennemis, et de les renfermer entre l'Elbe et l'Eger. Brown, craignant les résultats de cette manœuvre, se hâta de repasser

l'Eger, et alla reprendre sans perte son ancien camp de Budyn.

Ainsi se termina l'affaire de Lowositz, qui commença à sept heures et finit à trois. Les deux partis s'attribuèrent la victoire; mais il faut convenir que les Prussiens y avaient plus de droit que les Autrichiens, si l'on en juge d'après les suites de l'action, qui seules doivent en décider. La perte des Autrichiens montait à 3 mille hommes; celle des Prussiens fut de 3,300 tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal Brown ayant échoué dans le projet de secourir ses alliés par la rive gauche de l'Elbe, résolut de faire la même tentative sur la rive droite. Il fut convenu que les Saxons passeraient l'Elbe près de Kœnigstein, dans la nuit du 11 octobre, et attaqueraient les Prussiens le 12 au matin, pendant que le maréchal en ferait autant à Ratmansdorf et Borsdorf. Brown, à la tête d'environ 8 mille hommes, passa l'Elbe près de Raudnitz, marcha par Neustadtel, Rombourg et Hanspach, et arriva à Lichtenhayn, où il campa en attendant que les Prussiens et les Saxons fussent engagés.

Le temps avait été si pluvieux, que les Saxons ne purent passer l'Elbe que le 13, à quatre heures du matin, avec beaucoup de difficulté. Ce retard donna aux Prussiens le loisir de renforcer tous leurs postes; de sorte que les Saxons y trou-

vèrent des forces plus nombreuses qu'ils ne pensaient. Le terrain sur la droite de l'Elbe, aux environs de Pirna et de Kœnigstein, est coupé de montagnes couvertes de bois épais et de ravins profonds, où il y a très-peu de chemins praticables; les Prussiens les avaient occupées et fortifiées avec le plus grand soin par des ouvrages, des coupures et des abattis. On distingue parmi ces montagnes le Lilienstein, qui est très-escarpé et si près de l'Elbe, qu'il n'y a d'espace entre sa base et les bords du fleuve, que celui d'un chemin très-étroit. Les Saxons effectuèrent leur passage vis-à-vis de cette montagne, et tentèrent de se former, mais ils ne purent y réussir, et restèrent en désordre sur un plateau près du village d'Ebenheit.

Sur ces entrefaites, les Prussiens atteignirent l'arrière-garde ennemie dans le camp de Pirna; le pont de l'Elbe ayant été rompu trop tôt, le plus grand nombre tomba entre leurs mains avec beaucoup de bagages. Privée de toutes ressources, mourant de faim et de froid, l'armée, après avoir été sous les armes pendant 36 heures, sans espoir d'ailleurs d'être secourue, capitula.

Brown, de son côté, ayant été deux jours entiers sans nouvelles des Saxons, crut nécessaire de pourvoir à sa propre sûreté, et se retira sans perdre plus de 200 hommes, ce qui doit paraître fort heureux quand on considère que les

Prussiens campés à Lowositz auraient pu le couper en passant l'Elbe derrière lui, près de cette ville ou de Leutmeritz.

Pendant que ceci se passait, Frédéric rejoignit, le 14 au matin, son armée de Saxe; et le 18, après plusieurs négociations, il conclut avec le roi de Pologne un traité par lequel l'armée saxonne s'engagea à ne point servir contre le roi de Prusse, laissant celui-ci maître de la Saxe, et le roi de Pologne libre de se retirer dans son royaume.

Frédéric ayant ainsi rempli son but, donna ordre à ses armées de quitter la Bohême. Celle du maréchal Schwérin rétrograda sur la Silésie, et cantonna sur les frontières de la Bohême, depuis Zukmantel jusqu'à Greiffenberg; celle du roi, dans la Saxe, formant un cordon depuis Egra jusqu'à Pirna, et de là, en traversant la Lusace, jusqu'à la Queiss.

Observations sur la campagne de 1756.

Lloyd et Tempelhof ont différé d'opinion sur les combinaisons de cette campagne. Le premier a reproché au roi, avec quelque raison, de n'avoir point su profiter de l'avantage du rassemblement de ses forces, pour entrer en action à la fin de 1755, ou au commencement de 1756, attendu qu'il connaissait déjà à cette époque la

coalition méditée contre lui. Par une bizarrerie singulière, il l'approuve en même temps d'avoir envahi la Saxe, tandis qu'il aurait eu bien plus d'avantage à pénétrer en Moravie, et à marcher vivement par Olmutz sur Vienne. On eût par là détaché les Saxons d'une alliance opposée à leurs intérêts, et porté des coups sensibles à la maison d'Autriche, au cœur même de ses états, dans un moment où ses armées n'étaient point rassemblées. L'invasion de la Saxe au contraire devait aliéner cette nation pour jamais, et en la faisant on renonçait à des opérations décisives, pour s'amuser à bloquer des troupes que l'on aurait pu considérer comme neutres.

Quant à l'exécution de cette entreprise, Lloyd prétend qu'elle fut bien conduite sous les rapports politiques et militaires. Le roi connaissait trop bien les dispositions de la cour de Saxe à son égard, pour se fier à aucune de ses offres. Il n'était pas prudent de laisser une armée de 14 mille hommes derrière lui ; car, malgré sa promesse, le roi de Pologne pouvait la rassembler, l'augmenter même à son gré, et se trouver bientôt en état de faire repentir Frédéric de sa confiance (1).

---

(1) L'électeur Auguste promettant de ne pas réunir son armée, aurait certainement tenu parole si le roi avait envahi la Moravie et

La Saxe considérée sous un rapport militaire, lui paraît d'une telle importance, qu'il serait impossible, sans en être le maître, d'attaquer l'Autriche de ce côté, avec la moindre apparence de succès. La richesse et la population de cet électorat permettent d'y entretenir 40 mille hommes. On peut former sur l'Elbe des magasins considérables de subsistances pour une armée qui occuperait la Bohême.

Lorsqu'on est maître de la Saxe et de la Silésie, on environne la Bohême; ce qui oblige les Autrichiens à diviser leur armée en plusieurs corps, et les empêche, par ce moyen, de s'opposer en forces à l'invasion de ce royaume; les guerres dont ce pays a été plusieurs fois le théâtre, justifient cette assertion (1). Si au contraire on n'est pas maître de la Saxe, on ne peut entrer en

---

menacé la capitale de l'Autriche. On eut donc tous les torts de ne pas porter, dès le principe, des coups décisifs aux Autrichiens.

(1) Cette opinion de Lloyd est bien peu conforme aux principes qui paraissent faire la base de tous ses raisonnemens. Il a blâmé le roi d'être entré en Bohême sur deux lignes d'opérations, dans la campagne de 1757; et il prétend ici que la position de ce royaume, en donnant la facilité de l'envahir de cette manière, est avantageuse pour une telle entreprise. Sans doute, on est forcé de faire éclairer les frontières d'un pays; mais je ne vois pas la nécessité de les garder par-tout. Ce système a toujours été celui des Autrichiens, qui s'en sont mal trouvés. Nous verrons, au reste, au chapitre XIV, combien les lignes d'opérations centrales sont avantageuses, et la Bohême en formait une semblable contre la Saxe et la Silésie.

Bohême que par la Silésie, ce qui donne à l'ennemi la facilité de rassembler ses troupes (1); et si elles sont forcées à se retirer, elles peuvent prendre position sous la protection d'Olmutz et de Prague, pour couvrir l'Autriche, ce qui obligerait le roi de Prusse de laisser une armée sur le Bas-Elbe, pour couvrir son propre pays, de crainte que l'électeur de Saxe ne se joignît de force ou de gré à Marie-Thérèse.

Lloyd, après avoir pensé que Frédéric était trop sage pour laisser derrière lui 14 mille Saxons encore neutres, prétend qu'il aurait dû les laisser dans leur camp de Pirna, et marcher en Bohême, lorsque l'invasion de leur pays en eût fait des ennemis jurés. Il serait difficile d'arranger deux raisonnemens aussi contradictoires; je vais au reste continuer l'analyse de ses observations. Suivant cet auteur, le roi devait savoir que l'armée autrichienne n'était pas encore rassemblée; qu'elle manquait d'artillerie et de munitions;

(1) Ce raisonnement n'est pas juste; rien ne peut empêcher une armée chargée de défendre la Bohême de rester dans tous les cas réunie; formant ligne intérieure contre deux autres extérieures; elle serait toujours informée si les forces ennemies sont en Saxe ou en Silésie, pour faire face sur l'une ou l'autre direction; et si ces forces étaient divisées sur les deux lignes, l'armée pourrait faire masse sur l'une des deux divisions et les accabler successivement. *Voy.* chap. XIV, sur les lignes d'opérations.

enfin qu'elle se trouvait trop éloignée pour s'opposer à l'entrée des Prussiens, ou pour arrêter leurs progrès. Si Brown avait donc été repoussé, il se serait rejeté sur le Danube, autant pour couvrir la capitale, que pour assurer ses communications avec les troupes qu'il attendait de Flandre, d'Italie et de Hongrie.

Le roi trouvant ainsi la Bohême abandonnée, il eût été facile, pendant l'hiver, de réduire Prague et Olmutz, dépourvues d'approvisionnemens. Le général anglais à qui les entreprises les plus gigantesques ne paraissent que des jeux d'enfans lorsqu'elles peuvent donner du poids à ses jugemens, affirme que la prise de ces deux places aurait mis les Prussiens en état de commencer la campagne suivante, au moins en Moravie, peut-être même sur le Danube; de faire le siége ou le blocus de Vienne, d'où ils auraient pu, sans danger, envoyer un corps considérable sur les frontières de la Hongrie, et enfin faire avancer dans l'Empire, entre les sources du Mein et le Danube, l'armée destinée à couvrir la Saxe. Le premier de ces corps eût coupé tous les secours que l'impératrice pouvait tirer de la Hongrie; et le second eût empêché les princes ennemis du roi de s'unir contre lui, encouragé ceux de son parti, contenu les Français en Alsace, et sur le Mein, recruté ses armées, et levé les contributions nécessaires pour les entretenir.

Par ces deux opérations, le roi aurait coupé aux Autrichiens la communication avec la Flandre et la Hongrie, et même avec le Tyrol, si l'armée que l'on supposait dans l'Empire eût détaché un gros corps de troupes pour occuper la ville et le château de Passau au confluent de l'Inn et du Danube. Ce poste, l'un des plus importans sur ce fleuve, intercepte toute communication entre Vienne et l'Empire, et tient en respect la Haute-Autriche ainsi que le Tyrol. Le peu de ressources qui serait resté à l'impératrice aurait été bientôt épuisé.

Le roi de Prusse, maître de toutes les places sur l'Elbe, en laissant un petit corps pour observer le camp de Pirna, eût mis les Saxons dans l'impossibilité de rien entreprendre contre lui, car lors même qu'ils fussent parvenus à quitter leur camp, enfermés entre l'armée du roi et le corps resté en Saxe, il leur eût été difficile de se porter vers la Bohême pour se joindre aux Autrichiens.

Entraîné par son imagination, l'auteur anglais croit que Frédéric pouvait exécuter ces grandes choses avec 100 mille hommes, dont 20 mille eussent été plus que suffisans pour bloquer les Saxons dans leur camp de Pirna, puisqu'il n'y en avait pas un plus grand nombre sous les ordres du prince Maurice lorsqu'ils furent obligés de capituler. Les 80 mille hommes restans eus-

sent facilement repoussé les Autrichiens sur le Danube.

L'armée aux ordres du maréchal de Schwérin étant fort supérieure à celle du prince Piccolomini, Lloyd pense qu'il aurait dû l'attaquer; s'il jugeait le camp de Konigsgratz trop redoutable, il pouvait l'y laisser et marcher sur la droite de l'Elbe vers Brandeis, ou Prague; cette manœuvre aurait infailliblement forcé le maréchal Brown à quitter sa position sur l'Eger, et à rétrograder pour couvrir cette place. Schwérin n'avait rien à craindre de ce mouvement, parce que Piccolomini était trop faible pour exécuter aucune entreprise importante en Silésie; et, quant aux subsistances, le maréchal n'en eût pas manqué, dans ce pays fertile.

Si ce que nous venons de supposer avait eu lieu, les Autrichiens auraient été forcés d'abandonner les cercles de Saatz, Leutmeritz, Buntzlau, et Konigsgratz, afin de rassembler leurs forces aux environs de Prague, et de conserver la communication avec le Danube. Le mauvais état de leur armée peut faire présumer qu'elle eût été repoussée jusqu'en Moravie; de sorte que le roi, sans en venir à une action, se serait rendu maître de la plus grande partie de la Bohême, où il eût pris ses quartiers d'hiver : enfin, les Saxons voyant leurs alliés repoussés, n'auraient fait aucune résistance dans le camp de Pirna.

Lloyd examinant ensuite les fautes des Autrichiens, affirme qu'elles eussent décidé du sort des états de l'impératrice, si le roi de Prusse avait pris les mesures que nous venons d'indiquer.

On savait dès le mois de juin, qu'il voulait attaquer l'Autriche. Ses mouvemens de troupes dans le duché de Magdebourg et les pays voisins, donnaient lieu de présumer qu'une partie de ses forces marcherait par la Saxe, ce qui aurait dû déterminer les Autrichiens à y envoyer une armée pour soutenir leurs alliés, et faciliter leur retraite en Bohême. Cette précaution ayant été négligée, il fallait au moins occuper les défilés d'Altemberg et ceux jusqu'au ravin de Gishubel, par où ils se seraient conservé une communication libre avec eux. La moitié des troupes postée avec intelligence sur ces montagnes, aurait mis les Prussiens dans l'impossibilité de pénétrer en Bohême, et le reste de l'armée, destiné à agir de ce côté, pouvait camper partout, entre l'Eger et les défilés dont on a parlé, jeter les ponts sur l'Elbe pour envoyer des troupes légères sur la droite de cette rivière, jusqu'à Schandau et Hohenstein.

Lloyd ne borne pas là ses suppositions, il va jusqu'à vouloir deviner ce que le roi eût fait si les Autrichiens avaient opéré d'après son idée; il prétend que ce prince se fût rejeté sur Dresde, et que rencontrant les mêmes obstacles

l'année suivante, il eût renoncé à porter la guerre en Bohême, pour se décider à la faire en Silésie. Alors les 20 mille Autrichiens, placés dans les montagnes, réunis avec les 14 mille Saxons, auraient reconquis la Saxe, d'autant plus facilement que l'armée combinée de France et des Cercles, y pénétrant en même temps par la Saale, eût pu ensuite opérer sur la Lusace, et même sur le marquisat de Brandebourg.

Ces positions favorites de Lloyd, n'ayant pas été occupées, la seule chose convenable à son avis était de laisser 20 mille hommes au camp de Budyn, de porter quelques troupes légères dans les montagnes de Lowositz et d'Altenberg, pour y attirer l'attention des Prussiens, et de marcher ensuite avec le reste de l'armée sur la droite de l'Elbe, par Schandau et Hohenstein, afin d'attaquer les Prussiens postés sur le Lilienstein et à Ratmansdorf. Ces postes n'étant fortifiés que du côté des Saxons, eussent été facilement enlevés, si ces derniers avaient fait une attaque combinée avec celle des Autrichiens.

La jonction des alliés ainsi effectuée, comme ils auraient été maîtres de la rive droite de l'Elbe jusqu'à Pirna, le roi se serait vu forcé d'évacuer les montagnes de la Bohême pour éviter le risque d'y périr de faim. Cette manœuvre n'exposait en rien le maréchal Brown; car Frédéric, avec la petite armée qu'il avait alors

dans ce pays, n'eût pas osé passer l'Eger pour attaquer le camp de Budyn, en s'exposant à se séparer du prince Maurice, et à être battu en détail.

Lloyd passe ensuite à l'examen de la conduite du maréchal Brown dans la bataille; il le blâme sur-tout du mauvais choix de son camp. Tout ce qu'il pouvait espérer était de repousser les Prussiens au-delà des vignes, sur les monts de Lobosch et d'Homolka, où il n'aurait jamais pu les attaquer, puisque leur armée occupait ces montagnes en forces avec cent pièces de canon. Cette attaque était d'autant moins possible, que les Autrichiens devaient déboucher par les villages de Sulowitz et de Lowositz, et se former sur un terrain à portée de mousquet des positions de l'ennemi; on sait assez combien une telle manœuvre est difficile, pour ne pas dire désastreuse.

Le maréchal ayant négligé d'occuper les monts Lobosch et Homolka, dont il eût pu s'emparer plusieurs heures encore avant l'arrivée des Prussiens, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de passer l'Elbe la nuit qui précéda la bataille, laissant quelques troupes légères pour tenir le roi en échec. Par ce moyen, Brown aurait pu diriger sur Schandau, un corps assez considérable pour ouvrir une communication sûre avec les Saxons, et enlever tous les Prussiens qui se se-

raient trouvés de ce côté de l'Elbe; le reste de l'armée eût couvert tout le pays.

Le roi se fût bien gardé de passer l'Eger, parce qu'il tirait principalement ses subsistances de la Saxe, et qu'il eût été imprudent de se porter en avant avec 23 mille hommes, laissant un ennemi supérieur maître des défilés entre lui, son autre armée, et la ligne de ses magasins.

La position prise à Lowositz était, suivant Lloyd, aussi mauvaise que possible.

Rien n'est plus contraire à une bonne théorie, que d'occuper un camp commandé par des hauteurs, où il est impossible de mettre en action, au même instant et au même point, autant de troupes que l'ennemi; or c'est ce qui arriva: les Prussiens pouvaient employer les deux tiers de leur armée à l'attaque de Lowositz, tandis que les Autrichiens ne pouvaient la soutenir qu'avec très-peu de bataillons.Le centre et la gauche étant inattaquables, cette ville seule restait à défendre. Le maréchal le sentit bien; mais ne s'aperçut pas qu'il serait difficile de s'y maintenir, et qu'en repoussant les Prussiens, on n'aurait pu les poursuivre, même avec de l'infanterie. Cette position, considérée relativement au projet qu'il avait de secourir les Saxons, était la moins propre à en assurer la réussite, parce qu'il n'aurait pu les délivrer par aucune manœuvre, lors même que l'ennemi eût été battu. Celui-ci avait en effet le choix

de plusieurs camps, d'où il aurait empêché toute communication entre les Autrichiens et Pirna.

Tempelhof a employé trois longs chapitres pour détruire les reproches de Lloyd; ses raisonnemens ne sont pas toujours justes. Toutes les opérations ont leur côté faible; il faut se borner à juger, si les combinaisons ont eu pour but l'application des principes de l'art, et si elles ont produit les plus grandes chances de succès. Sous ce point de vue les raisonnemens de Tempelhof sont lourds, compassés, et pour la plupart ne détruisent point ceux de Lloyd.

Il est incontestable que le roi avait 122 bataillons et 211 escadrons prêts à entrer en campagne. En laissant 12 bataillons et 30 escadrons en Prusse ou en Poméranie, outre les garnisons des places, il aurait eu 110 bataillons et 180 escadrons pour envahir la Moravie, où il ne se trouvait pas plus de 30 à 36 bataillons; il n'en serait pas resté davantage en Bohême, et ce faible corps n'aurait eu aucune communication avec le reste des états héréditaires et des forces de l'Autriche. Vienne occupé ou menacé, la ligne du Danube gardée, l'Empire eût été neutre, le roi aurait pu même y lever des hommes et de l'argent: l'exemple de la maison d'Autriche, abaissée jusque dans sa capitale, eût fait trembler le reste des coalisés; et

n'ayant à craindre aucune force organisée, c'était ce qu'il y avait de plus grand, de plus décisif à tenter. Si cette entreprise eût échoué, on ne devait rien espérer du résultat de la guerre, lorsque toutes les armées autrichiennes seraient réunies, et liées avec celles des Russes, des Français et de l'Empire.

L'invasion de la Saxe, d'un intérêt très-secondaire, fit beaucoup d'ennemis au roi. Tempelhof, voulant en justifier les combinaisons, compte le nombre de charrettes qu'il aurait fallu pour traîner des vivres à la suite de l'armée, si elle eût formé une entreprise en Bohême ou en Moravie : je sais bien, qu'au temps où il écrivait, ce calcul était compté pour tout, et que les projets lui étaient subordonnés ; mais c'est justement une preuve que l'art avait fait un pas rétrograde. *La guerre nourrit la guerre*, disait César ; ses invasions rapides dans les Gaules, dans l'Helvétie, en Italie, prouvent que son armée vivait des ressources du pays. Plusieurs grands capitaines avaïent fait aussi des invasions. Les Cimbres, les Huns et les Francs dans les Gaules; les Maures en Espagne; Gustave Adolphe et ses successeurs en Allemagne, marchaient sûrement sans boulangerie ni grands magasins. Un génie comme Frédéric pouvait calculer que 90 mille hommes destinés à une offensive rapide, vivraient aisément dans un pays riche, fertile, et nourrissant 5 à 6 millions

d'habitans. Il ne s'agissait que de 14 ou 15 marches décisives, sauf à remplir les magasins ensuite.

La campagne de Napoléon en 1809, démontre la supériorité du système de guerre d'invasion sur les opérations méthodiques usitées au temps du roi (1). On en a vu le résultat brillant malgré une position moins avantageuse. Frédéric avait ses masses prêtes, que ses ennemis n'étaient pas rassemblés. Napoléon, au contraire, arriva en Bavière presque sans troupes, et trouva 400 mille Autrichiens sur l'offensive, depuis les rives de l'Adige jusqu'à celles de l'Elbe : on peut juger ce qu'il eût fait dans une position semblable à celle du roi en 1756.

Tempelhof relève le reproche que Lloyd fait à Frédéric de n'avoir pas mis la cavalerie au centre de sa ligne à Lowositz. L'auteur prussien pense que la solidité d'une ligne de bataille dépend de l'union des parties, et que deux ailes d'infanterie seraient isolées, si la cavalerie qui ne peut donner par-tout, ni soutenir une attaque contre les trois armes combinées, était forcée à se retirer. Il cite la fameuse bataille de Hochstedt, où Marlborough força le centre de la cavalerie française, et obli-

---

(1) La guerre d'invasion calculée sur une échelle proportionnée aux moyens d'agression et de défense, lorsqu'elle est appliquée surtout aux états limitrophes et non à des distances inouies, triomphera toujours des autres systèmes qu'on voudrait lui opposer.

gea les bataillons qui étaient dans Blenheim à mettre bas les armes. En thèse générale ses observations peuvent être justes, sur-tout si on les applique à une ligne de bataille déployée ; mais si on a des corps d'infanterie formés en colonnes d'attaque avec des réserves , la ligne a plus de consistance ; et je crois alors qu'on peut sans inconvénient placer des corps de cavalerie entre ces masses d'infanterie , particulièrement si on ne déploie pas les premiers.

Le reste des observations de l'auteur prussien est relatif aux causes politiques qui empêchèrent Frédéric d'entrer en campagne plutôt, ou aux reproches de Lloyd. Cette lutte hypothétique, basée sur de vieilles maximes, n'est plus d'aucun intérêt, et je ne crois pas devoir la rapporter. Je terminerai ce chapitre , en relevant une assertion de Tempelhof; suivant lui Frédéric , en poussant les Autrichiens sur Vienne , s'éloignait de sa base d'opérations , et s'affaiblissait , tandis que les Autrichiens devenaient plus forts en se rapprochant de la leur. Le principe est juste en général, mais il en fait une application outrée. Une ligne d'opérations lointaine s'affaiblit certainement à mesure de son éloignement des frontières : cela s'applique sur-tout à des débarquemens , à des incursions dans un pays qui n'est pas limitrophe de la nation envahissante. Telles pouvaient être les courses d'Alexandre ; celles de Charles XII

en Ukraine ; les lignes d'opérations des forces autrichiennes et espagnoles en Flandre, depuis trois siècles, et en général, toutes les expéditions qui conduisent au travers de plusieurs nations plus ou moins étrangères. Mais ce n'était pas ici le cas, il n'y a pas plus de douze marches de Neiss à Vienne; et, si l'on considérait une opération sur le Danube comme une entreprise lointaine, il faudrait en conclure qu'une armée ne doit jamais dépasser ses frontières. Il s'agissait d'ailleurs d'accabler de petites armées avec une masse, et non pas de les refouler sur le centre de leurs forces. En marchant un peu vivement, les deux corps de Moravie et de Bohême eussent été successivement accablés, poursuivis, et en majeure partie détruits. Censurer une telle entreprise, serait blâmer la conduite du roi à Rosbach, et lui reprocher d'avoir attaqué les têtes de colonnes de Soubise avec sa masse, parce qu'il risquait de refouler ces têtes sur le centre et sur la queue des colonnes qui, par ce moyen, auraient formé elles-mêmes une masse.

Au reste, si les vues de Lloyd étaient dans le fond assez justes, il les a accompagnées de projets inconcevables. Il voulait faire marcher une petite armée en Hongrie, une autre sur le Mein et le haut Danube, tandis qu'on aurait assiégé Vienne, et réduit les princes de l'Empire. On ne reconnaît point là le génie de l'auteur, ni les maximes qu'il

a présentées dans d'autres occasions; on s'étonnera sur-tout qu'il voulût porter un corps sur le Mein et le haut Danube pour contenir les Français et les princes de l'Empire; car ces détachemens, insuffisans ou compromis si la France était en mesure, et inutiles dans le cas contraire, eussent enlevé dans un moment important, des forces précieuses au point décisif.

Doué d'un coup-d'œil vaste, l'auteur anglais a d'ailleurs jugé habilement toute l'importance du poste de Passau; mais il lui attribue néanmoins un pouvoir magique en supposant que sa situation au confluent de l'Inn et du Danube suffise pour rendre maître, à l'aide d'un faible détachement, de tout le cours de ces fleuves, et pour couper toute communication entre le cœur de la monarchie autrichienne, la Basse-Allemagne, la Flandre et même le Tyrol. Un semblable résultat serait à peine atteint par la présence d'une armée considérable sur ce point; mais quelque stratégique qu'un poste puisse être, son influence n'est proportionnée qu'à raison des masses qui l'occupent et de leurs rapports avec la situation de l'ennemi.

Enfin pour occuper Passau d'une manière convenable, observer le haut Danube, établir un corps sur le Mein, un autre en Hongrie, assiéger Vienne et couvrir cette entreprise; en un mot pour asseoir sa puissance depuis les cimes des Krapacs jusqu'aux rives du Rhin, le roi n'au-

rait pas eu trop de 300 mille hommes, car le développement du front de ces lignes d'opérations eût embrassé un espace de 300 lieues au moins.

Comment est-il possible que Lloyd, qui a donné tant de preuves de la profondeur et de la solidité de son esprit, se soit laissé entraîner à ce point? Comment a-t-il pu comparer le résultat des efforts combinés de l'Empire, de la France et de la Prusse, contre l'Autriche, en 1742, avec celui qu'il devait supposer aux armes isolées de la Prusse contre l'Autriche, alors soutenue de la moitié de l'Europe? Sans doute le maréchal de Belle-Isle avec 100 mille Français, et Frédéric avec autant de Prussiens, pouvaient faire de grandes entreprises contre l'Autriche qui n'avait point d'alliés en 1742. Mais devait-on en attendre autant du roi, lorsqu'il se trouvait seul, que ces 100 mille Français étaient devenus ses ennemis, et qu'un pareil nombre de Russes allait se joindre à eux?

Enfin Lloyd, dans plusieurs autres occasions, se contredit au point qu'on a de la peine à comprendre ce qu'il a voulu dire. Rien n'était plus facile au roi selon lui que de masquer le camp des Saxons, par une petite division, et de repousser sur le Danube l'armée trop faible des Autrichiens. Plus loin, en jugeant les fautes de ces derniers, il dit positivement qu'avec la moi-

tié des troupes réparties dans la Bohême, on aurait arrêté tous les efforts des Prussiens pour pénétrer dans ce royaume, et réduire les Saxons; il suffisait pour cela d'occuper le poste d'Aussig. Ces jugemens forment un contraste frappant avec le reste de l'ouvrage, et prouvent l'imperfection de l'esprit humain.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette campagne, parce que je me propose de réunir au chapitre XIV, des maximes générales sur les lignes d'opérations, et de revenir sur celles suivies cette année.

Les Autrichiens profitèrent du temps que le roi leur laissa, pour mettre leur armée sur un pied formidable. S'il faut en croire les relations du temps, elle devait être de 180 mille hommes, au commencement de 1757.

Frédéric en fit autant de son côté; il forma plusieurs nouveaux régimens avec les Saxons capitulés à Pirna, au lieu de les amalgamer dans ses cadres : aussi la plupart abandonnèrent ses drapeaux, dès qu'ils en trouvèrent l'occasion.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1757. — PREMIÈRE PÉRIODE.

Invasion de la Bohême, batailles de Prague et de Kollin, retraite du roi.



La coalition formée contre le roi de Prusse était devenue plus formidable depuis que la Suède et le corps germanique y avaient pris part. Les forces des coalisés furent portées à 300 mille hommes au moins, tandis que ce prince, avec tous ses alliés, n'en comptait que 180 mille.

Comme plusieurs des ennemis de Frédéric ne pouvaient commencer leurs opérations que dans une saison avancée, à cause de leur éloignement, il résolut d'entrer en campagne le plutôt possible, pour attaquer, avec ses forces réunies, le plus voisin et le plus redoutable de tous; jugeant bien que, s'il était assez heureux pour frapper un grand coup contre les Autrichiens, au commencement de la campagne, il retarderait et peut-être empêcherait les opérations des autres confédérés.

Ces motifs pour le roi de brusquer un dénouement, devaient faire adopter un système opposé à l'impératrice Marie-Thérèse, dont l'intention était de rester sur la défensive, jusqu'à ce que ses alliés entrassent en campagne, parce que le roi étant alors obligé de diviser ses forces, se trouverait hors d'état d'opposer une grande résistance sur aucun point.

Afin de mettre toutes les frontières à l'abri des entreprises de l'ennemi, le maréchal Brown divisa son armée en quatre corps. Celui de gauche, commandé par le duc d'Aremberg, prit position à Egra; le second, sous les ordres du maréchal lui-même, à Budyn; le troisième, sous ceux du comte de Konigseck, à Reichenberg; et le quatrième, en Moravie, sous le comte de Serbelloni, fut ensuite commandé par le général Daun.

Le maréchal croyait ainsi couvrir la Bohême, parce que chacun de ces corps était très-considérable, et qu'ils pouvaient facilement se concentrer, pour arrêter les progrès des Prussiens, s'ils tentaient de s'avancer. Lloyd pense néanmoins que Brown ne leur supposa pas ce dessein; sans cela, il n'aurait pas établi ses magasins sur les frontières, contre toutes les règles militaires.

Frédéric ayant résolu de pénétrer en Bohême, divisa aussi son armée en quatre corps : le premier, sous les ordres du prince Maurice, prit

position à Chemnitz; le second, commandé par le roi en personne, à Lockwitz; le troisième, sous les ordres du duc de Bévern, à Zittau; le quatrième, sous ceux du maréchal Schwérin, en Silésie.

Ces corps étant nombreux, le roi jugea qu'il pouvait les faire entrer séparément en Bohême; mais, pour ne pas les exposer à être battus en détail, les deux premiers devaient se joindre au moment où ils déboucheraient des défilés, aux environs de Lowositz, et les deux autres sur l'Iser, aux environs de Turnau. Il était probable que les quatre corps, n'en formant alors plus que deux, pourraient sans risque se diriger sur Prague, où ils devaient se réunir (1).

Le roi, craignant que l'ennemi n'envoyât une division d'infanterie pour occuper les défilés entre Lockwitz et Lowositz, ce qui lui aurait rendu le passage difficile et peut-être impossible, or-

(1) Ce plan du roi est absolument semblable à celui des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, en 1794; du Rhin et de Sambre-et-Meuse, en 1796; du Danube et d'Helvétie, en 1799. On voit donc qu'à ces dernières époques on n'avait pas agrandi l'échelle des combinaisons, comme on a bien voulu le faire croire. Je combattrai, au reste, dans le chapitre XIV le système de ces doubles lignes sur une même frontière, auxquelles on donne de beaux points de réunion à cent lieues de la base et dans des positions occupées par l'ennemi. De tels plans ne peuvent réussir que dans le cas d'une grande supériorité numérique ou de fautes commises par l'adversaire.

donna au prince Maurice de pénétrer dans le cercle de Saatz, et d'occuper le revers de ces défilés du côté de la Bohême; il pensait forcer ainsi l'ennemi à les abandonner, pour éviter d'y être enveloppé par les deux colonnes.

Le prince Maurice quitta donc sa position de Chemnitz au commencement d'avril, et marcha par Zwickau et Plauen, vers Egra, pour faire croire qu'il avait le projet d'attaquer cette place, ou de pénétrer en Bohême sur ce point. Afin de fortifier les Autrichiens dans cette opinion, il ordonna à ses troupes légères de faire une démonstration sérieuse sur Wildstein, quartier-général du duc d'Aremberg, qui se jeta dans Egra, et y rassembla ses troupes. Au même instant, le prince Maurice se replia vivement sur Auerbach, où il divisa son corps en deux colonnes, en vue d'accélérer sa marche. La première se dirigea par Eibenstock, Schwarzenberg, Gotesgabe et Kupferberg, sur Comotau; l'autre se porta par Schneeberg, Schlettau, Annaberg et Pasberg, également à Comotau, d'où elles marchèrent par Brix et Bilin à Linay, et se réunirent le 23 avril avec le roi, qui avait aussi passé les montagnes sans éprouver de grands obstacles. Le petit corps autrichien posté à Aussig, sous les ordres du général Draskowitz, avait été obligé de quitter cette ville à l'approche de l'armée prussienne.

Le camp de Budyn étant très-fort et couvert

par l'Eger, le roi ne crut pas prudent de rien tenter contre son front; il remonta cette rivière, et la passa vers Koschitz, le 26 au matin. Les troupes légères et l'avant-garde donnèrent sur celles du duc d'Aremberg, qui venait d'Egra pour camper à Koschitz, ou aller joindre le maréchal Brown à Budyn : la rencontre du roi l'engagea à se rejeter sur Welwarn.

Brown, instruit que le roi avait passé l'Eger, et qu'il était campé sur son flanc gauche, abandonna sa position, et se retira à Prague, sans perte.

Sur ces entrefaites, Frédéric fit réparer le pont de Budyn, afin de faciliter l'arrivée de ses convois; il se dirigea ensuite vers Prague, où il arriva le 2 mai, et campa sur le Weissenberg, à la gauche de la Moldau. Les Autrichiens, commandés alors par le prince Charles de Lorraine, venaient de quitter ce poste pour se porter sur la rive droite.

Tandis que ceci se passait du côté de la Saxe, le duc de Bévern avait marché, le 30 avril, de Zittau à Reichenberg, où il rencontra le comte de Konigseck avec environ 20 mille Autrichiens. Ce corps était campé dans une vallée profonde, dont la largeur n'excède pas une lieue, et au milieu de laquelle coule la Neiss; plusieurs torrens, qui la coupent transversalement, sortent de montagnes couvertes de bois épais, dont le

passage est très-difficile pour toutes les armes. (*Pl.* 4, *n°* 2.)

La droite et le centre des Autrichiens se trouvaient dans des positions redoutables, qu'on ne pouvait songer à attaquer de front; l'intervalle entre la gauche était rempli par une plaine, où la cavalerie impériale se trouvait formée sur trois lignes. Le duc de Bévern, en prenant cette route, s'était mis dans la nécessité de combattre pour joindre le maréchal de Schwérin; il ne lui restait donc que le choix des moyens. Ses troupes campaient derrière un ruisseau marécageux, si près de la ligne des Autrichiens, qu'il était très-difficile de le passer, et de se former sous leur feu. Le duc de Bévern les attaqua par sa droite, et porta le général Lestwitz sur la droite de la Neiss, pour contenir cette partie de la ligne ennemie. Il ordonna ensuite à sa cavalerie d'attaquer celle des Autrichiens. Cette charge, exécutée avec valeur, n'eut aucun succès; les Prussiens furent toujours repoussés, parce qu'en approchant de l'ennemi, leur flanc gauche restait exposé au feu de l'artillerie des redoutes et à celui de l'infanterie qui les défendait; leur droite l'était aussi à celui des bataillons embusqués dans les bois.

Le duc, s'apercevant enfin qu'il renouvellerait vainement cette charge, tant que l'ennemi serait ainsi protégé par l'infanterie et par l'artillerie qui

étaient sur ses flancs, fit retirer sa cavalerie, et porta plusieurs bataillons de sa droite sur la montagne, afin de déborder et de prendre à revers ceux postés dans le bois. Ce mouvement réussit; les Autrichiens furent chassés de la forêt, et l'infanterie prussienne l'occupa sur-le-champ. Alors la cavalerie impériale, à son tour prise en flanc, fut forcée à se retirer. Le duc porta toutes les troupes de sa droite sur le terrain que les Autrichiens venaient de quitter, s'établissant ainsi sur leur front et derrière leur gauche, et ayant de plus l'avantage des hauteurs dominantes, d'où il pouvait aisément balayer toute leur ligne.

Dans cette situation, le comte de Konigseck n'avait rien de mieux à faire qu'à se retirer le plus promptement possible, afin que les Prussiens ne pussent le prévenir par Dœrfel, à Liébenau, ce qui était fort à craindre, puisqu'ils avaient débordé l'aile gauche. La retraite se fit en bon ordre, couverte par le comte de Lascy qui commandait la droite. L'armée prit une nouvelle position à Liébenau, où elle fut renforcée par quelques troupes qui avaient quitté les frontières, au premier bruit de la marche du duc de Bévern. Les Autrichiens perdirent environ mille hommes tués, blessés et prisonniers, et quelques pièces de canon. La perte des Prussiens ne fut pas moins considérable.

Le duc de Bévern marcha, le 23, vers Liébenau; il y trouva l'ennemi si avantageusement posté, qu'il jugea imprudent de l'y attaquer, d'autant plus que le corps du maréchal Schwérin le forcerait nécessairement à se retirer.

Le maréchal avait rassemblé son armée, le 18 avril, à Trautenau, et passé l'Elbe, le 19, à Konigshoff. Son intention était de s'avancer vers Turnau et Liébenau, pour faciliter la marche du corps du duc de Bévern, et de se porter sur Prague après la jonction.

Ce mouvement, combiné sur les mêmes principes que celui du roi, devait empêcher l'envoi d'une forte division sur les frontières de la Lusace, parce que si elle avait eu des succès contre le duc, le maréchal de Schwérin, en marchant sur ses derrières, l'aurait toujours forcée à se retirer pour ne pas être prise entre deux feux. En effet, les Autrichiens quittèrent le camp de Liébenau, le 24, et marchèrent avec précipitation sur Brandeis, et de là à Prague, où ils arrivèrent le 3 mai.

Schwérin se porta en même temps de Konigshoff à Gitchin, où il apprit la nouvelle du combat de Reichenberg et la retraite des ennemis. A cette nouvelle, il changea habilement de route, et marcha sur l'Iser, espérant encore couper aux Autrichiens la communication avec Prague; s'il n'y réussit pas, il arriva cependant

à Jung-Buntzlau assez tôt pour enlever un magasin immense. Le corps du duc de Bévern l'ayant joint, le maréchal, fort de 50 bataillons et 81 escadrons, marcha du côté de Brandeis, passa l'Elbe le 4 mai, vis-à-vis de cette ville, et campa sur la rive gauche de ce fleuve, ne jugeant pas qu'il fût prudent de se porter plus loin, avant d'avoir concerté ses mesures avec le roi.

Bataille de Prague.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine avait pris le commandement général des troupes autrichiennes réunies. Aussitôt après il passa la Moldau, et campa, la gauche sur le mont Ziska, la droite au village de Kyge; celui de Maleschitz était derrière la droite de l'infanterie; l'armée formait plusieurs lignes, et, suivant l'usage, la cavalerie était placée sur les ailes : le quartier-général se trouvait à Nusl (*Voyez planche* 5). Le prince avait pour but de se réunir à la division du comte de Konigseck, repoussée par l'armée du maréchal Schwérin, et d'attendre l'arrivée de Daun, qui venait de Moravie avec un corps considérable.

Le camp des Autrichiens était situé sur une chaîne de hauteurs, qui s'étend depuis Hortlorzes jusqu'à Prague, en partie rocailleuses, arides, très-hautes, et en quelques endroits très-

escarpées; en avant de celles-ci, il y en a de plus basses qui sont couvertes de vignes, et longent le cours de la Moldau. Les chemins encaissés par ces dernières sont si étroits et si difficiles, qu'une armée ne peut y marcher en colonne par pelotons.

Les hauteurs commencent à s'abaisser près de Kyge, d'où elles se perdent insensiblement dans la plaine près de Sterboholy, de manière qu'entre ce hameau et le village de Dubetsch, Nieder-Micholup et Hostiwortz, la cavalerie peut agir avantageusement.

Sur le flanc droit et plus en avant, on rencontre un grand nombre d'étangs liés par un ruisseau qui prend sa source à Micholup, coule en serpentant par Podschernitz, Kyge, Hortlorzes, Lupetin, Wissozan, et se jette dans la Moldau, près de Lubau.

De l'autre côté, il y a aussi des hauteurs très-élevées, qui commencent près de la Moldau, et suivent le ruisseau par Prosick et Gebel. Ces deux chaînes forment un fond inégal et marécageux, où il est extrêmement difficile de marcher; on ne trouve de passages un peu praticables que dans les endroits où les hauteurs sont moins élevées et moins escarpées, près de Hostawitz, par le village de Kyge, ou entre celui-ci et Hortlorzes.

Au-dessus de ce premier village, on rencontre

quelques étangs dégorgés et tapissés d'herbages, de manière qu'à une certaine distance on ne les distingue pas des prés qui bordent le ruisseau. Entre ces étangs, on a pratiqué des digues pour la communication des villages riverains; il existe, outre cela, quelques sentiers où un homme seulement peut marcher de front. Enfin, on trouve plusieurs petits lacs près de Hostawitz et Kyge, et pour arriver à ce dernier village, il faut traverser la digue resserrée entre deux de ces lacs.

D'après cette description du terrain, on jugera que l'aile gauche et le centre de cette première position, déjà couverts par la nature, n'exigeaient qu'un petit nombre de bataillons bien disposés; l'aile droite et son flanc occupant un poste avantageux, mais susceptible d'être tourné, on devait tout craindre ici d'un ennemi entreprenant.

Le prince Charles avait trop d'expérience pour ne pas sentir l'importance de cette vérité. Dès que le corps de Konigseck fut réuni à lui, et qu'il apprit que l'armée du maréchal de Schwérin le suivait de très-près, il changea de camp; la gauche et le centre restèrent sur les hauteurs qu'ils occupaient, mais il retira l'aile droite, de manière qu'elle forma un crochet, dont l'angle saillant se trouva sur les hauteurs entre Kyge et Maleschutz; n'osant point s'écarter de l'ancienne méthode de placer la cavalerie sur

les deux ailes, il ne retira pas celle de la gauche, qui s'y trouvait absolument hors d'état d'agir.

Après ce changement l'armée était placée, l'aile droite sur les collines, en arrière de Sterboholi, à une certaine distance de ce hameau. Pour couvrir l'angle du crochet, on plaça quelques bataillons, sur les hauteurs entre Kyge et Loupetin, en deçà du bas-fond; un retranchement y fut construit, et une forte batterie placée. L'artillerie de position et celle de campagne furent répandues sur le front, et si bien disposées sur les hauteurs, que les batteries se flanquaient réciproquement et battaient tous les environs : on commença même à élever quelques ouvrages, mais ils ne furent point achevés.

Toutes ces mesures défensives étant prises, le prince Charles crut pouvoir braver avec 10 mille hommes les efforts des deux armées prussiennes réunies. Le terrain en avant du crochet figuré par l'aile droite, était très-coupé; l'ennemi ne pouvait s'y former qu'avec la plus grande difficulté, et sous le feu d'une artillerie formidable. Mais, d'un autre côté, ce crochet présentait un grand inconvénient; son flanc droit, mal assis, obligeait à ne le considérer comme un bon moyen de défense, que dans le cas où l'ennemi se trouvant déjà en marche pour attaquer, eût été forcé de se diviser pour en atteindre l'extrémité.

Dans toute autre circonstance, un crochet, ou, pour nous servir d'une dénomination plus connue, l'ordre en potence, destiné à couvrir le flanc contre une armée habile à manœuvrer, est un remède pire que le mal. En effet, son extrémité doit être aussi bien couverte que celle d'une ligne droite, et, s'il y a moyen de le tourner, il reste sans utilité. Il présente en outre un inconvénient grave, c'est que les troupes voisines de l'angle saillant ne peuvent rétrograder sans se presser réciproquement, et sans rendre le désordre et la confusion inévitables. Si ces troupes au contraire veulent marcher en avant, elles forment un grand intervalle, ou bien elles sont obligées de se resserrer à droite ou à gauche, ce qui imprime à toute la ligne un flottement qui peut entraîner un grand désordre, et avoir les suites les plus fâcheuses, lorsqu'il a lieu au moment de l'attaque. Enfin, un général habile à saisir toutes les circonstances favorables, trouvera le moyen d'établir, sur les deux côtés de l'angle saillant, un feu croisé pour battre en tout sens les bataillons qui seraient à l'extrémité.

Le général autrichien ne gagna donc, par sa nouvelle position, que l'avantage de forcer les Prussiens à faire un mouvement plus étendu pour l'attaquer.

Lorsque Schwérin eût passé l'Elbe, le 4, à Brandeis, et campé à Prassin et Mischitz, Frédé-

ric conçut le projet hardi de laisser le maréchal Keith sur la gauche de la Moldau, avec 22 mille hommes; de passer sur la rive droite avec 20 bataillons et 38 escadrons pour se réunir au maréchal Schwérin, et d'attaquer l'ennemi sur ses communications, avec 63 mille combattans, sans égard à la force de sa position. Dans cette intention, ce corps marcha le 4, après-midi, derrière l'aile gauche de l'armée postée à Weleslavin, et y passa la nuit sous les armes.

Le roi se porta le 5 au matin, avec ce détachement, jusqu'à Podbaba, où les hauteurs dominent celles de la rive opposée. Les pontons suivaient la colonne; on en lança quelques-uns à l'eau avec 2 bataillons de grenadiers et quelques chasseurs à pied, afin d'expulser de la rive droite les ennemis qui auraient pu s'opposer à la construction du pont. Lorsqu'il fut terminé, le roi fit tirer trois coups de canon pour avertir le maréchal qu'il allait effectuer le passage. Ce corps campa effectivement le même soir près de Czimitz.

Le 6, à cinq heures du matin, Frédéric repartit, dans le plus grand silence, pour s'avancer au-devant du maréchal, qui, de son côté, s'était mis en route sur quatre colonnes, un peu après minuit. Lorsque les têtes de colonnes du roi arrivèrent dans les environs de Streziskow, on découvrit l'armée de Schwérin, et la réunion

s'effectua : les troupes furent organisées d'après le tableau ci-joint.

Frédéric fit alors former l'armée, la droite à Streziskow, la gauche vers Sattalitze, et se transporta avec le maréchal sur les hauteurs en avant, afin de reconnaître les ennemis. S'apercevant que leur front était inabordable, il fit partir Schwérin au galop, pour savoir s'il y avait moyen de les tourner par leur flanc droit. Le maréchal reconnut que l'aile droite des Autrichiens ne s'étendait point encore jusqu'à Sterboholi, et que son flanc était en l'air, sur de petites collines, qui s'abaissant insensiblement dans la plaine, offraient un accès facile à l'infanterie; il jugea aussi qu'à droite du front de cette aile, se trouvait une plaine où la cavalerie pouvait donner avec grand succès; enfin il aperçut, en avant de ce front, une plaine verte, qu'il prit pour des prairies. Comme le terrain était entouré d'étangs qui paraissaient en tirer l'eau, il pensa que cette plaine serait au moins praticable pour l'infanterie, que la cavalerie pourrait suivre plus à gauche, et l'artillerie par la digue. En examinant le plan, on se persuadera que le maréchal calcula bien suivant toutes les probabilités, et qu'on ne peut nullement lui faire de reproches de s'être trompé.

Dès que le roi eut reçu son rapport, il ordonna à l'armée de marcher *par lignes et par la*

Irag.

. . . . . St

1 bat. Manstein.

me I, pag. 108.

Ordre de bataille de l'armée prussienne à Prague.

PREMIÈRE LIGNE.

LE ROI DE PRUSSE.

LE MARÉCHAL SCHWERIN.

Lieutenaats généraux. . . . . / *Généraux majors.* . . .

PRINCE SCHONEICH, / Krokow, Blankensée,
- 5 esc. Gessler.
- 5 — prince Schoneich.
- 5 — Krokow.
- 5 — Kyow.
- *Cuirassiers.*
- 5 — Putkamer, hussards.
- 10 — Wartenberg.

WINTERFELD, / Mantenfel,
- 2 — Schwerin.
- 1 — Waldow, grenad.
- 1 — Œstreich, *dito.*
- 1 — Mollendorf, *dito.*
- 1 — Kalden, *dito.*

FOUQUET, / Kursel,
- 2 — Lestewitz.
- 2 — Kursel.
- 2 — Fouquet.

HAUTCHARMOI, / Treskow,
- 2 — Treskow.
- 2 — Schultz.
- 2 — Hautcharmoi.

LESTEWITZ, / Kleist,
- 2 — Meyerinck.
- 2 — Amstel.
- 2 — Kleist.

PRINCE DE BEVERN, / Shoning,
- 2 — prince de Prusse.
- 2 — Darmstadt.
- 2 — Foreade.

PRINCE FERDINAND, / Wied,
- 2 — Winterfeld.
- 2 — Kannaker.

PRINCE HENRI, / Manstein,
- 1 bat. Wreden, grenad.
- 3 — Anhalt.
- 2 — Marg. Charles.

PENNAVAIRE, / baron Schoneich.
- 3 esc. Gardes du corps.
- 5 — régiment du corps.
- 5 — Margr. Frédéric.
- 5 — Driesen.
- 5 — Schoneich.
- *Cuirassiers.*

Flanqueurs.
- 1 — bat. Plœtz, grenad.
- 1 — Bourgdorf, *dito.*

Flanqueurs.
- 1 bat. Wedel, grenad.
- 1 — Finck, *dito.*
- 1 — Kanitz, *dito.*

DEUXIÈME LIGNE.

Généraux majors. . : . . . .

Plettenberg, Wurtemberg.
- 5 esc. Blankensée, drag.
- 5 — Wurtemberg, *dito.*
- 5 — Katte.

Saldern,
- 2 — Krcutz.
- 1 — Billerbeck, gren.
- 1 — Ingersleben, *dito.*

Kalkreuth,
- 2 — prince Henri.
- 2 — Marg. Henri.

Brandeis,
- 2 — Wurtemberg.
- 2 — Brandeiss.

Prince Franç. Brunswick,
- 2 — Wied.
- 2 — Brunswick.

Kannaker,
- 2 — Manteufel.

Ingersleben,
- 1 bat. Wangenheim, gr.
- 2 Izenplitz.

Meinicke,
- 5 esc. Meinicke, drag.

RÉSERVE.

Généraux majors . . . . . .

Steckow,
- 10 esc. Werner, hussards.
- 5 — Normann, drag.
- 5 — Stechow, *dito.*
- 1 bat. Manstein.

Normann,
- 10 esc. Putkamer, huss.
- 10 — Ziethen, *dito.*
- 10 — Seidlitz, *dito.*

N. B. Le corps du maréchal Keith, sur la gauche de la Moldau, fort de 26 bataillons, 28 escadrons, n'est pas compris dans ce tableau.

Présens à la bataille,	68 bataillons,	128 escadrons,	64 mille hommes.
Sous le maréchal Keith,	26	28	22
	94 bataillons,	156 escadrons,	86 mille hommes.

gauche, ce qui fut exécuté avec promptitude et précision.

Les têtes de colonnes étaient déjà à Nieder-Podschernitz, lorsque les Autrichiens s'aperçurent de ce mouvement; peut-être que la nature du pays en fut la cause, peut-être aussi pensèrent-ils que le roi ne les attaquerait pas le même jour; car l'infanterie était fort tranquille dans son camp, et leur cavalerie au fourrage.

La cavalerie impériale reçut ordre de rappeler ses fourrageurs, de monter de suite à cheval, et de se placer dans la plaine en arrière de Micholup. Celle de l'aile gauche fut retirée et dirigée à la hâte sur le même point: elle s'y déploya sur trois lignes; et, pour arrêter plus facilement les progrès de l'ennemi, les hussards du général Haddick formèrent un crochet en avant, dont l'extrême droite se rapprochait de l'étang de Nieder-Micholup, et figurait ainsi un angle rentrant avec le reste de la cavalerie. L'infanterie marcha par la droite, et arriva encore sur les hauteurs de Sterboholi avant que les Prussiens ne fussent formés.

Pendant ce temps, l'armée du roi avait toujours continué sa marche. L'infanterie laissa Podschernitz à gauche: une grande partie de la cavalerie et la grosse artillerie passèrent par le village. Dès que l'aile gauche arriva à Sterboholi, le maréchal de Schwérin lui ordonna de se for-

mer et de marcher à l'ennemi. Une grande partie de l'infanterie passa la digue, quelques bataillons défilèrent sur de petits ponts et par des sentiers difficiles; les grenadiers de cette aile, ainsi que les régimens de Schwérin, de Fouquet et de Kreutz, durent traverser la prairie, ce qui ne pouvait s'effectuer sans confusion : plusieurs bataillons furent obligés de rompre ou de marcher par files. Ceux qui traversèrent cette prairie la trouvèrent plus marécageuse qu'ils ne croyaient; l'étang saigné causa sur-tout du désordre: les troupes, sur ce point, faillirent rester dans la bourbe; les régimens de Meyerinck et de Treskow y tombèrent jusqu'aux genoux, et eurent une peine infinie à s'en tirer. Les pièces des régimens restèrent presque toutes en arrière, et privèrent ainsi l'infanterie d'un appui dont elle aurait eu le plus grand besoin, puisque ces retards avaient donné à l'ennemi le temps de garnir son front d'une artillerie formidable.

Enfin, cette brave infanterie réussit à se déployer. Il était une heure après midi, et il eût été convenable de la faire reposer un moment; mais son impétuosité était si grande, qu'elle se précipita sur les Autrichiens, qui commencèrent un feu à mitraille terrible. Le roi avait ordonné aux bataillons de ne point s'amuser à tirer, et de culbuter l'ennemi à la baïonnette. Cet ordre fut ponctuellement suivi, mais on s'y

prit de trop loin, et les bataillons durent marcher en ligne plus de 400 pas, la baïonnette croisée (1). Le feu de l'artillerie devint si effrayant et si meurtrier, qu'il ne fut pas possible de remplir les vides qu'il occasionnait. Les grenadiers, jusqu'alors inébranlables, furent contraints à se retirer, et les régimens qui les appuyaient en firent autant.

Lorsque les grenadiers autrichiens s'aperçurent de ce mouvement rétrograde, ils descendirent vivement des hauteurs, et poursuivirent les Prussiens le sabre à la main. Ils ont souvent employé cette manœuvre, dont ils se sont toujours mal trouvés : ils en faisaient sur-tout usage lorsque l'ennemi se retirait, parce qu'elle offre alors quelques avantages apparens. Mais si on la compare avec la nature des armes modernes, on trouvera sans doute qu'elle est très-mauvaise; car, pour l'effectuer, il faut jeter son fusil ou le mettre en bandoulière : dans le premier cas, on reste privé de son arme principale, et dans le second, la

---

(1) Il est assez étonnant de voir toute une *ligne de bataille déployée*, marcher pendant 400 pas à la baïonnette. C'est probablement le premier exemple de cette nature. Sans vouloir élever des doutes sur cette assertion nous observerons qu'une telle attaque ne peut avoir ni force ni impulsion : il fallait former 20 bataillons de front, chaque bataillon en colonne d'attaque par le centre, et croiser la baïonnette en arrivant sur l'ennemi.

marche est très-gênée. Les Autrichiens ont pris ce système des Janissaires, sans songer que ceux-ci ne connaissaient pas l'usage de la baïonnette; aussi, dans cette occasion, leurs grenadiers ne blessèrent pas un homme, et les bataillons qui avaient ployé se retirèrent sur l'étang de Dubetsch.

Pendant que ces choses se passaient, la cavalerie prussienne de l'aile gauche, forte de 65 escadrons aux ordres du prince de Schoneich, avait franchi la digue de Sterboholi, et se formait dans la plaine à gauche, appuyée à l'étang de Micholup. Celle des ennemis, forte de 104 escadrons, formés sur trois lignes, l'attendait en arrière de cet étang, sans apporter d'obstacle à son passage. Le général autrichien manquait de coup-d'œil, puisqu'il ne profita point de l'embarras des escadrons prussiens. Le prince de Shoneich apercevant la grande supériorité des ennemis, et le risque qu'il courait d'être accablé et débordé, s'il leur laissait le temps de se reconnaître, attaqua aussitôt que ses troupes furent formées, et enfonça la première ligne des Autrichiens; mais ce mouvement priva de leur point d'appui ses flancs qui se trouvèrent débordés, et la deuxième ligne de l'ennemi ayant chargé au même instant, il fut repoussé. Le prince se reforma pour tenter une nouvelle attaque, qui ne réussit pas mieux que la première.

Le colonel Warnéry (1), posté derrière la gauche de l'infanterie, avança alors avec 5 escadrons de hussards, laissant l'étang de Micholup à droite, et manœuvra si habilement, qu'il tomba sur le flanc du général Haddick, et culbuta plusieurs corps de cavalerie. Dans ce moment, le général Ziéthen amena quelques régimens de l'aile droite, entr'autres ses hussards et ceux de Werner; la charge renouvelée fut décisive, la cavalerie autrichienne dispersée, une partie rejetée sur son infanterie, et l'autre poursuivie par Sabiétitz. Les escadrons qui voulurent se reformer, furent culbutés par les dragons de Stéchow, joints au colonel Warnéry; l'aile droite de l'infanterie ennemie se trouva ainsi ébranlée et mise en désordre.

Pendant ce combat de cavalerie, le maréchal Schwérin faisait les plus grands efforts pour reformer son infanterie; il ordonna à quelques bataillons de la deuxième ligne d'entrer dans la première, et de repousser l'ennemi, ce qui fut bientôt effectué. Affligé de la retraite de son régiment, qui avait suivi le mouvement des autres, il mit pied à terre pour le conduire à la charge, prit un drapeau et marcha en avant : c'est dans

(1) Cet officier, depuis général, était natif du pays de Vaud, en Suisse; il a laissé un Traité sur la cavalerie, qui est estimé; il a écrit aussi sur la guerre des Turcs et sur celle de Sept Ans.

cet instant que ce héros reçut la mort des braves; il eut la consolation de voir le régiment et le reste de la ligne suivre son généreux dévouement et marcher à l'ennemi avec enthousiasme.

Plusieurs généraux, à son exemple, conduisirent leurs brigades à pied, en les exhortant à imiter leur chef; et l'ennemi, qui tout-à-l'heure poursuivait les Prussiens, ne put lui-même résister à cette attaque, et fut mis en déroute. Un officier russe, au service d'Autriche, dit qu'elle fut si complète, que l'armée ressemblait à un troupeau épouvanté, fuyant à la débandade; il était d'autant plus difficile de la reformer, qu'au même instant toute sa cavalerie éprouvait le même sort.

Le mouvement que l'armée autrichienne avait effectué en présence des Prussiens, afin de former le crochet, de gagner du terrain, et de ne pas être prise en flanc et à revers, entraîna nécessairement quelques inconvéniens : les colonnes s'allongèrent beaucoup, parce que la marche fut trop rapide, et que les obstacles du terrain la rendirent pénible; il en résulta que les bataillons, s'étant formés sur la droite, laissèrent un grand intervalle près de l'angle saillant; d'ailleurs la ligne ayant pris sa direction d'alignement à la droite, qui était sur les hauteurs de Sterboholi, l'aile gauche du crochet dut nécessairement se rejeter un peu en avant, et l'es-

pace entre le reste de l'armée, qui en formait alors l'aile gauche, appuyant sa droite à Hortlorzes, se trouva par-là agrandi. Il paraît que les Autrichiens comptèrent un peu trop sur les obstacles du terrain, entre Kyge et Hortlorzes, ou sur le corps chargé de défendre cet espace, et qui se trouvait trop faible pour atteindre ce but, s'il n'était suffisamment soutenu.

Le roi s'étant aperçu de cette faute, se hâta d'en profiter; dès que l'armée eut prolongé son mouvement à gauche, assez loin pour que les grenadiers de la droite fussent à la hauteur du chemin qui conduit de Sattalitz à Kyge, il ordonna l'attaque de ce corps. Le général Manstein y marcha aussitôt avec 3 bataillons de grenadiers soutenus par la cavalerie, et les régimens Izenplitz et Manteufel. Les grenadiers avaient reçu l'ordre de faire usage de la baïonnette; ils marchèrent à l'ennemi sous un feu terrible, et ne fournirent le leur, qu'à bout portant.

Après quelques salves, l'ennemi retira ses pièces des retranchemens, et les évacua. L'enlèvement de ce poste était très-important; parce que ses batteries incommodaient beaucoup les bataillons qui attaquaient au-delà de Kyge et de Hoslawitz, en battant leur flanc, et que l'infanterie après l'avoir occupé se trouva en même temps sur le flanc gauche du crochet, et sur le flanc droit de l'aile gauche autrichienne, qui s'éten-

dait jusqu'au mont Ziska : dès-lors la victoire fut décidée.

Le roi, pendant ce temps là, avait traversé Kyge à la tête de l'aile droite; son but était de pénétrer dans l'intervalle dont nous avons parlé. Tous les obstacles de l'art et du terrain, joints à la résistance de l'ennemi, furent surmontés: les troupes firent des prodiges. Le régiment de Winterfeld attaqua une batterie, où il perdit près de mille hommes, sur 1,400 qui le composaient; il avançait cependant au milieu d'une grêle de mitraille, comme s'il eût été à une revue. Les grenadiers de Wreden, qui soutenaient ce régiment, n'eurent pas un meilleur sort: malgré cela, l'ennemi fut enfoncé, ses positions enlevées.

Dès que l'armée prussienne fut reformée, autant qu'on pouvait l'attendre dans une bataille et un terrain de cette nature, elle continua d'avancer et de culbuter l'ennemi; celui-ci se réunit de nouveau, sur plusieurs lignes, de manière qu'en le repoussant d'une montagne, on trouvait sur l'autre une nouvelle ligne qui protégeait la retraite des fuyards; enfin, comme l'aile gauche de l'armée prussienne avait totalement battu la droite des Autrichiens, et qu'elle se prolongeait à gauche, par Sabiétiz, sur la direction de la Moldau, le centre et la gauche des ennemis se trouvèrent coupés et forcés à se jeter

dans Prague. Le roi avança tellement après la bataille, que sa droite n'était pas loin de la maison des Invalides, et la gauche dans les environs de Wischerad.

Le prince Maurice avait eu ordre de passer la Moldau près de Branick, et de tomber sur les derrières de l'ennemi; mais il ne put exécuter ce passage, faute de pontons. Ce contre-temps sauva les Autrichiens d'une ruine totale; ils essayèrent de sortir par la petite ville, pour se retirer par Schmichow et Konigsaal, et furent repoussés par le maréchal Keith; une autre colonne, qui tenta de longer la Moldau du côté de Wicherad, rencontra l'aile gauche du roi, qui la fit rentrer.

Ainsi finit la bataille de Prague, dans laquelle les deux partis firent des prodiges de valeur. Les dispositions du roi, pour attaquer l'ennemi sur ses communications, et le rejeter dans la ville, étaient savantes; cependant, par le fait même, elles l'empêchèrent de tirer tout le fruit qu'il aurait pu se promettre d'une victoire aussi complète, s'il l'eût remportée en rase campagne. Nous allons bientôt voir que cette savante combinaison tourna même au préjudice du roi, en donnant le temps à Daun de revenir au secours de l'armée battue.

Les Prussiens perdirent dans cette journée mémorable 3,400 tués, 8,800 blessés, et 1,500 prisonniers. Du côté des Autrichiens, le maréchal

Brown fut blessé à mort; leur perte fut évaluée à 12 mille hommes hors de combat, 4 mille prisonniers, et 200 pièces de canon.

Aussitôt après la bataille, Frédéric prit ses mesures pour investir la place où le prince Charles s'était jeté avec l'aile gauche et le centre, formant encore près de 40 mille combattans ; la droite des Autrichiens parvint à se retirer sur Beneschau. Le maréchal Keith bloqua la petite ville, et fut renforcé : le reste de l'armée bloqua la grande ville sur la rive droite ; deux ponts furent établis au-dessus et au-dessous de Prague, pour la communication des deux corps prussiens. L'armée investie fit quelques tentatives pour sortir, mais elles furent mal combinées, et ne réussirent pas ; il ne se passa d'ailleurs rien de bien important durant ce fameux blocus, qui fut levé le 21 juin, par suite des événemens que nous allons rapporter.

Bataille de Kollin.

Aussitôt que la direction de toutes les forces prussiennes fut marquée sur la Bohême, le corps de Daun se trouvant inutile en Moravie reçut ordre de laisser les garnisons suffisantes à Olmutz et à Brunn, et de se diriger en toute hâte sur Prague pour y joindre la grande armée. Ce général n'arriva que le 6 mai à Bohmischbrodt, où il apprit la nouvelle de la bataille : il resta encore quelques jours dans cette ville, et se retira ensuite à Kollin, autant pour éviter un combat, que pour joindre l'aile droite qui s'était retirée à Beneschau.

Le roi, craignant que cette armée, forte de plus de 40 mille hommes, ne le troublât dans ses opérations devant Prague, et que, par ses manoeuvres, elle né donnât au prince Charles la facilité de sortir de cette place, jugea nécessaire de la forcer à la retraite, et détacha à cet effet le duc de Bévern avec 25 mille hommes.

Le maréchal se retira, afin de recevoir les renforts qui marchaient pour le joindre, et rétrograda successivement de Kollin sur Kuttenberg, Goltzjenkau et Haber. Cette jonction opérée, Daun quitta le camp de Jenckau, le 12, et arriva le même jour à Janovitzy. Le lendemain,

le général Nadasty fut attaqué à Pikau; mais, comme il était soutenu par toute l'armée, les Prussiens furent repoussés avec perte. Ce général ayant été renforcé, eut ordre de se porter par Maleschau à Suchdol, tandis que le général Beck occupait Kuttenberg avec 6 mille hommes. Les Prussiens avaient quitté ce poste le 12, et s'étaient retirés à Kollin. Le 14, le maréchal se porta à Gintitz; le 16, à Krichenau : il campa dans la position marquée (AA, *pl.* 6).

Cette marche, qui avait pour but d'engager le duc de Bévern à une action, avant qu'il ne reçût des secours, fut dirigée avec prudence et vigueur : les Prussiens furent souvent sur le point d'être attaqués, et auraient probablement été battus, à cause de leur infériorité, si les mauvais chemins et les dispositions du duc ne s'y étaient opposés.

Le roi, instruit de l'approche de Daun, quitta l'armée devant Prague, le 13, pour marcher vers Kollin; il se réunit le 14, avec le duc de Bévern, et campa, la droite à Malohtitz, la gauche à Kaurzim, où se trouvait le quartier-général. L'armée séjourna, le 15 et le 16, dans cette position, afin d'y attendre les caissons de vivres qui étaient allés à Nimbourg, et le corps du prince Maurice qui venait de Prague avec 6 bataillons et 10 escadrons. Les troupes légères autrichiennes, qui rôdaient autour du camp, empêchaient

de recevoir des nouvelles bien certaines de la position du maréchal Daun; et le colonel Warnéry, en reconnaissance du côté de la Sassava, ne rentra que peu d'heures avant la bataille. Enfin, les vivres étant arrivés le 17, Frédéric résolut d'occuper les hauteurs de Suchdol, dans l'après-midi; mais, ce même jour, Daun était parti de son camp de Gintitz, comme nous l'avons déjà dit, et avait pris position le soir, sur les hauteurs de Krichenau, la droite à Chotzemitz, la gauche à Swoyschitz. La route qui mène directement de Kaurzim à Suchdol, traverse cette position. Le roi, voyant cette route ainsi barrée, changea de projet, et fit marcher l'armée *par lignes et par la gauche* sur la direction de Nimbourg, de manière que Planian se trouvait en avant de la gauche de l'infanterie, et que la droite se prolongeait vers Kaurzim.

Ce mouvement faisant craindre à l'ennemi que le roi ne tournât son flanc droit, et ne l'obligeât à prendre une nouvelle position, Daun ne perdit pas un moment, et changea de camp pendant la nuit, rapprochant sa droite de Krézor. Le corps de Nadasty fut tiré de la gauche, et marcha derrière la ligne pour occuper les hauteurs près de ce village, et renforcer le flanc menacé; il y arriva au point du jour, et fut ensuite renforcé, vers onze heures, par plusieurs bataillons qui formèrent une espèce de crochet

pour couvrir le flanc. La cavalerie saxonne se plaça près de Radowesnitz, et mille chevaux détachés, à la gauche du bois.

Le 18, au point du jour, on n'apercevait plus le camp autrichien; quelques troupes de cavalerie seulement se montrèrent sur les hauteurs entre Krichenau et Brézan. Comme l'intention du roi était toujours de camper sur celles de Suchdol, il ordonna d'abattre les tentes, et de marcher par la gauche, dans l'ordre suivant. (*Voyez pl.* 7). Le général Ziéthen formait l'avant-garde avec 55 escadrons de dragons et de hussards, suivis des 3 bataillons de grenadiers, flanqueurs de gauche, et de 4 bataillons de la réserve, sous les ordres du général Hulsen, indiqués au tableau ci-joint. Cette avant-garde marchait sur deux colonnes : la première, par le chemin impérial; la deuxième, à gauche. L'armée suivit par lignes, la gauche en tête, sur trois autres colonnes. La première, composée de la première ligne d'infanterie, marchait aussi sur la grande route de Kollin à Prague; la deuxième, composée de la seconde ligne d'infanterie, marchait à gauche de cette route; la troisième colonne, comprenant tout le reste de la cavalerie, suivait la même direction.

Lorsque les têtes de colonnes eurent dépassé Planian, on découvrit l'armée autrichienne sur les hauteurs entre Krézor et Brezan. Sa première

Ordre de bataille de l'armée prussienne à Kollin.

AVANT-GARDE.

Lieutenant-général. ZIÉTHEN.

Général-major. Putkamer.

- 10 esc. Ziéthen, hussards.
- 10 — Wartenberg, drag.
- 10 — Werner, hussards.
- 5 — Zekuly, hussards.
- 5 — Seidlitz, cuirass.
- 10 esc. Putkamer, huss.
- 5 — Stechow, dragons.

PREMIÈRE LIGNE.

LE ROI.

Général de l'infanterie. . . . . PRINCE MAURICE D'ANHALT.

Lieutenans-généraux. . . . . TRESKOW, PRINCE DE BEVERN.

Généraux-majors . . . . Normann, Prince de Brunswick, Pannewitz, Manstein, Krokow, Baron de Schoneich.

Normann :
- 5 esc. Carabiniers.
- 5 — Cuirassiers du corps.
- 5 — Prince de Prusse.
- 5 — Rochow.

Prince de Brunswick :
- 2 — Anhalt.
- 2 — Hulsen.
- 2 — Bevern.

Pannewitz :
- 2 — Manteufel.
- 2 — Bornstedt.

Manstein :
- 2 bat. Kalkstein.
- 2 — Prince Maurice.

Krokow :
- 5 — Kyow.
- 5 — Krokow.

Baron de Schoneich :
- 5 esc. Gardes du corps.
- 5 — baron de Schoneich.
- 5 — Driesen.

Flanqueurs.
- 1 — Nimschefsky, gren.
- 1 — Waldow, *dito.*
- 1 — Finck, *dito.*

Flanqueurs.
- 1 bat. Kalden, grenadiers.
- 1 — Mollendorf, *dito.*
- 1 — Wangeolheim.

DEUXIÈME LIGNE.

Généraux-majors. . . . . Krosik, Ingersleben, Hulsen, Meinecke.

Krosik :
- 5 esc. Blankensée, drag.
- 5 — Katte, *dito.*

Ingersleben :
- 2 — Prince Henri.
- 2 — Wied.

Hulsen :
- 1 bat. Gemming, grenad.
- 1 — Gardes, *dito.*
- 1 — Kreutz.

Meinecke :
- 5 esc. Meinecke, dragons.
- 5 — Normann, *dito.*

RÉSERVE.

- 2 bat. Schultz.
- 2 — Munchow.

ligne était postée à peu près au milieu du talus des hauteurs, la deuxième, sur leur sommet. Le front, couvert par des villages et des défilés, en partie inaccessibles, avait été hérissé de batteries si bien disposées, qu'elles battaient tous les débouchés praticables. Daun ayant laissé ses troupes sous les armes depuis le jour précédent, faisait augurer qu'il projetait de risquer une bataille, que le roi désirait sans l'espérer, et que sa situation rendait nécessaire. Plus l'ennemi l'eût différée, plus il eût été probable que le prince Charles tenterait enfin de sortir de Prague à tout prix, tandis que l'armée qui le bloquait se trouvait affaiblie par les corps que le roi en avait détachés pour marcher contre Daun.

Frédéric se proposait seulement de gagner les hauteurs; mais, prévoyant la possibilité d'un engagement sérieux, il donna ses ordres en conséquence. D'abord il fit faire halte aux têtes de colonnes, près de Novimiest, et porta l'avant-garde jusqu'à Slatislunz, pour rétablir plus facilement les distances des bataillons, qui s'étaient beaucoup allongées en passant le défilé de Planian. Il attendait en outre les grenadiers de Kahlden, Mollendorff et Wangenheim, partis de Kaurzim le même jour, et destinés à soutenir les attaques de la gauche. Pendant ce temps, le roi, ayant reconnu l'ennemi, fit les dispositions suivantes:

Il fut enjoint au général Ziéthen de marcher

avec l'avant-garde jusque sur Kollin, d'attaquer la cavalerie de Nadasty, si elle se montrait, de couvrir ensuite la gauche de l'armée, et de soutenir les attaques que cette aile devait former. L'armée eut ordre de poursuivre sa marche sur trois colonnes : dès que les têtes de ces colonnes auraient dépassé la droite de l'ennemi (ce qui serait arrivé à peu près en face de Krézor), le général Hulsen attaquerait les postes en avant de ce village avec ses 3 bataillons de grenadiers et les régimens de Munchow et de Schultz, soutenus par 5 escadrons placés en troisième ligne. Ce général, ayant débusqué l'ennemi, devait se prolonger toujours à gauche, et le chasser aussi de la forêt de chênes située près de Radowesnitz. Pendant ce temps, l'armée aurait toujours continué sa marche dans la même direction, pour soutenir le général Hulsen, en cas qu'il fût repoussé; si au contraire son attaque réussissait, les bataillons de l'aile gauche avaient ordre de se former sur la droite des Autrichiens, et de chercher à la culbuter. La ligne eût été ainsi engagée successivement, de manière que la droite, refusée, n'aurait donné que par suite des progrès du reste de l'armée. La cavalerie se serait formée en arrière de la gauche, afin de soutenir au besoin le général Ziéthen, ou l'infanterie, et décider, par une charge faite à propos, les avantages que celle-ci pouvait remporter : il ne resta

donc à l'aile droite que 10 escadrons de cuirassiers, destinés seulement à suspendre les entreprises que l'ennemi pourrait tenter sur ce point. Cette disposition du roi était si précise, qu'il est difficile de concevoir comment on a pu l'appliquer si mal. Ce prince connaissait parfaitement le terrain; le duc de Bévern, et beaucoup d'autres officiers généraux y ayant exécuté divers mouvemens pendant six semaines, il devait espérer qu'une combinaison savante des maximes les plus sages avec les localités, serait saisie par tous, et s'en promettre les plus heureux résultats: le sort en ordonna autrement.

Nous avons cru devoir indiquer sur la pl. 6, par la ligne WW, la position que le roi voulait prendre, d'après l'assertion de Tempelhof. Elle consistait à faire l'effort par la gauche renforcée: à cet effet, aussitôt que le général Hulsen aurait chassé l'ennemi du bois, les têtes de colonnes devaient se diriger vers Krézor, et l'armée, par une simple conversion à droite de chaque peloton, eût formé la ligne oblique projetée; car sa gauche eût été établie vis-à-vis de Radowesnitz, et sa droite près de l'auberge. Par cette position, le flanc droit de l'ennemi eût été complétement débordé; ses bataillons n'auraient pu donner que l'un après l'autre, et la moitié de sa ligne aurait été déjà en désordre, dans l'instant où l'armée prussienne se serait engagée en totalité.

Peut-être convenait-il, au lieu de former une ligne contiguë, de l'établir en échelons. Cet ordre offre de très-grands avantages; l'armée se trouve par-là divisée en plusieurs corps, dont chacun présente néanmoins une masse suffisante; ils peuvent manœuvrer isolément, et avec plus de facilité, sans que leurs mouvemens cessent pour cela d'être combinés, et de s'exécuter avec l'ensemble nécessaire. Chaque échelon couvre les flancs de celui qui le précède; le premier seulement doit être bien flanqué, à moins qu'il ne le soit déjà par la nature du terrain auquel il est appuyé. La cavalerie peut être répartie en troisième ligne de chaque échelon, ce qui la met toujours à portée de soutenir l'infanterie, et même de charger l'ennemi, pour achever sa déroute. Cette manœuvre a de plus l'avantage de ne point engager l'armée : si le premier échelon est battu, le deuxième couvre sa retraite, et le général est maître de faire retirer les autres dans le meilleur ordre, ou de les diriger sur le point qui lui paraîtrait le plus convenable. La nature de cet ordre d'attaque démontre qu'il est plus particulièrement avantageux, lorsque le succès d'une bataille dépend de l'enlèvement d'un certain point de la position ennemie : ces points principaux ne pouvant se trouver que sur le front ou sur un des flancs, il est facile de juger si c'est sur le centre ou sur une des ailes que la tête des

échelons doit se former. Il est d'ailleurs bien entendu qu'il faut considérablement renforcer celui destiné à la première attaque.

Loin de perfectionner dans l'exécution, l'ordre que le roi avait donné, on le dénatura entièrement, et il paraît que ce fut la faute du prince Maurice ou du général Manstein; tous deux étaient doués d'une valeur brillante et tous deux susceptibles de se laisser entraîner par trop d'ardeur. Il ne suffit pas, pour un officier général, de connaître les dispositions d'un général en chef; il ne suffit pas même d'être parfaitement en mesure de les exécuter, il faut encore embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble du plan, saisir le vrai sens de l'opération projetée, prendre alors ses mesures, pour que chaque mouvement, chaque manœuvre de la division qu'on commande, s'accordent parfaitement avec cette opération. Il importe sur-tout de savoir rattacher aux mêmes vues, les circonstances imprévues qui se rencontrent si souvent à la guerre, et qui ont parfois une influence décisive sur ses résultats (1).

---

(1) Cette idée est, sans contredit, une belle leçon pour les militaires, animés d'une noble émulation, qui se vouent au service des états-majors. L'armée, dont tous les officiers généraux approfondiraient les maximes et les vues du chef, serait la première armée du monde. Le chef, qui aurait de pareils instrumens, pourrait tout entreprendre; il serait invincible.

Lorsque le roi eut donné ses ordres, que les bataillons eurent franchi le défilé de Planian, et rétabli leurs distances, l'armée repartit, à une heure après-midi, marchant par pelotons sur trois colonnes le long de la grande route. Le général Nadasty, en ayant été informé, se porta avec sa cavalerie sur Kutlierz, et la plaça sur plusieurs lignes, de manière que le prolongement de son front formait un angle rentrant avec celui du reste de l'armée. Il comptait sans doute, par le choix de cette position, couvrir le flanc droit de l'armée, et agir en même temps sur celui de l'armée prussienne lorsqu'elle attaquerait Daun; cela aurait pu réussir si les Prussiens l'avaient complaisamment laissé là, et eussent attaqué le front de la ligne ennemie en ordre parallèle; mais le général Ziéthen, ayant fait mine de le charger, il se retira en arrière de Kutlierz, à droite du bois.

A deux heures, les têtes de colonnes arrivèrent à la hauteur de l'extrême droite des Autrichiens; le général Ziéthen se forma à la gauche du général Hulsen; celui-ci plaça les 3 bataillons de grenadiers en première ligne, les régimens de Munchow et Schultz en seconde; et les dragons de Normann en troisième. Tandis que l'avant-garde marchait à l'ennemi, l'armée continuait sa route dans l'ordre arrêté; les Autrichiens fournirent, de la batterie de Krézor, un feu d'artil-

lerie très-nourri, mais sans effet, à cause du trop grand éloignement : les Prussiens n'y répondirent pas. Les sept bataillons de la brigade Hulsen gravirent rapidement les hauteurs, et tombèrent avec impétuosité sur l'infanterie postée à Krézor, la culbutèrent, enlevèrent le village et la batterie ; l'ennemi se retira partie sur le bois, partie sur la réserve des Saxons. Le général Hulsen reformait ses troupes pour les mener à l'attaque du bois, lorsqu'il aperçut une grande ligne d'infanterie qui s'étendait depuis ce bois jusqu'en arrière du village. Pour ne pas être débordé sur sa droite, ce général prolongea sa ligne, fit entrer la seconde dans la première, et voyant que l'armée restait en arrière, et qu'il n'était point appuyé, suspendit sa marche pour se borner à maintenir son poste.

Tandis que ceci se passait, le général Ziéthen attaqua la cavalerie de Nadasty, la culbuta, partie sur Kollin, partie au-delà de Radowesnitz, et la traita si mal qu'elle ne reparut de la journée. En la poursuivant, le corps de Ziéthen prêta le flanc droit aux batteries et à la nombreuse infanterie que les Autrichiens avaient dans le bois ; la cavalerie prussienne fut obligée de revenir sur ses pas ; les hussards au-delà du ruisseau, les dragons en avant de Kutlierz. Les dragons de Normann, qui soutenaient la brigade Hulsen, se formèrent à gauche, chargèrent l'infanterie qui se

retirait, lui enlevèrent 7 drapeaux et culbutèrent les carabiniers saxons.

Pendant ces attaques de l'avant-garde, qui promettaient de bons résultats, le reste de l'armée négligeait les instructions du roi; et en s'occupant de misérables accessoires, on perdit de vue le grand ensemble qui doit nécessairement exister dans une pareille opération. Le front des Autrichiens était couvert par plusieurs villages dont les champs se trouvaient garnis de blés très-hauts; les Croates, répandus dans ces blés, tiraillaient sur les flancs des colonnes prussiennes, mais sans faire d'autre mal que de blesser de temps en temps quelques hommes. Un général en fut inquiété, et ordonna au deuxième bataillon de Bornstedt de faire front, pour chasser les Croates. S'il en avait instruit les bataillons qui suivaient, en leur faisant continuer la marche, ce n'eût été qu'un petit mal, mais il ne pensa qu'à l'expulsion de l'ennemi. Comme l'ordre du roi portait de se diriger sur la gauche, il était naturel que dès qu'un bataillon se formerait, ceux qui se trouvaient à droite en feraient autant, et c'est ce qui arriva malheureusement. Toute la partie de l'armée qui venait après le deuxième bataillon de Bornstedt, fit front, et celui-ci ayant déjà pris une position oblique sur laquelle les autres dirigèrent leur alignement, la ligne se trouva ainsi engagée sous le feu de l'ennemi pour

appuyer ce bataillon. Cette manœuvre fut jugée d'autant plus nécessaire, que l'on éprouva, principalement à l'attaque de Chotzemitz, une résistance beaucoup plus forte qu'on ne s'y était attendu : en effet une infanterie et une artillerie très-nombreuses garnissaient ce village. Il résulta de cet incident que l'armée forma quatre attaques isolées sur tout le front de l'ennemi, où les bataillons ne rencontrèrent que des hauteurs presque inaccessibles (1). Jamais il ne se donna de plus grandes preuves de bravoure individuelle, que dans les efforts réitérés de l'infanterie prussienne sur ces positions : elle revint cinq à six fois à la charge, mais toujours sans succès. Cette lutte inégale dura jusqu'à la nuit.

Pendant que ceci se passait à la droite de l'armée, les bataillons en avant du deuxième de Bornstedt, avaient continué leur marche pour soutenir le général Hulsen ; il en résulta un intervalle considérable. Lorsque le général qui les conduisait s'aperçut que le reste de la colonne faisait halte, il crut devoir en faire autant, et commanda *front en avant, marche!....* sans s'inquiéter de la nature des obstacles qui se trouvaient devant lui.

(1) Je ne sais où Tempelhof a trouvé des hauteurs inaccessibles sur ce champ de bataille. Je l'ai parcouru et n'y ai vu qu'un assemblage de 3 ou 4 grands plateaux d'une pente presque imperceptible. La planche 6 en offre le tracé exact.

Tempelhof qui paraît faire consister tout le gain d'une bataille à la conservation d'une ligne contiguë, attribue la perte de celle de Kollin à ces attaques ainsi coupées; il prétend que les colonnes furent forcées d'escalader des montagnes ou des hauteurs à pic : le fait est que le champ sur lequel elle s'est livrée n'est à proprement parler qu'une grande plaine; on n'y rencontre que des mouvemens de terrain insignifians, et rien n'empêche d'y manœuvrer aisément sur tout le front avec toutes les armes, il n'y aurait guères que quelques clôtures de jardins et quelques faibles levées de terre autour des propriétés, qui ne peuvent pas même être comptées pour des obstacles.

La droite des Prussiens ne fut pas plus heureuse que leur gauche, quelques bataillons gravirent les hauteurs, mais leurs efforts n'étant point soutenus, ils furent bientôt repoussés. Quatre régimens de cuirassiers s'avancèrent dans l'intervalle, vis-à-vis de Brzist pour tenter une charge sur l'infanterie, et l'un d'eux se précipita sur une batterie; tout cela fut infructueux.

Le général Hulsen, voyant arriver quelques bataillons, avait repris son mouvement, et attaqué le bois : il réussit à chasser l'infanterie et les Croates qui l'occupaient, mais l'ennemi fit avancer de nouvelles troupes, et repoussa la gauche de cette brigade; le reste se maintint sur les hau-

teurs avec le plus grand acharnement, malgré le feu meurtrier, qui dura deux heures. Les Autrichiens conservant aussi le terrain qu'ils avaient gagné sur la gauche, Hulsen y fit marcher 2 bataillons qui venaient d'arriver, gagna le flanc de l'ennemi, et allait rétablir les affaires, en s'emparant d'une seconde batterie, lorsqu'un incident malheureux vint détruire toutes les espérances.

Il paraît que Daun, inquiet des vives attaques dirigées contre son front, avait déjà ordonné la retraite sur Suchdol; mais que le général saxon Nostitz, secondé par le commandant du régiment de prince Charles, ne crut pas devoir l'exécuter sans y être forcé, et reprit sa position vis-à-vis du point où s'était avancé la brigade du prince de Brunswick, à droite de Krézor. Cette brigade combattant avec vigueur contre la droite de l'infanterie autrichienne avait mis en désordre le régiment de Salm, lorsque la cavalerie saxonne, soutenue par mille chevaux autrichiens, chargea avec impétuosité sur quelques escadrons prussiens, les culbuta, tourna l'infanterie et se précipita sur les régimens de Bévern, de prince Henri et de Hulsen, engagés de front avec l'infanterie ennemie, et harassés par les difficultés qu'ils avaient surmontées jusques-là.

Dès que le colonel du régiment de Bévern aperçut la cavaleric sur ses derrières, il commanda : *demi-tour à droite, feu de peloton sur la droite,*

commencez le feu! ainsi que le prescrit l'ordonnance. Le régiment crut être à la revue de Stargard, et fit plusieurs décharges dans la même position; les régimens de Hulsen et de prince Henri l'imitèrent : entourés d'une cavalerie nombreuse, épuisés de fatigues, ils ne purent l'empêcher de pénétrer, et furent forcés à mettre bas les armes après avoir vendu chèrement leur liberté.

Cette attaque décida la victoire sur le point principal; car, quoique plusieurs bataillons se fussent reformés, et que le roi se fût mis lui-même à la tête d'une charge de cavalerie, tout fut inutile : les Prussiens se virent forcés d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer en désordre sur Nimbourg.

Ce fatal événement ne serait pas arrivé si l'aile droite au lieu d'être engagée se fût trouvée là pour repousser les Saxons.

L'armée prussienne perdit 13,700 tués, blessés ou prisonniers; les Autrichiens comptèrent près de 6 mille hommes hors de combat.

Levée du siége de Prague; opérations jusqu'à la prise de Zittau, et à la marche du roi en Saxe.

La perte de la bataille de Kollin, mit le roi dans une situation très-critique. Les Français, commandés par le maréchal d'Estrées, après s'être emparés de ses états de Westphalie, acca-

blaient l'armée du duc de Cumberland, et menaçaient ses états héréditaires. Le prince de Soubise conduisait, dans l'Empire, une seconde armée, qui devait agir de concert avec celle des Cercles. Au nord, les Russes dont l'armée était hors de toute proportion avec celle que le roi leur avait opposée, pénétraient dans la Prusse, sous le commandement du maréchal Lehwald. Les Suédois commençaient à opérer en Poméranie; enfin, Frédéric voyait devant lui une armée de 100 mille Autrichiens, qui se renforçait tous les jours. Sa perte paraissait certaine, et personne ne jugeait possible d'arrêter ce torrent menaçant, ou de lui faire prendre un autre cours. La sage et prudente diète germanique crut même pouvoir braver le roi et le mettre impunément au ban de l'Empire. Frédéric seul conservait sa présence d'esprit; il trouvait dans lui-même cette confiance qu'on ne peut définir, et qui remplaçait d'un côté, tout ce que ses armées perdaient de l'autre.

Sans doute les fautes de ses ennemis contribuèrent beaucoup à le sauver; mais on doit convenir néanmoins que, si au début de la campagne il ne fit pas tout ce qu'on pouvait attendre de lui, il répara ses désastres avec une grandeur d'ame et une supériorité de génie admirables.

Nous ne répéterons pas toutes les luttes hypothétiques de Tempelhof et de Lloyd, et nous nous bornerons à examiner l'état des deux partis, pour

donner ensuite le narré succinct de leurs mouvemens.

Le 19 juin, le roi se rendit à Prague, pour en faire lever le siége; tout le matériel réuni à la gauche de la Moldau, fut évacué sur Leutmeritz; l'armée marcha à Brandeis. Le 20, le maréchal Keith se porta à Leutmeritz, son arrière-garde vivement attaquée, arriva avec perte de 600 hommes. Le 21, le roi marcha à Lissa pour soutenir les débris de l'armée battue à Kollin depuis trois jours, et que Daun, malgré son énorme supériorité, ne poursuivait pas. Ces débris étaient postés entre Nimbourg et Zdonim.

Frédéric informé de cette inaction de Daun contre l'armée battue, et de la marche du prince Charles, de Prague sur Brandeis; crut que le projet des deux généraux ennemis était de se réunir par la rive gauche de l'Elbe.

Pour s'opposer à leurs desseins, le roi dirigea le duc de Bévern, de Zdonim sur Leipa, et marcha lui-même avec 14 bataillons et 35 escadrons sur Leutmeritz où il joignit le corps de Keith. Tempelhof a porté jusqu'aux nues cette opération de Frédéric : il prétend que le but principal du roi devait être de couvrir la Saxe, afin de conserver les ressources de ce riche pays; de protéger en même temps la partie faible de ses états, et d'empêcher la jonction de la grande armée autrichienne avec celle de Soubise. Ce raisonne-

ment est juste, mais la division de l'armée prussienne en deux corps, était-elle bien le moyen d'arriver à ce but?

On peut douter que le roi ait divisé son armée dans l'intention d'attirer tout l'effort des ennemis sur le prince de Prusse et sur la Lusace; car il était tout aussi présumable que les Autrichiens, après la jonction de Daun avec le prince Charles, iraient attaquer le roi à Leutmeritz, afin de l'accabler ou de le pousser avec vivacité jusques dans Dresde; c'est ce que le roi avait de plus à craindre, et ce qu'il provoqua par ses dispositions. Il eût beaucoup mieux atteint le but qu'il se proposait en se retirant à Leipa avec toutes ses forces, ou en les concentrant sur l'Eger.

Quoi qu'il en soit, les Autrichiens n'opérèrent point comme on l'avait supposé. Après la victoire de Kollin, trois partis se présentaient à leur choix; le premier consistait à se jeter par la droite en Silésie pour conquérir cette province, objet constant de leurs désirs; le second à opérer par le centre sur la Lusace; le troisième enfin à opérer sur la rive gauche de l'Elbe, comme le roi le craignait.

Le premier de ces partis eût porté le théâtre de la guerre sur la ligne d'opérations la plus favorable aux Prussiens. La dernière alternative offrait bien plus d'avantages stratégiques; mais d'un autre côté il n'était pas naturel de mettre

l'Elbe entre une armée victorieuse et une armée battue, pour donner à celle-ci le temps et les moyens de se retirer en ordre. Les Autrichiens résolurent donc avec raison de la poursuivre par la rive droite de l'Elbe; le seul reproche qu'on puisse leur adresser, c'est de l'avoir fait dans les premiers jours avec trop de lenteur : peut-être aussi devaient-ils diriger leur effort vers la gauche, contre le roi à Leutmeritz au lieu de s'étendre par leur droite. Dès qu'on s'enlevait tous les avantages de la poursuite, par une marche lente et compassée, il est certain qu'une marche directe sur Dresde par la gauche de l'Elbe eût mis le roi dans un plus grand embarras. La ligne secondaire de l'armée impériale était celle de Soubise; les Russes dans cette campagne étant encore sur le Niémen. En dirigeant Soubise sur Wittemberg et y marchant par Dresde et Torgau, on portait le théâtre des efforts au point décisif: car une bataille perdue par le roi vers cette ville, eût mis tous ses états à la merci de ses ennemis. Il pouvait à la vérité se jeter en Silésie, mais à quoi cela eût-il abouti; vaincu en rase campagne et ses états envahis, de manière à ce qu'il n'en pût retirer aucune ressource, peu importait qu'il trouvât un refuge momentané sous le canon d'une place; sa perte n'en était pas moins inévitable.

Reprenons le fil des événemens. Comme nous l'avons dit, le roi s'était porté à Leutmeritz : le

duc de Bévern resta impunément jusqu'au 27 juin à Nimbourg, et alla camper ce jour-là à Luttnitz. Le 28, il passa l'Iser à Jung-Buntzlau, et marcha à Scheditz où le prince de Prusse prit le commandement, et où l'armée séjourna de nouveau, jusqu'au 4 juillet, sans être inquiétée par l'ennemi.

C'est à tort que Lloyd vante l'activité des Autrichiens; le prince Charles, au lieu de poursuivre le maréchal Keith, ne partit de Prague, avec toutes ses forces, que le 24. De son côté, Daun rentra après la victoire, dans son camp de Krichenau pour y faire des réjouissances. Il paraît qu'il livra bataille sans but déterminé, ou qu'il voulut faire un pont d'or à l'ennemi; car il ne fit rien pour profiter de ses succès.

Enfin, l'entreprise sur la Lusace étant résolue, l'armée autrichienne passa l'Elbe le 1er juillet à Czelakowitz et vint camper à Lissa. Les Prussiens en étaient partis le 26 juin pour marcher successivement à Jung-Buntzlau et Scheditz, sur la rive droite de l'Iser. Le prince Charles porta Nadasty sur la direction de Melnick, avec une forte division, pour observer les mouvemens des Prussiens du côté de Leutmeritz, et couvrir l'armée dans sa marche vers Jung-Buntzlau. Le général Morocz fut aussi détaché sur la rive gauche, pour observer les mouvemens du prince de Prusse, et former l'avant-garde de la grande armée.

Nadasty prit poste à Meschno, entre le corps

du prince de Prusse et celui du roi, tandis que Morocz passait l'Iser à Bakofen, sur le flanc gauche du prince. Cette manœuvre assez bien combinée eut un plein succès; le prince de Prusse forcé à quitter Scheditz, craignant d'être prévenu par l'avant-garde autrichienne sur la route de Hunerwasser à Zittau, ou voulant se rapprocher du roi, crut nécessaire de se retirer par Hirschberg à Leipa : de là il envoya le général Putkammer, avec 4 bataillons, pour occuper le passage important de Gabel.

En même temps, la grande armée des Autrichiens se porta avec lenteur à Hunerwasser. La position des Prussiens à Leipa, couverte par le Poltz, paraissant trop redoutable pour être attaquée; on résolut de tourner leur flanc gauche et d'enlever Gabel, ce qui devait nécessairement les forcer à se retirer et à ouvrir la route de la Lusace : le général Macquire fut chargé de cette expédition, avec un détachement considérable, soutenu par l'avant-garde; l'armée marcha à Nimes pour couvrir ce mouvement. Gabel fut pris le 15 juillet, après une défense de trente-six heures, et aussitôt l'armée passa le Poltz.

Ces manœuvres contraignirent le prince de Prusse à abandonner Leipa; car en perdant Gabel, il perdit sa principale communication avec Zittau, où il avait une forte garnison et des magasins considérables. Pour sauver cette place, il fallut y

devancer les Autrichiens, et faire plusieurs marches forcées et difficiles par Kamnitz, Georgenthal, Kreiwitz, Rombourg, etc.

Cette retraite du prince de Prusse, de Leipa sur Zittau, ne fut pas heureuse; plusieurs accidens en augmentèrent la difficulté, et causèrent la perte d'une grande partie de l'artillerie, des pontons et des bagages. Si les troupes qui occupaient Gabel l'avaient évacué à temps, la retraite n'eût pas coûté cent hommes, et la position de l'ennemi à Nimes n'aurait point été inquiétante; car les Prussiens étaient maîtres de la grande route de Leipa à Rombourg.

Le prince de Prusse voulait bien suivre ce chemin; mais un officier, qui avait sa confiance, lui rapporta que l'ennemi était à cheval sur cette route avec 40 pièces de canon : ce faux rapport venait d'un paysan, gagné vraisemblablement par les Autrichiens; il décida le prince à se retirer sur Kamnitz, en faisant un grand détour.

Un autre rapport de même nature annonçait que l'ennemi occupait Neudorf et Kreiwitz, et avait placé de la grosse artillerie entre ces deux villages : c'est ce qui détermina à brûler inutilement les pontons et les voitures d'équipages. Si les Prussiens avaient suivi la grande route, ils seraient arrivés à Zittau long-temps avant le prince Charles; malgré ces retards, ils y furent assez tôt pour sauver une grande partie des magasins et

des troupes qui s'y trouvaient. Ils commirent sans doute des fautes dans cette opération; mais les Autrichiens en firent dix pour une (1).

L'armée prussienne ayant surmonté tous les obstacles, arriva le 21 juillet dans la plaine de Seithennersdorf; elle en repartit le 22, à neuf heures, et marcha sur Zittau, où elle arriva à deux heures. Le général Winterfeld s'y trouvait déjà avec l'avant-garde; l'armée se forma près de Herwigsdorf.

La grande armée des Autrichiens campait sur la rive droite de la Neiss, derrière Zittau; la gauche, appuyée à Krottau, d'où la ligne se prolongeait jusqu'au bois de Richenau. L'intention du prince de Prusse était de s'emparer des hauteurs d'Ekartsberg, afin de déjouer leurs projets sur Zittau; mais quand Winterfeld déboucha dans la plaine avec l'avant-garde, les Autrichiens occupèrent ces hauteurs, ce qui obligea l'armée prussienne à camper, la droite, à Nieder-Herwigsdorf; la gauche, sur les hauteurs de Ober-Herwigsdorf, où elle formait un

(1) En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra que l'armée autrichienne étant arrivée à Nimes sur l'extrême gauche du prince de Prusse, pouvait facilement marcher sur Zwickau, d'où elle eût coupé ses communications; en marchant à lui, on l'eût alors accablé par des forces triples, et sa perte était probable, car il n'aurait eu pour retraite que les chemins affreux qui longent le Poltz.

crochet : Winterfeld s'avança entre la ville et le premier de ces villages, afin de soutenir la retraite du général Schmettau, qui s'effectua heureusement, de manière que 7 bataillons, avec une quantité de voitures de vivres et de bagages, purent rejoindre pendant la nuit; l'armée la passa au bivouac, à cause de la proximité de l'ennemi : mais le 23, il tomba une si grande pluie, que le prince fut obligé de dresser le camp à neuf heures.

Les Autrichiens commencèrent le bombardement de Zittau avec une telle activité, que trois heures après, plus de la moitié de la ville était en feu. Les chevaux de pelotons et tous les chariots de l'armée reçurent ordre d'y marcher, afin de sauver la boulangerie et les magasins; mais ils arrivèrent trop tard, la ville était presque réduite en cendres, et les troupes, entourées de flammes, pouvaient à peine rester dans les rues, lorsque le colonel Dierke, qui y commandait, voulut rejoindre l'armée. La garnison n'était pas encore entièrement sortie, que le général Rebentisch lui apporta l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, ce qui l'obligea à rentrer. Pendant cette évacuation momentanée, les Autrichiens pénétrèrent sur plusieurs points, et les Prussiens furent enveloppés : la plus grande partie se fit jour à travers l'ennemi, qui prit néanmoins le général-major Kleist, le colonel Dierke, et 2 bataillons.

Le prince jugeant alors qu'il était temps de se

retirer, fit partir les bagages pour Lœbau le 24; l'armée les suivit le lendemain à deux heures du matin, et arriva dans cette ville à midi : Winterfeld repartit le 26 pour occuper les hauteurs de Hochkirch, afin de protéger la marche de l'armée sur Bautzen, où elle campa effectivement le 27, en attendant l'arrivée du roi.

Le prince de Prusse acquit beaucoup d'honneur, en sauvant une partie de la garnison de Zittau, en présence des Autrichiens, dont la grande supériorité leur permettait de le couper; d'enlever la place et de se rendre maîtres de ses communications.

Tandis que ces choses se passaient, Frédéric était resté vers Leutmeritz avec près de 40 mille hommes. La prise de Zittau, et le mauvais état des affaires sur ce point, lui fit enfin sentir la nécessité de marcher au secours du corps de Lusace. Il vint joindre l'armée à Bautzen le 29, avec 16 bataillons et 28 escadrons; le maréchal Keith le suivit à la tête d'un autre corps qui fut posté à Roth-Naustritz pour couvrir les communications avec Dresde. Le prince Maurice demeura sur la gauche de l'Elbe, près de Cotta, avec 15 bataillons et 20 escadrons.

Frédéric marcha le 30 à Weissenberg, avec un corps considérable, et confia au duc de Bévern le commandement de l'armée de Bautzen. Les choses en restèrent là pendant quinze jours.

Le duc de Bévern qui avait marché le 8 à Nehern, se dirigea le 15 sur Herwigsdorf, près de Lobau, où le maréchal Keith se porta de son côté et prit le commandement. Le roi marcha avec son corps de Weissenberg à Bernstatdel.

Lorsque le prince Charles fut informé de la marche du roi, il crut qu'il pousserait son mouvement jusqu'à Hennersdorf, et prit position sur la route de Lœbau à Zittau, l'aile gauche à cette dernière ville; mais le maréchal Keith leva le 16 le camp de Herwigsdorf, et se dirigea sur Bernstatdel. Immédiatement après son arrivée, Frédéric se rendit à Hirschfeld avec tous les hussards, les bataillons francs, 10 escadrons de dragons et 5 régimens d'infanterie. L'armée prit la même route, et se trouva, par cette marche savante, sur les derrières de l'ennemi.

Les Autrichiens, informés que l'avant-garde prussienne se montrait déjà dans les bois de Hirschfeld, placèrent aussitôt leur droite sur les hauteurs en avant de Ratgendorf, et l'appuyèrent à la Neiss; la gauche la remplaça sur la montagne de Seyersdorf; le centre fut retiré, de manière que leur ligne forma un arc prolongé sur le sommet des hauteurs. Le profond ravin de Witgendorf, couvrait le front; les abords de la montagne étaient hérissés d'obstacles; une artillerie formidable la défendait, et un essaim de Croates occupaient la forêt qui l'entoure. La réserve aux ordres

de Nadasty était sur la rive droite de la Neiss; son aile gauche appuyant à la rivière, sa droite au bois de Reichenau, elle se trouvait de même couverte par un terrain difficile.

C'est là que le roi trouva les Autrichiens, lorsqu'il arriva à Tittelsdorf. Son intention étant de les attaquer de suite, il reconnut la position, pendant que l'armée se formait sur trois lignes. La vallée dont nous avons parlé séparait les deux armées qui se canonnèrent jusqu'à la nuit. Les Prussiens la passèrent sous les armes; et le roi ayant reconnu l'impossibilité d'attaquer, fit dresser le camp le lendemain. Il ne restait d'autre parti à prendre que de forcer l'ennemi à quitter sa position en la tournant: on fit jeter dans ce but des ponts sur la Neiss, vis-à-vis de Hirschfeld, où 10 bataillons et 35 escadrons sous les ordres de Winterfeld passèrent, pour expulser Nadasty de son poste. Celui-ci ayant été successivement renforcé, l'attaque se borna à une vive canonnade. Le roi détacha alors 5 bataillons et 10 escadrons, pour surprendre Gœrlitz; mais la garnison s'était déjà retirée.

Frédéric, voyant l'impossibilité de faire accepter une bataille au prince Charles, retourna le 20 à Bernstatdel; l'ancien camp fut occupé par un corps destiné à marcher au secours de la Saxe, menacée par l'armée combinée de France et d'Empire : la majeure partie de celle du duc de

Béveru, campa à Schœna. Winterfeld se retira sur Burha, en longeant la Neiss.

Avant de présenter les opérations du roi, en Saxe, je crois devoir faire quelques observations sur les événemens de cette période.

CHAPITRE III.

Observations sur les opérations de la première période ; maximes diverses.

Lloyd a fait, sur les fautes des deux partis, des réflexions assez justes; Tempelhof en a réfuté plusieurs, avec habileté. Mais cette discussion est trop minutieuse pour être rapportée ici; j'en développerai ou combattrai seulement les points essentiels. Tempelhof veut prouver que Frédéric n'eut jamais tort, et s'appuie sur des hypothèses à défaut de maximes. Le premier fait des reproches fondés aux généraux autrichiens; le second défend leur cause dans le seul but de relever la gloire de Frédéric; il se formalise de ce que l'auteur anglais attaque la réputation de ces généraux, sans connaître les instructions qu'ils pouvaient avoir de leur gouvernement, et, sous ce rapport, il est injuste. Lloyd blâme avec raison ce qui a été fait contre les règles militaires, soit que cela provienne de la faute du général ou du cabinet; son ouvrage, conçu sur un bon plan, est une relation critique dans laquelle les combinaisons sont presque toujours rattachées au prin-

cipe général de l'application des masses. Pour démontrer un principe, on est forcé de censurer tout ce qui lui est contraire, et c'est la marche que je prendrai dans la relation des campagnes suivantes, que cet auteur estimable ne nous a pas données.

Les dispositions de la ligne d'opérations de cette campagne sont assez remarquables; Frédéric forma une ligne d'opérations double, mais concentrique, qui a beaucoup de rapport avec celles des campagnes de 1794, en Flandre, et de 1796, sur le Rhin. Son armée partit de deux points, isolés sur une base de soixante ou quatre-vingts lieues, pour se réunir au point donné de Prague : elle réussit dans cette entreprise, parce que les Autrichiens ne surent point profiter de la position centrale de la Bohême, ou de la ligne de l'Elbe, et qu'au lieu de tenir leur masse vers Budyn ou Melnick, pour attaquer le premier corps qui déboucherait des défilés, ils commirent la faute grossière de vouloir tout couvrir, et de porter un gros corps vers Egra, tandis qu'ils en avaient un non moins nombreux, à cent lieues de là, vers Olmutz. Ce n'est certainement pas le moyen de s'opposer avec succès à une invasion, ni de prouver que les doubles lignes d'opérations sur une même frontière, sont dangereuses. Si une armée réunie dans une position centrale ne peut pas résister à l'ennemi, comment veut-on déjouer

ses projets en divisant cette même armée en quatre corps isolés à des distances énormes?

Soit que le cabinet de Vienne voulût prendre l'offensive, soit qu'il résolût d'attendre une diversion de ses alliés, sur la Saxe d'un côté, et sur la Vistule de l'autre, on ne saurait nier que ses troupes ne fussent placées contre tous les principes de l'art de la guerre. La formation d'une petite armée vers Olmutz, était sur-tout ridicule : la majeure partie des forces prussiennes se trouvant en Saxe et en Lusace, on n'avait rien à craindre pour la Moravie, puisqu'il eût fallu faire de grands mouvemens pour s'y porter depuis Dresde par Neiss; le corps de Daun aurait été bien mieux placé vers Konigsgratz. Supposons Napoléon à la place de Frédéric, et dans la même position relative avec les quatre corps autrichiens, jamais ces corps ne se seraient réunis; pour s'en assurer, il suffit de jeter un regard sur les brillantes opérations de Lonato et de Castiglione, de Trente et de Bassano en 1796, d'Abensberg et d'Eckmuhl en 1809.

Les Autrichiens furent assez heureux pour réunir leurs troupes, parce que le roi ne marcha pas assez vivement; et qu'au lieu de s'emparer des positions centrales avec la masse de ses forces, il les porta sur les deux extrémités de la ligne morcelée de ses adversaires. Il est vrai que ceux-ci furent forcés par-là à une retraite concentrique

qui leur coûta la moitié de la Bohême; mais ils devenaient forts par leur réunion (1). Brown et le prince Charles, après leur concentration, ne surent pas profiter de cet avantage pour attaquer isolément le roi ou le maréchal de Schwérin, qui étaient encore bien éloignés, et séparés par l'Elbe.

Nous allons d'abord rapporter les observations de Lloyd. Il blâme avec raison toute la conduite du général autrichien sous Prague : Frédéric, en réunissant la majeure partie de ses forces, le 6 mai, en présence des ennemis, et en laissant le maréchal Keith sur la rive gauche de la Moldau, annonçait très-clairement qu'il avait des desseins sur la rive droite : les Autrichiens n'auraient pas dû, se fiant à leur nombre et à leur position, envoyer la cavalerie au fourrage, tandis que les Prussiens faisaient des mouvemens en leur présence. Lorsqu'ils virent l'armée du roi en marche par sa gauche, ils firent bien de changer de position; mais au lieu de s'en tenir là, ils auraient dû pointer le plus d'artillerie possible contre le village de Podschernitz, attaquer l'ennemi lorsqu'il traversait ce village en colonne, sans lui laisser le terrain nécessaire pour se former.

L'auteur anglais pense également que les Autrichiens devaient placer leur cavalerie sur deux

(1) S'ils avaient fait une retraite excentrique d'après le faux système de Bulow, leur armée eût été perdue.

lignes contigües, afin de prolonger la droite jusqu'aux étangs, de couvrir le flanc par cet obstacle, et d'enlever aux Prussiens le seul terrain où ils pussent former leur cavalerie; il aurait donné à ces deux lignes une disposition ployée sur le centre, de manière à former une ligne concave vis-à-vis de l'ennemi, et à ce que celui-ci ne pût se porter en avant sans prêter le flanc. Il prétend que cet ordre eût paré à tout danger, la droite étant couverte par des étangs, et la gauche par l'artillerie et par leur aile droite d'infanterie. Mais les Autrichiens négligèrent toutes précautions, et se laissèrent même prendre en flanc par la cavalerie ennemie, quoiqu'elle fût moins nombreuse que la leur.

Lorsque le maréchal Brown repoussa et poursuivit les Prussiens, il n'aurait pas dû rompre la ligne, ni se porter en avant comme un soldat qui ne voit que ce qui se passe directement devant lui, sans observer l'ensemble; et quand il fit ce mouvement, il fallait que l'armée l'appuyât : s'il désirait maintenir sa gauche et son centre sur les hauteurs qu'ils occupaient, il pouvait donner à sa droite la direction nécessaire pour former une ligne oblique avec le reste de l'armée (1). Par

---

(1) On fait là un reproche au maréchal Brown, sans savoir si ce fut lui qui ordonna la marche en avant de l'aile droite, qui peut-être fut le résultat naturel des circonstances et de la retraite des

cette manœuvre, il aurait eu la liberté de disposer de sa réserve et de la droite de la seconde ligne, pour soutenir le point d'attaque duquel la victoire dépendait. En conservant une ligne contiguë, il aurait pu s'avancer à volonté avec sa droite, et poursuivre l'ennemi vers Podschernitz, sans lui donner aucun avantage. Cet ordre oblique lui permettait, en outre, de prendre l'armée prussienne par son flanc, et de la balayer d'un bout à l'autre : le maréchal rompit la ligne en faisant avancer sa droite partiellement, et l'armée fut ainsi enfoncée et défaite.

Il y a dans chaque camp un point qu'on peut en appeler la clef, et de la prise duquel le succès de l'action dépend presque toujours : tant que l'ennemi ne s'en est point emparé, ses avantages sont éphémères ; mais s'il parvient à l'emporter, tout est perdu. Le plus rare des talens militaires est peut-être de trouver cette clef, car la science d'attaquer les camps et de les défendre, en résulte nécessairement (1). Dans la bataille de Prague, le point important était, sans contredit,

---

Prussiens. Mais, comme je l'ai dit, on ne peut connaître tous ces détails, et on blâme moins le général, que le mouvement qui fut exécuté.

(1) Ces points décisifs ne sont pas si nombreux, ni si difficiles à déterminer. Dans une ligne morcelée, c'est le centre, d'où l'on accable ensuite une des extrémités isolées ; dans une ligne contiguë, c'est celle des deux extrémités qui a plus de rapport avec l'ensemble des bases d'opérations.

l'espace entre l'aile droite de l'infanterie et l'étang de Sterboholi; c'est là qu'on aurait dû porter la cavalerie, en la faisant soutenir par une batterie sur la hauteur en avant de sa droite, et par de l'infanterie dans le village. Les Autrichiens entendaient si peu la castramétation, qu'ils formèrent leur cavalerie fort loin en arrière.

Les dispositions du roi de Prusse pour l'invasion, paraîtront savantes à ceux qui n'ont qu'une connaissance superficielle des opérations militaires, ou qui n'ont pas étudié la configuration du théâtre de cette guerre. Les résultats entraînent souvent les opinions sans donner le temps de réfléchir sur les causes qui les ont fait naître, c'est pourquoi les jugemens du vulgaire sont rarement fondés.

La marche de Frédéric en Bohême présentait un grand nombre d'obstacles, et l'on pouvait en rendre plusieurs insurmontables. La colonne du prince Maurice était séparée de celle que commandait le roi, par un intervalle de vingt lieues, dans un pays rempli de montagnes, de bois, de ravins, de défilés, etc. L'ennemi avait, dans cet espace de terrain, une armée bien supérieure à chacune d'elles en particulier; il lui était facile d'occuper cinquante positions qui les eussent empêchées de se joindre, et de les attaquer l'une ou l'autre isolément, avec toutes chances de succès. Même après la jonction de ces deux corps,

le maréchal Brown et le duc d'Aremberg, encore égaux en forces, auraient eu, entre l'Eger et Prague, différentes positions pour les empêcher de gagner la Moldau et de joindre le maréchal Schwérin.

Les Autrichiens se trouvant enfin rassemblés à Prague, pouvaient attaquer, avec des forces supérieures, ou le roi ou Schwérin, et comme ils étaient séparés par la Moldau, empêcher leur réunion. Lorsque le roi passa cette rivière, laissant le maréchal Keith sur la rive gauche, les Autrichiens eurent également plus de temps qu'il ne leur en fallait pour détruire l'un ou l'autre de ces corps. De même, le grand éloignement des colonnes du duc de Bévern et de Schwérin permettait à l'ennemi de manœuvrer pour empêcher leur jonction; et, comme prises séparément, elles étaient inférieures en forces, il aurait pu les attaquer avec succès. On voit par-là que le roi, en laissant ses divisions à de si grandes distances, les exposait à être battues en détail.

Passer une rivière comme la Moldau, à la vue d'une grande armée, rester en sa présence pendant dix-huit heures, avec une poignée de monde, est un trait d'audace qui aurait dû être fatal à Frédéric; s'il ne le fut pas, il doit en rendre graces à sa bonne fortune. Il n'y avait pas moins de témérité d'attaquer l'ennemi dans sa position,

car il n'était pas probable qu'il le battît; et, dans le cas où cela serait arrivé, il n'en devait pas résulter un grand avantage, puisque les Autrichiens pouvaient toujours se retirer dans Prague, y passer la Moldau, se diriger sur-le-champ contre le corps du maréchal Keith, et l'accabler.

Lloyd ne s'attachant qu'aux combinaisons tactiques d'un champ de bataille, juge imprudent d'attaquer une armée campée sous une forteresse, parce qu'en cas de succès, il est impossible d'employer la cavalerie, qui seule peut achever de détruire une armée battue; et que l'infanterie, quelque avantage qu'elle remporte, ne peut la poursuivre avec assez de vîtesse pour l'empêcher de se rallier et de faire sa retraite. Si le roi avait remporté une semblable victoire, à sept ou huit lieues d'une place, toute l'armée autrichienne eût été détruite. Il pouvait d'ailleurs se dispenser d'attaquer, diriger sa marche vers Kollin et Kuttemberg, où étaient les magasins des Autrichiens, et les forcer à le suivre. Suivant toute apparence, il aurait rencontré et accablé l'armée de Daun, qui venait alors de Moravie.

Quant à l'action même, il n'y avait pas de choix pour l'attaque : elle ne pouvait se faire que par la gauche; mais, voir et saisir le moment décisif que procura le maréchal Brown en rompant sa ligne, est un de ces coups de génie,

dont très-peu de généraux sont capables, et qui fait beaucoup d'honneur au roi. Sa conduite, pendant la bataille, mérite également les plus grands éloges. Ce qui paraît téméraire dans les manœuvres qui la précédèrent, doit s'attribuer sans doute à l'état de ses affaires, et à la connaissance qu'il avait des généraux ennemis; Frédéric a été trop grand général pour commettre une faute ordinaire.

Le prince Charles ayant été forcé à se jeter avec environ 50 mille hommes dans Prague, place très-populeuse, le roi forma le projet de le bloquer, espérant l'obliger à se rendre par famine.

Une chose digne de remarque, et que la postérité regardera comme une fable, c'est que 50 mille hommes de bonnes troupes, avec un train d'artillerie considérable, aient été investis pendant six semaines, et réduits à l'extrémité par une armée égale en nombre. En effet, le corps de blocus n'était pas, à la fin de mai, plus fort que les Autrichiens, car les Prussiens avaient perdu beaucoup de monde par la bataille, les maladies et la désertion. Outre plusieurs gros détachemens, ils formaient encore une chaîne de postes de plusieurs lieues, divisée par la Moldau, en deux parties qui ne pouvaient communiquer qu'au moyen de deux ponts établis au-dessus et au-dessous de la ville; de manière qu'en

sortant de Prague, les Autrichiens n'auraient eu que la moitié de l'armée prussienne à combattre. Les militaires qui ont quelque idée des opérations de la guerre, ne comprendront jamais pourquoi ils ne le firent pas. Un de ces ponts fut entraîné par le courant, sans que le prince Charles profitât de cette occasion favorable.

L'auteur, qui connaît les environs de Prague, est surpris que les Prussiens, ainsi séparés par une grande rivière, n'aient pas été détruits. Il ne trouve pas moins étonnant que le roi ait cru pouvoir réduire, à forces égales, une armée de 50 mille hommes, occupant une ville aussi étendue; l'indolence de ses ennemis justifia seule cette entreprise, et sauva son armée d'une destruction inévitable (1).

Je ne rapporterai pas la réponse de Tempel-

---

(1) Lloyd fait à tort un reproche au roi. Puisque les Autrichiens voulaient bien s'enfermer dans la ville, ne fallait-il pas un corps pour les tenir en échec, plutôt que de leur laisser tenir la campagne? On ne débouche pas facilement d'une place devant 50,000 hommes qui occupent un terrain très-favorable, sur-tout lorsqu'il faut déboucher sur un seul point. Malgré cette vérité incontestable, on peut reprocher avec raison, aux généraux autrichiens, de n'avoir pas fait les plus vigoureux efforts pour sortir de la place; ils le devaient autant pour leur honneur que pour leur propre conservation. Dans une circonstance semblable, on doit tout tenter, car il est encore honorable de succomber.

hof aux observations de Lloyd; elle n'offre, comme les précédentes, que des calculs hasardés. La seule chose digne de remarque dans cette discussion, c'est qu'il soutient que les meilleures positions défensives ne sauraient empêcher l'invasion d'un pays, et que celles proposées par l'auteur anglais n'auraient pas plus atteint ce but que d'autres, si les Autrichiens s'étaient bornés à les occuper. Dans le cas contraire, c'eût été leurs manœuvres, et non les positions qui eussent arrêté l'invasion. Cette vérité est une nouvelle preuve que *l'emploi des masses sur les points décisifs, constitue seul les bonnes combinaisons, et qu'il doit être indépendant de toutes les localités.*

Tempelhof fait ensuite l'éloge des dispositions du roi pour entrer en Bohême. Ce prince forma quatre divisions, parce qu'il savait que les Autrichiens en avaient autant, et qu'il voulait leur faire croire que son projet était d'attaquer partout; il forma ensuite de ces quatre corps deux armées. Cela était bien, puisque le système de l'emploi d'une plus forte masse y fut observé, relativement aux mauvaises dispositions des ennemis; mais comme nous l'avons déjà dit, cela ne prouve pas qu'une ligne d'opérations double, partant de la Silésie d'un côté, et de la Saxe de l'autre, fût bonne. Le roi, en établissant ses corps, ne pouvait réellement pas compter que

les généraux autrichiens s'isoleraient toujours, et persisteraient à maintenir leurs fausses dispositions. L'événement prouva seulement qu'un plan combiné contre les principes réussit, lorsque l'ennemi lui oppose des manœuvres plus mauvaises encore. Les Autrichiens, loin d'être battus à Abensberg et à Eckmuhl, auraient fait une campagne brillante, si Napoléon, comme Brown le fit devant Frédéric, eût opposé une ou deux armées à chacune des leurs, et qu'au lieu d'opérer en masse contre leur centre morcelé, il eût fait quatre divisions pour déborder deux armées ou couvrir ses frontières. Ainsi, en opérant sur cinquante lieues de front, par un système faux et dangereux, on a pu battre quelquefois l'ennemi qui opérait lui-même sur une ligne de cent lieues. Mais, aux yeux des gens de l'art, cela ne justifie pas un mauvais plan : si l'on a obtenu quelques avantages en s'écartant des principes, on aurait obtenu des succès bien plus assurés et bien plus décisifs, en les observant. En un mot, pourquoi courir les chances d'une faute, lorsqu'on peut l'éviter et obtenir de plus grands résultats?

On ne peut pas approuver le reproche que Lloyd fait au roi d'avoir attaqué le prince Charles, sous le canon de Prague. Sans doute il eût mieux valu, dès le commencement, opérer vivement et en masse sur le centre des divisions

isolées de l'armée autrichienne, afin de les enlever, ou d'empêcher leur jonction pendant toute la campagne; mais puisqu'elle était faite, et que le prince Charles allait être encore renforcé par l'armée de Moravie, il fallait bien alors s'empresser de combattre un des deux corps : une victoire contre Daun n'aurait pas produit grand résultat; celle de Prague, au contraire, pouvait avoir les suites les plus brillantes. L'observation de Lloyd, juste en tactique, ne l'était point en stratégie.

Je terminerai cette critique par quelques observations au sujet de la bataille de Prague. On voit, par la relation, qu'elle fut gagnée par un effort concentré de l'armée prussienne sur le centre et la droite des Autrichiens, dont cette aile fut aussi débordée, et que leur gauche paralysée ne prit part au combat que pour protéger la retraite.

Il y a fort peu de chose à ajouter aux réflexions de Tempelhof sur la manœuvre que le prince Charles employa pour garantir son flanc droit, au moyen d'un crochet formant angle saillant. Je crois bien avec lui que rien ne peut empêcher une armée de gagner l'extrémité d'un crochet, comme celle d'une ligne droite, lorsqu'elle manœuvre avec habileté; mais il convient lui-même que cette armée sera forcée de faire un plus grand mouvement; qu'il lui pren-

dra un temps considérable, pendant lequel l'ennemi sera maître de changer son front, et de présenter toute sa ligne, là où l'on ne comptait rencontrer qu'un de ses flancs. Ce raisonnement paraîtra sans réplique, si l'on considère que l'armée qui veut en tourner une autre, opère sur un arc, dont son adversaire forme la corde. Ce dernier, manœuvrant donc sur le côté intérieur, par une ligne droite, le fera plus promptement que l'autre.

De là dérivent les maximes suivantes :

1° *La formation d'un crochet peut s'employer avec succès, entre deux armées également manœuvrières, contre les attaques sur un flanc.*

2° *Pour assurer la réussite de ce mouvement, il ne faut pas se borner à la formation du crochet, qui ne préserve qu'instantanément de danger ; mais l'armée changera de front sur la même direction, afin de se présenter toute entière à l'ennemi.*

3° *Enfin, si l'on se croit assez fort pour agir offensivement contre l'armée qui a pris l'initiative, il ne faut point se borner à ce changement de front, qui n'est que défensif. Dès qu'on aura formé rapidement son crochet pour garantir son extrémité menacée, et tenir en échec le front de l'ennemi, le reste de la ligne se mettra en colonnes par le flanc et par pelotons ou divisions ; et, se prolongeant dans la direction de la position qu'elle*

occupait, il tombera à son tour sur l'extrémité de l'ennemi qui attaquait la sienne.

Pris ainsi en front par le crochet, en flanc et et à revers par le reste de la ligne, l'ennemi ne pourra résister. La figure 1re de la planche 14 rendra cette manœuvre plus intelligible : A, est l'armée qui veut tourner le flanc droit du corps B: celui-ci forme le crochet C, sous la protection de cette avant-garde; il prolonge sa ligne dans la direction E, et se forme sur les flancs de l'armée ennemie. On objectera peut-être que la dernière ne laissera pas effectuer ce mouvement; mais, comme pour l'empêcher, elle devra se retirer ou faire face en changeant de front, cette opération ne sera pas facile en présence du crochet et de la ligne prête à se former en quelques minutes.

4° *Un crochet en avant de la ligne, tel que les Autrichiens en formèrent avec le corps de Haddick à Prague, et avec celui de Nadasty à Kollin, ne couvre pas aussi bien le flanc de l'armée qu'un crochet en arrière.* La raison en est très-simple, puisque l'ennemi, en prolongeant la direction de la division de la tête, prendrait ce crochet en flanc et le culbuterait, tandis que, pour en faire autant au crochet en arrière, l'ennemi serait forcé d'effectuer le grand mouvement dont nous avons parlé, ce qui l'exposerait à être tourné lui-même (*planche* 14, *figure* 1re).

5° On peut conclure des maximes précédentes, *qu'une armée, immobile dans une position, est susceptible d'être tournée ou accablée sur une extrémité, et que le seul moyen de s'y opposer est de manœuvrer dans le même sens que l'ennemi, c'est-à-dire, offensivement et en menaçant sa propre ligne.*

La journée de Prague offre encore un sujet de méditation, relativement à l'influence qu'un petit intervalle, laissé dans la ligne des Autrichiens, eut sur le gain de la bataille. Cette faute, qui faillit leur coûter 70 mille hommes, jette un grand jour sur les inconvéniens des attaques isolées, exécutées avec des divisions éparses sur le front de l'ennemi; système que la médiocrité introduisit dans le commencement des guerres de la révolution. La même faute, arrivée fortuitement à Kollin, fit perdre la bataille à Frédéric. Comme j'aurai occasion de rapporter quelques événemens pareils, je placerai à la fin de l'ouvrage les réflexions qu'ils font naître; elles seront plus complètes et plus intéressantes qu'une discussion rattachée aux simples preuves de la bataille de Prague.

La charge de cavalerie exécutée par le prince de Schœneich, avec 65 escadrons prussiens, sur 104 escadrons ennemis, offre des circonstances dignes de remarque. Les Autrichiens étaient sur trois lignes, les Prussiens sur deux : ceux-ci,

quoique inférieurs, présentaient ainsi un front égal, Lloyd attribuant la défaite des Autrichiens à cette circonstance aurait voulu qu'ils se formassent aussi sur deux lignes pour allonger leur front; nous sommes loin de partager son avis. Cet événement prouve que la cavalerie, formée sur une ligne, avec de fortes réserves en colonnes, peut être utile; mais que, déployée sur trois lignes, dans un espace flanqué, cette formation offre de graves inconvéniens. En effet, les deuxième et troisième lignes, déployées derrière la première, partagent les dangers du feu d'artillerie et d'une déroute, sans pouvoir être mises en action : j'aimerais mieux des divisions de cavalerie disposées en colonnes, par escadrons, et placées suivant le terrain, que trois grandes lignes de cavalerie, qui sont presque toujours immobiles, et très-difficiles à manier.

S'il est avantageux de gagner une extrémité de l'ennemi, il me paraît que, dans une charge, la réserve, ployée en colonnes, par escadrons, derrière la première ligne, pourrait déborder un des flancs de la ligne opposée, prendre ses distances en avançant, se former en bataille par une simple conversion à droite ou à gauche de chaque escadron, et l'attaquer ainsi à revers.

Observations sur les opérations depuis la bataille de Prague jusqu'après celle de Kollin.

Lloyd et Tempelhof sont encore moins d'accord sur la bataille de Kollin que sur les précédentes. Le premier fait des reproches au roi de n'avoir pas soutenu la brigade Hulsen, et Tempelhof cherche à le justifier. J'ai vu des relations de témoins oculaires, qui donnent à croire qu'il y eut beaucoup de la faute du roi; mais cela ne fait rien pour la démonstration des principes de l'art. On peut analyser les mouvemens qui furent exécutés, et les rapporter aux principes, sans s'inquiéter de ceux qui les ont ordonnés.

Suivant les idées de l'auteur anglais, le siége de Prague était une entreprise dangereuse; il pense que ces sortes d'opérations entraînent avec elles une si grande perte de temps et d'hommes, que l'on ne doit jamais en former que dans les circonstances suivantes:

1° Lorsque les forteresses sont situées sur des passages qui conduisent dans le pays ennemi, de manière qu'il soit impossible d'y pénétrer, sans s'en être rendu maître;

2° Quand elles interceptent les communications, et que le pays ne fournit pas les subsistances nécessaires;

3° Dans le cas où elles doivent couvrir les magasins formés dans le pays même, afin de faciliter les opérations;

4° Lorsque l'ennemi a, dans ces places, des dépôts considérables dont il ne pourrait se passer;

5° Enfin, lorsque la prise de ces forteresses entraîne la conquête d'une étendue de pays considérable, qui donne la facilité de mettre l'armée en quartiers d'hiver dans le pays ennemi.

Lloyd prétend qu'au lieu d'assiéger Prague, le roi aurait mieux fait d'envoyer 20 mille hommes, le lendemain de la bataille, à la poursuite de l'aile droite des ennemis, qui, comme on l'a dit, avait fui à Beneschau, et de marcher avec le reste contre le maréchal Daun à Bohmischbrodt, afin de détruire ces deux corps, ou de les acculer au Danube. Il pense qu'il aurait pu assiéger ensuite Olmutz, dont la prise l'eût rendu maître de la Bohême, puisque le prince Charles eût été obligé de se retirer aussi sur ce fleuve, pour se joindre aux débris de l'armée de Daun. Dans la situation où ce prince se serait trouvé, sans magasins, sans artillerie, il n'aurait rien entrepris, et ne se serait pas même approché des Prussiens, sans s'exposer à être complètement battu. Le roi, séduit par l'espoir flatteur de faire 50 mille prisonniers, perdit de vue Daun et

l'aile droite, et manqua l'occasion de porter un coup décisif. Lorsqu'il fut informé de l'approche de l'ennemi, il avait encore le temps de réparer sa faute, de lever le siége de Prague, et d'attaquer Daun avec toutes ses forces : s'il eût réussi, il est probable qu'il aurait trouvé une occasion favorable d'attaquer le prince Charles, dans sa marche de Prague au Danube, et même de lui en barrer le chemin, en prenant la position de Kollin.

Frédéric, n'ignorant pas que le duc de Bévern se trouvait hors d'état de résister, n'avait aucune raison d'espérer que le renfort de quelques bataillons et escadrons lui donnerait la victoire. Son armée entière suffisait à peine pour se mesurer avec Daun; cependant il persista dans le projet de prendre Prague, et s'exposa à une destruction qui eût été certaine, si les Autrichiens avaient seulement entrepris une partie de ce qu'ils auraient pu aisément opérer, soit avec l'armée assiégée, soit avec celle de Daun. Une des qualités essentielles d'un général, c'est de ne pas s'entêter dans ses projets. On renonce difficilement à une entreprise commencée, parce qu'on encourt le reproche de manque de prévoyance ou de fermeté : néanmoins, il y a plus de gloire à revenir sur ses pas qu'à persister dans ses fautes.

Il semble que Frédéric arrivant à Kaurzim, et

trouvant l'ennemi posté avantageusement, aurait pu prendre une autre position, afin de l'engager dans un mouvement, et se procurer par-là l'occasion de combattre avec moins de désavantage. Je sais qu'on objectera que le prince Charles, informé de son absence, eût attaqué l'armée laissée devant Prague; mais si le roi en conçut la crainte, cela prouverait qu'il avait exposé cette armée à être détruite, puisque sa conservation dépendait d'un secret que l'ennemi pouvait découvrir de mille manières.

Frédéric ayant résolu de gagner les hauteurs de Chotzemitz, sur le flanc droit des Autrichiens, eut tort de marcher en plein jour, parce qu'il leur était facile de pénétrer ses desseins, et de faire leurs dispositions en conséquence, comme cela eut effectivement lieu. Si le roi, dès la veille, avait envoyé, vers leur flanc gauche, un corps de cavalerie qui lui était inutile dans un pays aussi montagneux, cette manœuvre pouvait attirer l'attention sur ce point, et donner la la facilité de s'y porter la nuit, sans être aperçu. Cette entreprise, exécutée en plein jour, devint par cela même impossible. *L'armée prussienne formait, dans sa marche, un arc dont les ennemis figuraient la corde; ils pouvaient donc mettre, en moins de temps qu'elle, un plus grand nombre d'hommes en action, au point d'attaque principal, lors même que les deux armées auraient été*

égales en nombre : avantage qui est toujours décisif.

Lloyd dit que Frédéric, étant proportionnellement plus fort en cavalerie qu'en infanterie, aurait dû choisir, sur le front des Autrichiens, le terrain le plus convenable à cette arme; et, comme il leur avait donné le temps de porter les deux tiers de leurs forces à la droite, refuser ses deux ailes, et, avec sa cavalerie, soutenue d'infanterie et d'artillerie, faire un effort entre Chotzemitz et Brzist, où il n'y avait que de la cavalerie.

Déterminé à attaquer l'ennemi avec sa gauche, le roi devait porter toute son infanterie sur ce point, et laisser sur sa droite, une simple ligne de cavalerie qui eût été suffisante, car l'aile gauche des Impériaux n'eût jamais quitté sa position pour descendre dans la plaine. Par ce moyen, l'armée prussienne aurait été à même de soutenir son avant-garde à une distance convenable, au lieu qu'elle la laissa tout-à-fait en l'air. Mais plus cette avant-garde eut de succès, plus sa destruction devint certaine, parce qu'elle s'exposa à être attaquée de toutes parts. En effet, après avoir percé la première ligne de l'ennemi, et attaqué le flanc de la seconde, elle fut engagée avec la plus grande partie de l'armée sur son front, débordée par la réserve, et battue par une formidable artillerie; la ligne n'étant pas à

portée de seconder ses attaques, elle dut nécessairement se retirer. Si cette avant-garde avait été soutenue, et qu'on eût placé un corps de troupes en potence, ou en échelon, pour faire face à la réserve ennemie, et l'empêcher de quitter sa position, la bataille aurait été gagnée. Déjà la droite des Autrichiens était rompue; elle n'avait pas derrière elle de terrain pour se reformer; il ne s'en fallut guère que l'armée ne fût prise à revers.

L'auteur anglais admire au contraire la conduite de Daun, qui, avec 40 mille hommes, s'est retiré devant le duc de Bévern, qui n'en avait pas plus de 20 mille; tandis que le salut de Prague dépendait de la promptitude des mouvemens du maréchal. Il lui reproche pourtant d'avoir placé sa ligne trop en arrière, et d'avoir donné, par-là, au général Hulsen, la facilité de s'emparer des villages qui couvraient le front, de se former dans cet espace, et de forcer la ligne, ce qui eût certainement entraîné la perte de la bataille, si cette division avait été soutenue.

Avant d'aller plus loin, il me paraît nécessaire d'expliquer, autant que possible, ce que Lloyd a voulu dire dans ses maximes sur l'attaque des villages. Il prétend que leur occupation est de la plus haute importance, et cite pour preuve de son assertion, un exemple où Marlborough, *méprisant les villages de Blenheim et Oberklaw*,

rompit la ligne sur un autre point, et prit la prodigieuse quantité d'infanterie qui les occupait; Ce qui prouverait ainsi le contraire de ce qu'il avance, si le traducteur a bien rendu sa pensée.

On peut donc tirer de ses maximes et de l'exemple qu'il donne, la solution suivante:

1° *Qu'une armée, postée derrière des villages, doit en couvrir son front;*

2° *Qu'ils doivent être gardés par quelques bataillons et de l'artillerie;*

3° *Que la ligne doit être à portée de les secourir, et d'en être soutenue à son tour, comme aussi de retirer les troupes qui s'y trouvent, si l'ennemi menaçait de les envelopper par des succès sur un autre point;*

4° *Que la possibilité de tourner ces postes et la nature de leur défense, exige qu'on y mette peu d'infanterie, et qu'on n'attache de prix à leur conservation, que dans le cas où ils seraient la clef d'une position, comme cela arrive quelquefois.*

Ces idées sont justifiées par plusieurs batailles, et sur-tout par celle déjà citée. Si les généraux français, voyant leur ligne menacée sur un autre point, avaient retiré de Blenheim et d'Oberklaw la plus grande partie de leur infanterie, pour la diriger sur les flancs de cette attaque, ils auraient vraisemblablement gagné la bataille; car, 20 bataillons de plus au point principal, changent souvent le résultat. Mais, en supposant même

que les Français eussent perdu le champ de bataille, ils auraient du moins conservé ces 20 bataillons, qui furent pris.

Les éloges de l'auteur anglais sur la conduite de Daun, sont exagérés. Le maréchal manœuvra passablement dans la bataille : il était naturel de porter sa masse sur la droite menacée; mais ce qui prouve qu'il manquait de génie militaire, c'est son indolence à la fin de l'action. Lorsque la victoire fut décidée, il rentra dans son camp, et permit que 15 mille combattans, fatigués par une marche et des efforts inouis, restassent en sa présence jusqu'à la nuit. A l'exception de 2 ou 3 régimens, l'armée autrichienne était dans le meilleur état; toute la gauche n'avait pas souffert : il devait marcher avec les 45 mille hommes qui lui restaient, pour frapper un coup décisif. On peut juger ce qui serait arrivé, si les débris de Kollin eussent été dispersés, et que Daun, victorieux, eût paru deux jours après devant Prague. Ce résultat n'était pas difficile à obtenir, la bataille ayant été livrée dans une position aventurée. Le roi, en débordant la droite des Autrichiens, s'engagea entre leur armée et l'Elbe, sur la direction de Kollin : dès que la victoire fut prononcée, Daun n'avait qu'à faire descendre sa gauche et son centre sur Planian, pour exécuter ainsi un changement de front décisif; Frédéric eût été rejeté sur l'Elbe, entre

Kollin et Nimbourg, sans artillerie et presque sans munitions, sans ponts, sans communications avec le corps qui assiégeait Prague. En se rappelant la disproportion de ses forces, on se demande ce qu'il serait devenu.

La bataille de Kollin fournit encore sujet à deux observations assez intéressantes.

On voit, par la relation de Tempelhof, que l'intention du roi paraissait être de porter toute sa cavalerie sur les derrières de Daun, en suivant, à gauche, le mouvement de la brigade Hulsen; que cette cavalerie, forte de plus de 90 escadrons, devait frapper le grand coup, après avoir dépassé Radowesnitz, où elle aurait trouvé un terrain favorable: enfin que la brigade Hulsen, n'ayant point débusqué l'infanterie autrichienne du bois, par l'accident qui avait arrêté les colonnes, la première ligne de cette nombreuse cavalerie tomba sous un feu terrible parti de ce bois, et que, dès-lors, son mouvement fut manqué. Le tiers de l'armée de Frédéric, 10 mille hommes de son excellente cavalerie, furent ainsi paralysés; un autre tiers fut engagé où il ne devait pas l'être; le reste, composé de la même brigade Hulsen et de l'aile gauche de l'infanterie, fut attaqué par des forces trop inégales.

Les argumens par lesquels Tempelhof combat l'opinion de Lloyd sur l'attaque de jour, ne détruisent pas l'observation de ce dernier; car, si le

roi ne pouvait opérer son mouvement en une nuit, rien n'empêchait de le commencer à midi, de faire halte au-delà de Planian à l'entrée de la nuit, et de gagner la hauteur de Krézor, au point du jour; alors les Autrichiens, surpris et accablés sur leur droite, n'auraient pas disputé long-temps la victoire. De cette vérité dérivent les maximes suivantes :

1° *S'il est reconnu que les attaques les plus avantageuses, sont celles qui s'opèrent par un effort concentré sur une seule extrémité de la ligne ennemie, il devient indispensable de prendre ses mesures pour gagner cette extrémité, en masquant ses mouvemens ;*

2° *En négligeant cette précaution, l'ennemi pourra suivre la marche des colonnes qui veulent le déborder, leur présenter toujours son front, ou les prendre elles-mêmes en flanc, ainsi que cela est arrivé à l'armée combinée à Rosbach ;*

3° *On cachera sa marche soit au moyen de l'obscurité, soit à la faveur du terrain, ou enfin par une fausse attaque sur le front de l'ennemi.*

Les deux derniers moyens sont préférables (surtout lorsqu'on peut les réunir), *parce que les mouvemens de nuit sont moins sûrs, moins réguliers que ceux de jour.*

Enfin, je pense que, pour inquiéter une plus grande étendue du front, au lieu de le menacer par une avant-garde opérant régulièrement, il

faut le faire par des tirailleurs formés en pelotons, dont le nombre, suivant la circonstance, sera porté jusqu'à 6 ou 8 bataillons, qui auront une place de rassemblement, et seront soutenus par de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère. Ce moyen est en même temps excellent, soit pour donner le change sur la valeur réelle de ces fausses attaques et le nombre des troupes qui y sont employées, soit pour tenir en échec presque tout le front de l'ennemi pendant que les colonnes marchent à leur destination.

Je citerai encore, à l'appui de ces maximes, mes observations sur la bataille de Prague, et les conséquences qui en dérivent : s'il est reconnu qu'une armée doive opposer, à une attaque sur une de ses extrémités, des contre-manœuvres qui aient le même but sur un des flancs de son adversaire, on conviendra également que le mode d'attaque qui lui ôtera cette faculté sera le plus favorable, et qu'un mouvement dérobé est le seul auquel un ennemi habile ne remédiera pas.

La charge de cavalerie, exécutée à Kollin, ressemble beaucoup à celle de Reichemberg, dont nous avons parlé au chapitre II, et à plusieurs autres des dernières guerres. On se rappelle qu'à Reichemberg, la cavalerie du duc de Bévern fournit une charge brillante sur celle des Autrichiens, et la culbuta; mais qu'elle fut elle-même ramenée en désordre, parce qu'elle prêta le flanc aux bois

remplis d'infanterie, et gardés par quelques batteries. Cet exemple fut renouvelé à Kollin, avec bien plus d'importance. Les 55 escadrons du général Ziéthen, ayant voulu se prolonger à gauche pour déborder l'aile droite de l'ennemi, et prendre sa ligne à revers, culbutèrent d'abord la cavalerie autrichienne, et continuèrent leur mouvement entre la forêt de Radowesnitz et le ravin, parce que l'infanterie qui était sur ce point devait être attaquée par Hulsen, et mise hors d'état de nuire à ces escadrons. Mais ce dernier, arrêté par le retard des colonnes, n'effectua point son mouvement lorsque la cavalerie longeait le bois; elle prêta donc les flancs à l'infanterie qui s'y trouvait, et qui dirigea sur elle un feu bien nourri, soutenu de quelques décharges à mitraille; il était naturel qu'elle s'empressât de rétrograder.

A Reichemberg, le duc de Bévern parvint à s'emparer de l'obstacle, en le faisant attaquer plus haut par l'infanterie de sa droite. La charge renouvelée ensuite eut le plus grand succès, parce que la cavalerie autrichienne fut dans la disposition où se trouvait précédemment celle du duc, c'est-à-dire prise en flanc par les troupes postées dans le bois. Le général Ziéthen ne put pas recommencer son mouvement, puisque la forêt ne fut jamais emportée.

On peut alors déduire de ces deux événemens, les maximes suivantes :

1° *Pour faire une charge importante de cavalerie le long d'un bois, ou d'un terrain couvert, il faut qu'elle soit précédée, d'un instant, par une vigoureuse attaque d'infanterie sur ces différens obstacles* (1).

2° *S'il y a lieu de présumer que l'ennemi ne les occupe pas en forces, on se bornera à les fouiller avec 2 ou 3 bataillons.*

3° *Lorsqu'on aura de l'infanterie disponible, il faudra les occuper et y placer quelques pièces de canon, afin de seconder la charge de sa cavalerie et en assurer le succès.*

4° *Et en sens inverse, si l'on place sa cavalerie défensivement près d'un bois, il est indispensable de le garnir d'infanterie pour empêcher l'ennemi de faire cette manœuvre.*

Enfin, la bataille dont nous avons fait le récit, prouve qu'un général commandant une attaque aussi importante que celle de Ziéthen, ne doit

---

(1) Il est entendu que je ne veux pas parler d'une charge d'avant-garde ou de cavalerie légère poursuivant l'ennemi, ni de ces charges décisives un jour de bataille, pour arrêter ou suspendre un mouvement de son adversaire. Je parle d'une attaque sur la ligne ennemie, dans un but offensif, pour laquelle on a le temps de faire ses combinaisons.

pas se borner à voir devant lui; mais qu'il doit être instruit des rapports des mouvemens de son adversaire avec toutes les attaques secondaires, afin de pouvoir subordonner ses mesures d'exécution, à ce qui se passe autour de lui : il en coûta aux Prussiens 1,600 chevaux et 1,400 cavaliers pour avoir négligé ces principes.

Cette action meurtrière démontre que la bravoure, le dévouement même d'une armée, sont inutiles, lorsqu'il y a dans les dispositions premières ou dans leur exécution, une violation essentielle des règles de l'art. Sans doute le courage d'une troupe est un des plus sûrs garans de la victoire; mais c'est lorsqu'il est bien dirigé. Une armée moins brave, moins nombreuse, mais conduite par un grand capitaine, manœuvrant comme à Lonato, à Castiglione, à Jéna, etc., vaincra la meilleure armée du monde, commandée par un Soubise, un Marsin, un Tallard : jamais troupes ne combattirent mieux que les Prussiens à Kollin et à Kunersdorf, où ils perdirent la moitié de leurs régimens.

Tempelhof a consacré un chapitre pour réfuter le reproche que Lloyd adresse au roi de n'avoir pas poussé les Autrichiens sur le Danube. Son principal argument est un calcul compassé du nombre de boisseaux de chaque denrée, qu'il aurait fallu pour entretenir l'armée pendant une si longue expédition, et des chariots nécessaires

à leur transport. L'auteur nous donne le mécanisme de l'administration prussienne, dont le parc de vivres portait pour six jours de pain, et neuf jours de farine; il règle le nombre de marches dont une armée peut s'éloigner de sa boulangerie, et conclut que cette expédition n'était pas praticable. Il n'a pas voulu compter que, dans quinze jours, une armée parcourt une ligne de cent lieues, ce qui, avec les deux côtés de la route, à une certaine distance, donne un espace de plus de cinq cents lieues; il n'a pas réfléchi que, sur une aussi vaste étendue, l'on trouve facilement de quoi nourrir 100 mille hommes. Dans l'intervalle de la bataille d'Eylau à la paix de Tilsit, en 1807, Napoléon a fait subsister 120 mille hommes, pendant quatre mois, dans un pays déjà ravagé. De là on peut conclure que, pour des opérations décisives, il convient de ne pas s'arrêter, pendant 15 à 20 marches, au calcul des boulangeries, pourvu qu'on ait soin de faire suivre, à certaine distance, un approvisionnement de biscuit. Comme je l'ai déjà dit à la fin du chapitre Ier, au siècle de Frédéric, on subordonnait tout à cette prévoyance outrée; lorsque l'expérience et l'exemple des grands hommes de l'antiquité suffisaient pour secouer un tel préjugé. Les calculs de son historien justifient d'autant moins Frédéric, que la Bohême est un pays généralement fertile, où

l'armée aurait très-bien vécu, jusqu'à la décision des grandes opérations.

Ses observations sur l'intérêt que le roi avait à prendre 50 mille hommes dans Prague, sont mieux fondées. Lloyd assure que Frédéric, par l'espoir chimérique de faire une si bonne prise, perdit de vue l'armée de Moravie et l'aile droite, et laissa échapper l'occasion de frapper un grand coup. Mais qu'aurait-il dit, si, pour courir après Daun, le roi avait laissé derrière lui une armée qui eût enlevé ses dépôts, et intercepté ses communications avec la Saxe. Et quel était donc le coup important plus décisif que la prise de cette armée, et celui dont la réussite semblait plus probable?

L'auteur anglais regarde comme une bagatelle de détruire deux grandes armées, d'enlever leur artillerie et leurs bagages, de forcer le prince Charles à chercher un asile de l'autre côté du Danube; il prétend que Frédéric aurait pu obtenir tout cela en envoyant 20 mille hommes à Beneschau le lendemain de la bataille, et qu'au lieu d'assiéger Prague, il se fût porté contre Daun avec le reste de ses troupes. Beau projet!.... En jetant les yeux sur la carte, on verra que la ville étant débloquée, le prince Charles pouvait arriver à Beneschau aussitôt que les 20 mille Prussiens, pour les envelopper entre son armée et l'aile droite qui s'y était retirée. Je suis surpris

que Lloyd ne propose pas au moins d'opposer quelques divisions au prince, afin de l'empêcher d'agir, et de détruire les magasins de l'armée. Il est vrai que pour cela il eût fallu 40 mille hommes; or le roi en détachant encore 20 mille à Beneschau, n'en aurait donc eu que 30 mille pour poursuivre Daun qui en avait autant.

Comme il est incontestable que le roi devait, en tout cas, laisser un corps considérable devant Prague, il était beaucoup plus conforme aux règles de l'art de tenir le prince Charles enfermé, que de le laisser en campagne.

En disant que Frédéric devait lever le siége et accabler Daun, Llyod a calculé d'après une maxime qui n'a pas encore été clairement exposée, et que je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici, avec les corollaires qui en résultent.

1° *L'initiative étant le plus sûr garant de la victoire, une armée qui couvre un siége ne doit jamais se laisser attaquer par l'ennemi; il faut, au contraire, qu'elle le prévienne; car c'est en battant l'armée de secours qu'on fera tomber la forteresse;*

2° *Si l'ennemi se présente devant l'armée d'observation avec une masse imposante, il faut lever le siége, réunir toutes ses forces, l'attaquer suivant les règles, en accablant une extrémité de sa ligne par un effort concentré;*

3° *L'armée de secours battue, on reprendra le blocus ou le siége, tout en la poursuivant de ma-*

nière à ce qu'elle soit hors d'état de revenir avant la prise de la place;

4° Lorsqu'une armée entreprend un siége par suite de mouvemens offensifs et de succès antérieurs, elle ne doit pas le couvrir par une position rapprochée, mais pousser son adversaire aussi loin que possible. En effet, plus la ligne à parcourir pour secourir la place sera longue, plus il sera difficile d'y réussir : le temps que l'armée gagnera en défendant pied à pied cette ligne, sera quelquefois suffisant pour prendre la place. Si l'ennemi parvenait enfin assez près pour faire présumer le succès de son entreprise, l'armée d'observation attirera promptement les troupes du corps de siége, et de concert avec elles opérera un dernier effort.

Ces maximes ont été suggérées par la conduite savante de Napoléon devant Mantoue; Frédéric, pour les avoir négligées à Olmutz, perdit tous les fruits du brillant début de la campagne de 1758; mais elles ne sont point applicables aux circonstances du siége de Prague; c'était une armée battue et réfugiée qu'il fallait prendre; en la débloquant, on perdait tout le fruit de la victoire; la levée du siége était la dernière chose à laquelle il fallût penser.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sommaires sur les opérations qui suivi-

rent la bataille de Kollin jusqu'au départ du roi pour la Saxe. Il serait inutile de rapporter ici tous les jugemens de Lloyd; ils sont trop hypothétiques : on voit, d'ailleurs, dans le cours de l'historique du chapitre II, ce qu'auraient pu faire les deux partis.

Lloyd, oubliant les principes sur lesquels reposent ses meilleures observations, loue les mesures prises par Frédéric pour lever le siége de Prague, et en déduit les maximes les plus fausses. Il prétend que le roi, en divisant son armée en plusieurs corps considérables, facilita beaucoup sa retraite, et mit l'ennemi dans une telle incertitude, qu'il ne sut sur lequel fixer son attention. L'auteur en tire une règle générale pour les retraites : c'est de diviser son armée en autant de corps nombreux que la nature du pays le permettra. Cet ordre présente, suivant lui, plusieurs avantages:

1° Si l'ennemi forme un nombre égal de divisions, il ne peut agir vigoureusement sur aucun point. D'ailleurs l'armée en retraite a la faculté de réunir promptement ses colonnes, et d'accabler isolément celles de l'ennemi;

2° S'il opère en masse, il ne le fera que sur une division; les autres alors se retireront sans danger. Cette division, soutenue par une forte arrière-garde, évitant de s'engager sérieusement,

et pouvant se mouvoir avec plus de rapidité qu'une grande armée, se retirera à son tour, sans perte notable.

Toutes ces idées reproduites par le colonel Bulow, sous le titre de retraites excentriques, n'ont pas fait fortune; on a jugé qu'une armée en retraite, déjà faible par elle-même, ne devait pas être divisée. Sans doute, on ne ruinera pas toutes ses divisions, mais on en détruira une ou deux, et la retraite concentrique la plus malheureuse, n'aurait pas un résultat si funeste. Lorsque j'aurai comparé les systèmes de Lloyd et de Bulow, avec les événemens, et sur-tout avec les retraites concentriques de l'archiduc Charles, en 1796, je pense qu'il sera permis d'émettre quelques maximes diamétralement opposées aux leurs. Le premier est en opposition formelle avec lui-même; dès qu'il reconnaît que la division des forces poursuivantes les exposait à être battues, pourquoi conseiller à l'armée en retraite de commettre cette faute?

L'auteur anglais fait l'apologie du projet des Autrichiens pour entrer en Lusace, et son adversaire le combat. Sans doute, il convenait mieux de descendre l'Elbe. Cependant, quoi qu'en dise Tempelhof, cette ligne centrale leur offrait une chance assez favorable pour diriger leur masse sur le point le plus important des opérations; mais leurs mouvemens furent analogues à l'irré-

solution et à la pesanteur qui les caractérisent dans cette guerre.

Ce n'est pas en se dirigeant sur la Lusace qu'ils commirent une faute, mais bien en restant dans une si longue inaction, et ne sachant pas mettre à profit les avantages qu'ils avaient à Nimes et à Gabel; tandis qu'engageant leur armée à propos, elle eût sans contredit remporté une victoire décisive sur le prince de Prusse, qui avait peu d'espoir de sauver la sienne. Pour obtenir un grand résultat, il fallait faire dix ou douze marches rapides, s'emparer des communications, combattre ensuite avec l'avantage des combinaisons et d'une énorme supériorité, et se diriger sur Dresde pour se lier aux opérations des armées combinées.

CHAPITRE IV.

Opérations des armées françaises ; invasion du pays d'Hanovre ; bataille d'Hastenbeck ; invasion de la Saxe ; bataille de Rosbach.

Conformément au traité de Versailles et à la convention conclue, le 1er mai 1756, avec la cour de Vienne, la France ne devait envoyer en Allemagne qu'un corps auxiliaire de 24 mille hommes ; mais, comme elle voulait conquérir les états du roi d'Angleterre, 100 mille hommes s'assemblèrent au commencement d'avril 1757, entre la Meuse et le Bas-Rhin. La première division, forte de 30 mille hommes, commandée par le prince de Soubise, fut jointe par 3 mille Autrichiens qui se trouvaient dans le Brabant, passa le Rhin à Dusseldorf; et, après s'être emparée, au nom de l'impératrice-reine, des états que le roi de Prusse possédait dans cette partie de l'Allemagne, et qu'il avait fait évacuer, marcha vers la Saxe, tandis que le maréchal d'Estrées, à la tête de 112 bataillons, 119 escadrons et 300 bouches à feu, traversa la Westphalie pour entrer en Hanovre.

Les alliés se rassemblèrent vers le milieu d'avril, entre Nienburg et Hameln, au nombre de 48 mille

Hanovriens, Brunswickois ou Hessois, sous les ordres du duc de Cumberland, qui établit son quartier-général à Hanovre. Pour empêcher les Français de pénétrer plus avant, ce prince porta vers la fin d'avril son armée dans le camp de Bielfeld, qu'il fit retrancher; mais il le quitta le 3 juin, pour ne pas être tourné, repassa le Weser, et vint camper, le 22, à Hastenbeck; la droite sur les hauteurs d'Ohsen près du Weser, la gauche en arrière de Besthuysen, appuyée à des ravins et des bois presque impraticables. L'armée française ayant passé le Weser, entre Beverungen et Hœxter, se dirigea par Holzmunden, Halle et Heven, d'où elle partit le 24 juillet, sur 6 colonnes pour soutenir un détachement destiné à attaquer le corps qui couvrait la droite des alliés.

Lorsque le duc de Cumberland fut informé de l'approche de l'ennemi, il retira son aile droite derrière des marais impraticables qui s'étendent depuis le village d'Hastenbeck jusqu'au Weser (*Pl.* 21.) L'extrémité de l'aile gauche, resta dans la première assiette; on établit seulement sur la hauteur deux batteries de 12, qui furent protégées par les chasseurs et par deux bataillons de grenadiers placés dans les bois. Le front était couvert par des chemins creux; le village de Hastenbeck, en avant du centre de la ligne, fut brûlé. Comme le terrain interdisait l'emploi de la cavalerie, on la forma en potence, face aux hauteurs

où se trouvait l'aile gauche : quelques escadrons furent postés à l'aile droite. Les passages et les défilés, furent gardés par de forts détachemens de grenadiers. Le champ de bataille fort resserré, n'était accessible que sur un front de 300 toises.

Le maréchal d'Estrées voulant le reconnaître, fit donner l'alarme aux deux ailes, pendant qu'il se portait au centre, et le duc de Broglie, qu'il avait laissé sur la rive gauche du Weser, eut ordre de le passer sur la droite de l'ennemi, dès que l'attaque serait commencée. Le duc de Randan, venant d'Eimbeck avec 2 brigades d'infanterie, et 18 escadrons, devait pousser jusqu'au-delà de Bisperode, et tourner la gauche des alliés, tandis que le lieutenant-général Chevert les attaquerait par les hauteurs.

Le 25, à cinq heures du matin, la division de Chevert délogea l'ennemi du village d'Afferde et du bois. Il dut sur-tout ce succès à son artillerie qui fit taire les deux batteries établies sur ce point. Le duc de Cumberland, sentant l'importance du poste dans le bois, fit soutenir les troupes délogées par deux colonnes d'infanterie, dont l'une fit mine de vouloir tourner les Français. Le maréchal lui ordonna alors de se maintenir dans le village, et d'occuper les défilés par lesquels il avait débouché, pour faciliter ainsi les attaques du lendemain.

Un temps nébuleux avait contrarié la recon-

naissance du maréchal, de sorte qu'il était plus de huit heures, quand il donna ordre à l'armée de décamper; les colonnes n'arrivèrent aux pieds des hauteurs qu'à cinq heures du soir, à cause des défilés étroits qu'elles eurent à passer. S'étant aperçu qu'il ne pourrait jamais combattre, tant qu'il ne serait point maître des hauteurs où l'aile gauche ennemie s'appuyait, il ordonna à Chevert de s'en emparer. Ce général partit à minuit avec les brigades de Picardie, de Navarre, de la Marine et d'Eu, et franchit les hauteurs pour se porter en avant d'Afferde, tandis que le général d'Armentières se mettait à la tête de 4 autres brigades, soutenues par la brigade suisse de Reding et 4 régimens de dragons à pied, pour repousser les postes détachés de l'ennemi. Le reste de l'armée bivouaqua sur plusieurs lignes: la cavalerie derrière l'infanterie de l'aile gauche.

Les batteries des alliés commencèrent à tirer, le 26, à cinq heures du matin; mais, comme il était convenu que Chevert n'entrerait en action qu'à neuf, et que son premier coup de canon servirait de signal à l'aile gauche, l'artillerie française ne répondit que mollement, jusqu'à ce que l'armée fut mise en mouvement; alors son feu prit une supériorité décidée sur celui des alliés, et l'attaque de la hauteur commença. Elle fut vive; le duc de Cumberland avait successivement porté sur ce point plus de 10 mille hommes et

tous les grenadiers; leur résistance n'arrêta point Chevert, qui les força à quitter leur position.

Le lieutenant-général de Contades dirigeait l'attaque de la gauche contre le village de Hastenbeck. Protégé par la supériorité de l'artillerie, il forma son infanterie sur plusieurs lignes, avec autant de front que le terrain le permettait. Pour arriver aux alliés, il fallait que cette aile passât un défilé formé, d'un côté, par l'étang et le ruisseau marécageux qui s'étendait jusqu'au Weser; et de l'autre, par les hauteurs à droite d'Hastenbeck. Attendu que ce passage n'avait qu'environ 300 toises de front, qu'il se rétrécissait encore à mesure que l'on avançait, et que l'ennemi avait fait mettre le feu au village, il fut difficile de déboucher. Les alliés se défendaient avec acharnement, le combat devint meurtrier. Alors le maréchal d'Estrées fit former sa gauche sur quatre colonnes, les deux premières à gauche de 18 bataillons; les deux autres plus à droite, ensemble de 8 bataillons. Dans cet ordre, l'attaque renouvelée avec vigueur, obligea l'ennemi à plier.

Sur ces entrefaites, d'Armentières descendit de la hauteur avec ses quatre brigades, suivies des dragons à pied, tandis que les brigades de Champagne et de Reding longèrent la lisière du bois vers le centre, et s'emparèrent d'une redoute où l'on prit 9 grosses pièces et 2 obusiers. Dans ce moment décisif les grenadiers de France débou-

chèrent le long des haies au village de Hastenbeck, suivis de la cavalerie sur plusieurs colonnes. Tout présageait une victoire décisive, lorsqu'un événement fortuit sauva l'armée alliée.

Le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un bataillon de ses gardes, soutenu d'un autre corps hanovrien, gravit les hauteurs à la gauche de Chevert, et vint, par des détours, s'emparer d'une batterie que les Français y avaient établie. La brigade d'Eu, qui la gardait, se défendit assez vivement tant qu'elle n'eut affaire qu'à l'ennemi seul; toutefois comme cet événement eut lieu dans un terrain très-couvert, où l'on ne pouvait se reconnaître, plusieurs bataillons français tirèrent sur cette brigade, et lui tuèrent beaucoup de monde, ce qui la força de se retirer avec précipitation, et d'abandonner même son artillerie, que le prince fit aussitôt diriger contre l'aile droite ennemie. A la vérité, les Français reprirent leurs pièces un instant après; mais ce fâcheux contre-temps leur fit croire qu'un corps supérieur s'était emparé des hauteurs et voulait les prendre en flanc. On se le persuada d'autant plus aisément, que le maréchal eut avis qu'un gros corps ennemi se montrait aux environs du camp qu'il venait de quitter, et menaçait de le couper de son extrême droite. Cet erreur l'empêcha de poursuivre l'ennemi, qui en profita pour opérer sa retraite.

Les alliés eurent plus de 3,500 tués ou blessés; les Français perdirent environ 2 mille hommes.

Je ne ferai pas de longues observations sur cette bataille, livrée en ordre parallèle renforcé sur la droite. Le maréchal d'Estrées fit d'aussi bonnes dispositions que le défaut de connaissance du terrain le lui permit. Les 40 bataillons de Chevert et Armentières, auraient dû être soutenus par de la cavalerie : sans doute cette arme n'aurait pu donner dans le bois; mais, en débouchant, lorsqu'on se fut emparé des hauteurs, elle aurait eu un vaste champ. Il importait que cette attaque, renforcée par la droite, fût faite avec plus d'ensemble et de vigueur pour accabler la gauche de l'ennemi, qui n'était pas de force à se maintenir contre une aussi grande supériorité. L'attaque de la redoute du centre, par les brigades de Champagne et de Reding, aurait dû être soutenue par la réserve pour être mieux liée avec celle de l'aile droite, et produire un effort simultané, qui eût rompu toute communication entre les ailes des alliés : leur gauche eût été ainsi hors d'état de se retirer sur Hameln.

On pouvait aussi, si on le préférait, porter moins de forces à la droite, et diriger une attaque en masse sur Hastenbeck, pour culbuter le centre; cette manœuvre eût également assuré la perte de la gauche des alliés, et ne présentait aucun risque, puisque l'artillerie française avait fait

taire le feu de l'ennemi. Dans tous les cas, la grande supériorité du maréchal d'Estrées devait produire un résultat plus décisif. On s'étonnera que 1,200 hommes, prenant une batterie au milieu de 40 bataillons, aient pu y porter de l'irrésolution et suspendre l'attaque de ces derniers.

Deux jours après la bataille, la forteresse de Hameln se rendit aux Français.

Les alliés se retirèrent vers Hambourg et Stade. L'armée victorieuse les suivit de près, et manœuvra pour les couper de leurs communications; elle allait recueillir le fruit de sa victoire, lorsqu'une intrigue de cour donna au maréchal le duc de Richelieu pour successeur.

Enfin, l'armée alliée ne pouvant sans doute pas s'embarquer, et n'ayant d'autre retraite que les états neutres du Danemarck, conclut, avec le duc, et sous la garantie de cette cour, une convention par laquelle les Hanovriens se retireraient dans le duché de Lauenbourg, sur la rive droite de l'Elbe, et les troupes de Hesse et de Brunswick dans leurs foyers. Cet événement eut lieu, le 9 septembre, à Closter-Seven, à vingt lieues de Hambourg (*Voyez planche 2*). Richelieu se porta ensuite à Halberstadt, d'où il fit faire des incursions jusqu'aux portes de Magdebourg. On a beaucoup blâmé cette capitulation,

et ce n'est pas sans fondement, comme la suite le démontrera. Au moyen de sa grande supériorité, le duc de Richelieu pouvait faire mettre bas les armes à ces troupes, ou tout au moins détruire et disperser le plus grand nombre, si une partie parvenait à s'échapper. On eut bientôt lieu de se repentir de la légèreté avec laquelle on les laissa aller.

Opérations en Saxe ; bataille de Rosbach.

Tandis que ces choses se passaient, le prince de Soubise avait continué sa marche vers la Saxe; et s'était réuni, le 21 août, à Erfurt, à l'armée des cercles, commandée par le prince de Hildbourghausen, forte de 32 bataillons, 42 escadrons avec 52 pièces de canon : ces troupes après leur jonction prirent le nom d'armée combinée.

Leur projet était de chasser les Prussiens de la Saxe, et l'exécution en semblait facile, car ce pays n'était gardé que par quelques garnisons. Le roi paraissait uniquement occupé à observer les Autrichiens en Bohême, et les généraux de l'armée combinée n'imaginant pas qu'il eût le temps, ni les moyens de s'opposer à leurs opérations, résolurent de marcher sur la Saale, et d'ouvrir la campagne par le siége de Leipsick, attendu qu'ils pouvaient être protégés, dans cette

opération, par l'armée de Richelieu, qui n'avait plus d'ennemis devant elle. Après la reddition de cette place, l'armée combinée voulait prendre ses quartiers d'hiver aux environs, et envahir, dans la campagne suivante, l'électorat de Saxe, le duché de Magdebourg et le Brandebourg.

Frédéric prévoyant que, s'il n'arrêtait pas les armées de Soubise et de Richelieu, elles seraient bientôt sur l'Elbe, et lui porteraient les coups les plus funestes, laissa une armée d'environ 56 bataillons et 100 escadrons au duc de Bévern, pour défendre la Silésie, et quitta Bernstadtel, le 15 août, avec 16 bataillons et 23 escadrons : il se réunit au prince Maurice, qui couvrait la Saxe, et après avoir laissé 2 régimens à Dresde, se porta au-devant de l'ennemi, avec 28 bataillons et 43 escadrons. A son arrivée à Erfurt, le 12 septembre, les Français s'étaient retirés sur Eisenach ; mais le roi ne voulut pas s'éloigner de l'Elbe ni de la Saxe, vu que les Autrichiens pouvaient porter des corps sur ses derrières, tandis que Richelieu pousserait des partis sur Halberstadt et Magdebourg ; malgré sa faiblesse, il détacha néanmoins deux divisions pour couvrir ses magasins et ses états. En conséquence, le duc Ferdinand se mit en marche, le 14, avec 3 bataillons et 10 escadrons, vers le duché de Magdebourg, et le prince Maurice, avec 11 bataillons, se dirigea entre l'Elbe et la Mulde, afin d'observer les

mouvemens des Autrichiens vers la Saxe. Le roi resta à Erfurt avec 13 bataillons et 23 escadrons. L'infanterie fut de nouveau cantonnée; la cavalerie campa en arrière de la ville; le quartier-général s'établit à Dittelstadt.

Le 15 septembre, Frédéric se porta avec les hussards et les dragons à Gotha, où il laissa le général Seidlitz avec 15 escadrons; les dragons de Zetteritz restèrent en position intermédiaire entre Gotha, et Erfurt où le roi retourna.

Les généraux de l'armée combinée, informés que les Prussiens avaient fait deux grands détachemens, crurent pouvoir en profiter et débuter par la prise du corps de Seidlitz. Les hussards autrichiens et français, tous les grenadiers de l'armée, ainsi que les régimens de cavalerie allemande de Pretlach et Trautmansdorf, furent destinés à cette expédition, à laquelle les princes de Hildbourghausen et de Soubise voulurent assister. Seidlitz était trop vigilant pour se laisser surprendre; mais comme il manquait d'infanterie et d'artillerie, il évacua la ville à l'approche de l'ennemi, et se posta à Sebenleben, où les dragons de Zetteritz reçurent ordre de le joindre. Les généraux alliés firent leur entrée triomphante dans Gotha, et logèrent leurs grenadiers dans le château.

Sur ces entrefaites, Seidlitz ayant été joint par les dragons, tenta un coup de main. Il fit re-

ployer les postes ennemis par les hussards, et marcha sur la ville, avec les dragons sur un seul rang. Les généraux en chef de l'armée combinée allaient se mettre à table, lorsqu'on leur annonça cette nouvelle. Bien éloigné de penser que quelques escadrons eussent l'audace de tenter une telle entreprise, Soubise crut avoir affaire à toute l'armée prussienne; et comme il avait négligé de faire des dispositions, en cas de surprise, il donna le signal de la retraite en partant avec toute sa suite. Son exemple fut imité par les autres généraux, l'armée prit la route d'Eisenach dans le plus grand désordre, et les grenadiers, attaqués dans le château, l'évacuèrent. Ainsi Seidlitz, avec 15 cents chevaux réussit à chasser, d'une ville fermée, 8 mille hommes de toutes armes, et prit grand nombre de secrétaires, valets de chambres, officiers de cuisine, comédiens, coiffeurs, marchands de nouveautés, etc. Les bagages des généraux français et saxons tombèrent également en son pouvoir; on y trouva des caisses entières d'eau de lavande, de sans-pareille; des parasols, des manchettes; des singes et des perroquets (1).

Cet événement qui prouve ce que peut un

---

(1) Je traduis fidèlement les expressions piquantes de Tempelhof, moins parce qu'elles témoignent contre une cour efféminée et corrompue, dont les vices s'étendarent sur l'armée, que parce qu'elles donnent une leçon aux peuples et aux princes.

bon partisan, commença la carrière de Seidlitz.

Le roi voyant que l'armée ennemie ne se décidait à aucun mouvement, fit évacuer Gotha, le 22; et se retira lui-même, quelques jours après à Butstaedt, d'où il répartit ses troupes dans de bons cantonnemens, qu'il garda jusqu'au 10 octobre sans être inquiété. Tout annonçait que les généraux alliés avaient résolu de ne rien entreprendre dans cette campagne, et l'armée prussienne se rapprocha de l'Elbe, afin de pouvoir, au besoin, secourir celle de Silésie.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient envahi cette province, et repoussé le duc de Bévern sous Breslau, laissant le général Marschall à Lauban en Lusace, avec 6 régimens d'infanterie et autant de cavalerie. Le général Haddick fut porté, avec un corps de troupes légères, entre Dresde et Stolpen : cette position le rendait maître des routes qui conduisent dans la Marche électorale. Comme il n'avait pas un Prussien devant lui, le prince Charles de Lorraine résolut de le pousser sur Berlin, afin de porter la terreur au cœur des états du roi, et de les mettre à contribution. Cette expédition réussit complétement, et prouve qu'un projet téméraire peut avoir parfois à la guerre le plus grand succès. Tempelhof lui attribue tous les avantages que le roi remporta sur la fin de la campagne, en ce qu'elle détermina l'armée française et celle des cercles à opé-

rer plus vigoureusement, et à quitter leur position d'Eisenach.

Le prince Maurice avait été détaché sur l'Elbe, comme nous l'avons dit; dès qu'il apprit cette entreprise de l'ennemi, il passa ce fleuve pour se porter vers Berlin, dans l'espoir d'y prévenir les Autrichiens, ou au moins de leur couper la retraite; mais, en arrivant à Schwelinz, il fut informé qu'Haddick s'était retiré en Lusace, après avoir rançonné la capitale.

Le roi, informé aussi de ce mouvement, crut d'abord que l'ennemi avait concerté un plan plus solide avec les Suédois qui s'avançaient sur le même point, et jugea indispensable d'aller en personne déjouer ce projet. Après avoir laissé à Keith 6 ou 7,000 hommes, pour garder la Saale et observer les alliés, il quitta Leipsick, le 16 octobre et arriva le 20 à Annaberg, sur la gauche de l'Elbe. Mais apprenant ici la retraite de Haddick, il ordonna au prince Maurice de reprendre sa première position entre l'Elbe et la Mulde, et retourna, avec une partie de ses troupes, à Leipsick.

Les généraux de l'armée combinée, renforcés par le corps nombreux du duc de Broglie, voulant profiter de l'absence du roi, pour pénétrer encore une fois dans la Saxe, passèrent la Saale, le 25, et portèrent leur quartier-général à Weissenfels, le 27; le comte de Mailly fut chargé de

sommer Leipsick, que le maréchal Keith refusa de rendre. Les choses en étaient là, lorsque Frédéric arriva avec 10 mille hommes; les troupes de Keith et du duc Ferdinand le rejoignirent et portèrent son armée à 22 mille combattans, avec lesquels il résolut de marcher à l'ennemi.

Quoique l'armée combinée fût très-supérieure en nombre, les généraux ne jugeant pas à propos d'engager une action dans une position adossée à la Saale, crurent devoir arrêter un nouveau plan avec Richelieu; leur armée repassa donc cette rivière, le 29, laissant 4 bataillons et 18 compagnies de grenadiers dans Weissenfels, et 14 bataillons avec de la cavalerie sous le duc de Broglie, à Mersebourg, pour défendre les rives de la Saale.

Le roi quitta Leipsick et arriva, le jour suivant, à Weissenfels qu'il enleva de vive force. Les alliés ayant en grande partie passé la rivière, brûlèrent le pont, et ce qui restait dans la ville fut fait prisonnier. Leur armée fut divisée en deux corps; le premier, commandé par le prince d'Hildbourghausen, resta vis-à-vis de Weissenfels, et l'autre, sous les ordres du prince de Soubise, s'approcha de Mersebourg pour secourir le duc de Broglie, et couvrir sa retraite, dans le cas où l'on jugerait à propos d'abandonner cette place.

Le roi ne croyant pas prudent de mettre ses troupes en quartiers d'hiver, tant que les

ennemis auraient des forces considérables sur les frontières du Magdebourg et de la Saxe, se détermina à livrer bataille à l'armée combinée, et de la contraindre en cas de refus à rétrograder assez loin pour en être débarrassé le reste de cette campagne.

Frédéric fit jeter des ponts sur la Saale, à Weissenfels, Mersebourg et Halle; et la passa sur trois colonnes qui se réunirent, le 2 novembre (*pl.* 8). Les ennemis ayant renoncé à défendre les bords de cette rivière, quittèrent Mersebourg et rassemblèrent toutes leurs forces. Le roi examina leur position le 3, et résolut de les attaquer le lendemain matin. Il s'avança à la tête de la cavalerie, afin d'occuper les postes les plus favorables pour couvrir l'infanterie et lui donner le temps de faire ses dispositions pour l'attaque. Arrivé à Schortau, il s'aperçut que les ennemis avaient changé de position pendant la nuit, et qu'ils en avaient pris une autre; en conséquence, l'armée reçut ordre de marcher par la gauche et de camper, la gauche à Rosbach, le centre en arrière de Schortau, la droite vers Bedra, et la cavalerie en troisième ligne, suivant l'ordre de bataille ci-contre.

Les chefs de l'armée combinée attribuant le mouvement rétrograde du roi à la crainte, sentirent renaître leur courage, et calculant sur leur grande supériorité se décidèrent à atta-



Ordre de bataille de l'armée prussienne à Rosbach.

LE ROI DE PRUSSE.

PREMIÈRE LIGNE.

Lieutenans-généraux. . . . . PRINCE HENRI DE PRUSSE, PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Généraux-majors . . . . .

- Grabow,
  - 1 — Kalenberg, grenad.
  - 1 — Finck, *dito.*
  - 1 — Lubath, *dito.*
- Oldenbourg,
  - 2 — Kleist.
  - 2 — Prince Ferdinand de Brunswick.
- Retzow,
  - 1 — Retzow.
  - 2 — Itzenplitz.
  - 2 — Forcade.
- Bulow,
  - 2 — Meyerink.
  - 2 — Gardes.
- Itzenplitz.
  - 1 bat. Kenitz, grenadiers.
  - 1 Ramin, *dito.*
  - 1 — Wedel, *dito.*
  - 2 Marg. Charles.

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenans-généraux. . . . . MEYERINK, FORCADE.

- Assebourg,
  - 1 — Golz.
  - 1 — Hulsen.
- Parc d'artillerie.
- Assebourg.
  - 1 bat. Winterfeld.
  - 1 — Golz.

CAVALERIE

Généraux. . . . .

- Czetteritz,
  - 5 — Czetteritz, *dito.*
- Meinicke,
  - 5 — Meinicke, dragons.
- Schoneich.
  - 5 — Driesen.
  - 5 — Cuirassiers du corps.
- Seidlitz.
  - 3 esc. Gardes-du-corps.
  - 3 — Gendarmes.
  - 5 — Seidlitz.

Troupes légères.

- 5 esc. Zekuly, hussards.
- 1 bat. Franc de Meyer.
- 5 esc. Zekuly, hussards.

quer le lendemain matin, et à finir ainsi une campagne dont ils ne semblaient pas faits pour supporter plus long-temps les fatigues. La droite et le centre du roi étant trop avantageusement postés pour donner quelque espoir de succès, on prit le parti d'attaquer l'aile gauche en flanc et à revers. Le comte de Saint-Germain fut détaché avec un corps considérable pour amuser l'ennemi et protéger la marche de l'armée. A onze heures, elle se mit en mouvement sur trois colonnes : la cavalerie allemande formait l'avant-garde, l'infanterie la suivait; la cavalerie française fermait la marche. Arrivée sur le plateau à la hauteur du flanc gauche ennemi, l'armée fit halte, et la cavalerie française rejoignit celle qui était en tête.

Lorsque le roi s'aperçut vers deux heures, que l'armée avait dépassé son flanc et continuait son mouvement vers Mersebourg, il donna ordre à Seidlitz de marcher avec la cavalerie, par divisions à gauche, derrière les hauteurs, et d'aller se placer sur celle qui est située entre Lunstedt et Reichertswerben, tandis que l'infanterie suivrait à la hâte.

Les généraux de l'armée combinée, voyant l'ennemi quitter son camp avec une sorte de précipitation, et ne pouvant pénétrer son but, imaginèrent qu'il se retirait. Appréhendant que la fuite du roi ne leur fît perdre le fruit de leurs

belles dispositions, ils s'avancèrent précipitamment avec la cavalerie, laissant l'infanterie à une grande distance, en vue d'atteindre l'arrière-garde, de la détruire, ou de forcer Frédéric à une action générale.

En débouchant près de Reichertswerben, ils virent la cavalerie prussienne sur les hauteurs derrière le village, et continuèrent à s'avancer, présumant qu'elle n'était là que pour gagner du temps et protéger la retraite. Cette illusion s'évanouit bientôt. Seidlitz, marchant avec ses 43 escadrons derrière la hauteur de Janus, et déjà arrivé en J, les forma sur deux lignes par une simple conversion (*voyez pl.* 8 *et* 9), établit son artillerie sur le mamelon, chargea sur-le-champ les têtes des colonnes ennemies, et les rejeta sur Busendorf.

Les troupes combinées voulurent déployer leurs colonnes sur la tête; mais ne purent y parvenir, parce que le général Seidlitz se trouvait déjà établi sur leur front et leurs derrières. Les régimens de Pretlach et de Trautmansdorf, qui s'étaient néanmoins déployés en assez bon ordre, furent culbutés avec les autres et rejetés sur leur infanterie, à travers Reichertswerben et Busendorf. Pendant que cette charge s'exécutait, 6 bataillons prussiens se formèrent successivement en arrière. Le prince Henri, marcha à leur tête, au

soutien de Seidlitz, qui se disposait à poursuivre son attaque, et obliqua à gauche, afin de tourner plus complétement les colonnes ennemies.

Cependant le prince de Soubise ne regarda pas l'affaire comme perdue. La réserve, consistant en 5 régimens de cavalerie, eut ordre de soutenir l'infanterie pendant qu'elle se déploierait; cette réserve fut aussitôt chargée et culbutée. Alors l'infanterie française prise en flanc par celle de l'ennemi, et exposée à un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, ne put tenir ni se former sur les têtes de colonnes : elle se retira, où elle essaya ensuite de se déployer sur la queue, entre le village de Busendorf et celui de Lustschiff, sous la protection d'un gros de cavalerie française; mais celle-ci ayant été forcée à se retirer, l'infanterie abandonna précipitamment le champ de bataille. Le comte de Saint-Germain couvrit la retraite.

Telle fut la bataille de Rosbach, où 22 mille hommes, conduits avec prudence et vigueur, en défirent plus de 50 mille, sans autre perte que 300 tués ou blessés; l'armée combinée eut 800 morts, 6 mille prisonniers, et perdit 72 pièces de canon. L'armée prussienne campa dans la position R; son quartier-général à Burgwerben.

Observations.

Il paraît que les généraux de l'armée ennemie, se proposaient d'agir suivant les circonstances, et voulaient d'abord envahir la Saxe, s'ils le pouvaient sans risque; car ils évitèrent pendant la campagne d'en venir aux mains, et tentèrent le sort du combat, au moment le moins favorable.

Lorsque le roi quitta la Saale, c'était l'instant d'attaquer Leipsick; on aurait pu prendre d'autant plus aisément plusieurs positions pour empêcher les Prussiens de secourir cette place, que Frédéric n'ayant sous sa main, qu'environ 10 mille hommes, et 6 mille sous le prince Maurice, et que le corps commandé par le duc Ferdinand pouvant être aisément repoussé sous le canon de Magdebourg par un détachement de l'aile droite du maréchal de Richelieu, l'armée combinée n'aurait eu ainsi que ces 16 mille hommes à combattre.

Les troupes combinées ayant laissé réunir les différens corps prussiens à Leipsick, firent sans doute bien de repasser la Saale, puisqu'il est dangereux d'engager une action avec une rivière à dos, mais elles auraient dû en défendre le passage : leur grande supériorité les mettant à même d'en surveiller tous les points. Les princes de Sou-

bise et de Hildbourghausen devaient laisser un fort détachement vis-à-vis de Weissenfels, un autre à Mersebourg, et porter l'armée dans une position intermédiaire pour soutenir ces détachemens et arrêter l'ennemi. L'armée du roi passa la Saale sur trois colonnes, distantes de trois lieues, à Weissenfels, Mersebourg, et Halle, qui ne se réunirent qu'à Rosbach. On ne conçoit pas comment les confédérés laissèrent commettre impunément une si grande faute, puisqu'ils pouvaient prendre plusieurs positions pour empêcher la jonction de ces colonnes, et les attaquer séparément avec leurs forces réunies.

Ayant évité pendant toute la campagne d'en venir à une action, les armées combinées devaient persister encore quelques jours dans ce système, 1° parce qu'il était vraisemblable que la situation des affaires en Silésie et en Westphalie forcerait le roi à marcher en personne contre les Autrichiens; 2° parce que, s'il ne prenait pas cette résolution, l'armée de Richelieu, alors disponible, eût opéré de concert avec celle de Soubise et manœuvré sur les flancs de Frédéric, pour le forcer à évacuer tout le pays, ou l'accabler par leur énorme supériorité, dans le cas où il aurait voulu les attendre. Si donc Richelieu et les généraux de l'armée combinée se fussent conduits plus habilement, le roi perdait la Saxe ou la Silésie, et peut-être ces deux provinces.

Le plan d'attaque des alliés contre le flanc gauche des Prussiens, était contraire à toutes les règles; en cas d'échec, leur retraite devenait impossible, parce qu'ils avaient une rivière à dos et l'ennemi sur leurs communications. Lloyd pense que l'exécution n'est pas exempte de blâme, parce qu'ils tentèrent en plein jour, et en vue de l'ennemi, de déborder son flanc et de gagner le revers de sa ligne pour le couper de la Saale: malgré les avantages d'une telle manœuvre, les alliés pouvaient-ils espérer qu'elle réussît contre Frédéric? L'auteur juge qu'ils auraient dû faire quelques démonstrations sur l'extrémité opposée pour attirer l'attention du roi, s'approcher de sa gauche par une marche de nuit, et l'attaquer sans lui donner le temps de changer de position: c'était le seul moyen d'exécuter leur plan, celui qu'ils employèrent devait le faire échouer.

Lorsque le roi quitta son camp avec une feinte précipitation, il fallait le faire suivre par le comte de Saint-Germain, et porter une forte division de cavalerie sur le chemin de Mersebourg pour reconnaître ses mouvemens : si ces deux corps avaient vu qu'il se disposât à la retraite, ils auraient suffi pour battre son arrière-garde; et si l'on s'était aperçu qu'il ne faisait que changer de position, ils l'eussent inquiété assez long-temps pour que l'armée se formât ou se retirât dans son ancien camp.

Lloyd blâme également les alliés d'avoir marché, sans avant-garde ; ce qui ne doit jamais se faire quand on est à proximité de l'ennemi. Il pense, avec raison, qu'ils n'auraient pas dû se former sous le feu des Prussiens, mais plus en arrière.

La conduite de Frédéric fut bien différente ; il aperçut toute la matinée les mouvemens de l'ennemi, sans en être déconcerté, et aussitôt qu'il eut pénétré leur dessein, il fit ses dispositions avec beaucoup de sang-froid. Sa marche derrière le plateau de Reichertswerben, lui procura de grands avantages ; cette fuite apparente trompa l'orgueil de ses ennemis, au point de leur faire négliger toutes précautions : ils s'avancèrent avec tant de précipitation que le désordre s'introduisit dans leurs rangs ; les têtes de colonnes se trouvèrent tout-à-coup sous le feu des Prussiens, et dans l'impossibilité de se former. Le roi saisit ce moment favorable, ordonna à sa cavalerie de charger, et au petit nombre de bataillons qui était arrivé, d'attaquer l'ennemi spontanément. Un pouce de terrain, un instant perdu, auraient donné aux alliés l'espace et le temps nécessaires pour former leur ligne ; mais les manœuvres du roi furent si précises qu'elles durent être couronnées par la victoire.

Tempelhof ajoute que les généraux français et impériaux perdirent la bataille pour avoir jugé

Frédéric d'après le commun des hommes. Lorsqu'ils formèrent leur projet d'attaque, ils étaient éloignés de penser que le roi le devinerait du premier coup-d'œil, le déjouerait avec la même promptitude, et que ce n'était pas *son système d'attendre une attaque, mais bien de la prévenir, en prenant l'initiative*. L'histoire de ses campagnes, surtout la bataille de Soor, aurait dû le leur prouver; mais non contens de le battre, ils voulaient le prendre!

L'auteur prussien tire de la conduite du roi dans cette affaire deux maximes générales:

1° *Lorsqu'une armée prévoit une attaque, elle ne doit jamais attendre l'ennemi; il faut au contraire qu'elle le prévienne sans perdre une minute, et l'attaque avec impétuosité;*

2° *Si l'ennemi veut tourner une armée le jour d'une bataille, celle-ci peut toujours l'en empêcher, et même le déborder.* (Cette pensée sera rendue intelligiblement par la figure 3, planche 14.) On a supposé deux armées marchant sur deux lignes qui doivent se rencontrer en C où elles formeront un angle. Il est évident que celui qui aura atteint le premier ce point, sera établi sur le flanc de son adversaire, et pourra le déborder.

L'armée se portant à l'attaque, le fera vraisemblablement par lignes et en colonnes, par pelotons ou par divisions, car cette méthode est la meilleure. Elle détachera en avant, un gros corps

de cavalerie, afin de gagner plus rapidement le flanc qu'elle veut attaquer. Si l'armée était bien éclairée, il lui serait facile de déjouer ce projet, et il est certain qu'elle pourrait toujours gagner le point donné avant son adversaire; puisqu'ayant reçu à temps avis du mouvement de l'ennemi, elle serait en mesure d'arriver avant lui au point de sa direction (1); elle n'aurait pour cela qu'à suivre l'exemple du roi, qui plaça sa cavalerie à l'aile menacée, et la mit de suite en mouvement.

Dès que l'armée B sera donc formée au point C avant l'armée A, cette dernière sera prise en flanc et sans doute battue, si la première profite de cet avantage avec autant de vivacité que le roi le fit à Rosbach. Pour s'en assurer, il faut démontrer la seule contre-manœuvre qui reste à l'armée A, pour arrêter l'ennemi (*fig.* 4, *pl.* 14). Dès que la cavalerie est parvenue à la hauteur de C, l'armée A n'a d'autres moyens que de former un crochet, au

---

(1) Ces idées de Tempelhof sont justes dans la supposition d'un mouvement fait de jour et à découvert; dans le cas contraire, elles seraient nulles; on peut donc les citer à l'appui du chapitre III, et des maximes que j'y ai présentées pour dérober ses mouvemens à l'ennemi. D'ailleurs, il n'est pas indispensable de marcher par lignes pour gagner l'extrémité d'une armée; on peut masquer l'opération par une attaque d'avant-garde, et porter sa masse sur cette extrémité, par des colonnes de bataillons serrés à peu de distance; de cette manière, il est difficile que l'ennemi le découvre, et puisse s'y opposer à temps.

point de rencontre : ce mouvement, qui doit être exécuté avec rapidité, entraînera quelque désordre ; la cavalerie formée en C, chargeant alors avec ensemble et impétuosité, dans une direction convenable pour déborder l'ennemi, le culbutera, même avant qu'il ne soit déployé. Tempelhof prétend d'ailleurs que la formation de ce crochet est sujette à un autre inconvénient : une armée marchant par lignes en colonnes, perd toujours un peu de ses distances, lorsqu'il s'agit de faire une conversion dans laquelle ses colonnes se rapprochent ; cela arrive surtout lorsque le crochet forme un angle droit ; alors les lignes sont serrées en masse, et il en résulte de la confusion : si la charge de l'ennemi s'effectuait dans ce moment, et que la première ligne fût repoussée, elle entraînerait nécessairement la seconde. La cavalerie des assaillans pourra aisément se reformer et renouveler ses attaques : dans cet intervalle, leur infanterie commencera d'arriver ; les bataillons marcheront au soutien, à mesure qu'ils se formeront, parce qu'il est très-important d'agir avec vigueur, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnaître ; et il est facile de juger qu'ils peuvent le faire sans crainte, puisque l'armée est toujours à portée de les soutenir (1).

---

(1) Tempelhof arrange fort bien cela à sa manière ; mais il est dans l'erreur, lorsqu'il prétend que deux colonnes, se rapprochant

Pour rendre ceci plus intelligible, je suppose que l'armée B marche à gauche par pelotons et par lignes, et que sa cavalerie gagne six ou huit cents pas; son aile gauche arrivera au moment où cette cavalerie aura fourni sa charge, et se reformera: les premiers bataillons arrivés se mettront en bataille, et protégeront cette opération; les deux armes réunies feront alors un effort combiné. L'armée A voyant sa cavalerie culbutée au premier choc, formera sans doute un crochet avec l'infanterie de l'aile droite, en retirant la cavalerie sur la droite, pour qu'elle ne masque pas ce mouvement; mais l'infanterie ennemie B ne lui donnera pas le temps de l'achever; si elle a continué de marcher rapidement, elle arrivera pendant qu'il s'effectue, et mettra facilement en déroute une troupe ainsi surprise. En supposant même que l'aile gauche de l'armée B eût devancé les autres bataillons de quelques cents pas, ceux-ci arriveraient toujours à temps pour appuyer son attaque et la rendre décisive. Il résulterait de cette manœuvre une espèce d'ordre par échelons, dont chaque échelon prendrait son poste, lors-

---

un peu au moment d'un changement de direction, seraient plus faibles et plus facilement battues à cause de cé rapprochement. D'ailleurs, ce changement de direction n'est pas indispensable dans le cas supposé; on peut faire exécuter un changement de front à deux brigades, et le refoulement des deux lignes n'aurait plus lieu.

que celui qui le précède aurait gagné quelques centaines de pas; en observant de les prolonger tous sur la gauche, l'ennemi serait complètement débordé et pris à revers, avant d'avoir pu s'y opposer. Le crochet en D, qu'il voudrait figurer, se trouverait aussi exposé à l'effet de l'artillerie qui battrait les troupes dont il serait formé.

La cavalerie peut beaucoup contribuer au succès de ces sortes d'opérations; et il faut dire, à la louange de celle des Prussiens, qu'elle prépara tellement la victoire, que l'infanterie put aisément l'achever.

On peut tirer de cette bataille une maxime accessoire, savoir : *Qu'un général, commandant une armée manœuvrière doit, autant que possible, attaquer son ennemi, fût-il même supérieur en nombre, lorsqu'il est en marche.* En parcourant l'histoire de cette guerre, on se convaincra que le roi cherchait toujours à prendre ses ennemis dans un mouvement. Cette manœuvre avait alors plus d'importance qu'aujourd'hui, à cause de la manière de camper et de marcher. Dans les dernières guerres, la moitié des combats n'ont été que des engagemens de têtes de colonnes; le terrain et le système actuel ont également contribué à ce changement.

CHAPITRE V.

Observations sur les ordres de marche de Frédéric et sur ceux de Guibert. Maximes sur les magasins et sur les attaques contre une armée en marche.

Avant de donner la narration des événemens qui se passaient en Silésie, pendant l'expédition du roi en Saxe, je vais présenter quelques observations justifiées par la bataille de Rosbach, et qui doivent, par conséquent, trouver leur place ici.

Les ordres de marche sont une partie importante de l'art de la guerre, Guibert a consacré plusieurs volumes pour nous en développer les diverses combinaisons : on me permettra de faire ici quelques observations sur ceux que Frédéric a le plus souvent mis en pratique.

Les réflexions qu'on va lire sont relatives à l'ancien système, c'est-à-dire à celui dont on s'est servi jusqu'à la guerre de la révolution. On y suppose deux armées campant à proximité, organisées par lignes, comme elles l'étaient jadis, et fortes d'environ 50 à 60 mille hommes. Depuis 1793, les masses sont devenues plus considérables, on a été forcé pour les faire agir facile-

ment de les subdiviser, et de former dix à douze corps d'armée, agissant chacun vers le but commun; dès-lors les ordres de marche ont changé, et ceux proposés par Guibert, comme ceux de Frédéric, ont subi des modifications nécessitées par la différence de l'organisation des armées, autant que par le changement survenu dans la manière de les employer. Mais si les ordres de marche du roi n'étaient plus praticables pour les armées modernes, ils auront toujours un grand intérêt pour l'art, et conviendront pour un ou deux corps d'armées destinés à manœuvrer en présence de l'ennemi et à gagner une extrémité de sa ligne par un mouvement de flanc.

Sur les ordres de marche.

La clarté des dispositions du roi pour les batailles de Rosbach, Kollin et Leuthen : l'examen de son ordre de marche et de tous ceux qu'il a mis en usage avant et après ces batailles, m'ont également frappé.

J'ai cru y découvrir une des causes principales de sa grande facilité à mouvoir les masses, à les porter vivement sur une extrémité de la ligne ennemie, à les laisser en colonnes ou à les former avec la rapidité de l'éclair, et je dois avouer que j'ai considéré cette cause, comme une de celles qui ont contribué aux succès de Frédéric. Dès-

lors il m'a paru aisé de saisir tous les rapports de sa tactique avec ses ordres de bataille ; mais, en même temps, j'ai vu combien on l'avait méconnue et défigurée dans toute l'Europe, en croyant l'imiter, et recherchant ses causes dans le maniement des armes, la célérité des feux ou des manoeuvres compliquées.

De tous les auteurs militaires dogmatiques, Guibert a seul traité la tactique de Frédéric, car Mirabeau ne nous a donné que son ordonnance d'évolutions, qui n'a rien de commun avec les systèmes de bataille ; c'est l'école de peloton et de bataillon.

Guibert a prouvé, dans l'éloge du roi de Prusse, que sa tactique était ignorée en Europe ; mais, la connaît-il mieux lui-même, lorsqu'il consacre une plume, digne d'un plus grand sujet, à nous enseigner des déploiemens que ce grand capitaine ne fit jamais à la guerre, et qu'il nous dit gravement qu'il avait laissé beaucoup à désirer dans le détail des marches ? Pour suppléer à ces lacunes, il emploie un volume entier à nous démontrer qu'une colonne de 8 bataillons, par exemple, doit déployer comme un bataillon de huit pelotons. Qu'on ne m'accuse pas d'être le détracteur de Guibert ; loin de moi une telle pensée ! Eh ! quel homme n'admirerait pas son génie ! Qui oserait lui contester un rang distingué parmi les

écrivains militaires? C'est justement parce qu'il fit preuve de talens inappréciables qu'il faut regretter qu'il ait vécu un demi-siècle trop tôt, et écrit dans un temps où la tactique de son héros était encore méconnue. Son imagination à la fois brillante et profonde, se serait proposée un objet plus digne d'elle que les détails sur lesquels il s'est appesanti. Dans le premier chapitre de son Traité des marches, il promet un système de guerre complet; les chapitres suivans ne sont, au contraire, qu'une simple répétition des ordonnances : son second volume n'est qu'une application de l'école de bataillon, au déploiement des colonnes; mais quel est l'officier supérieur, connaissant l'ordonnance, et sachant manier une troupe, qui ne puisse faire déployer une colonne? Les bataillons sont à une colonne, ce que les pelotons sont à un bataillon. Les uns et les autres se ploient et se déploient d'après les mêmes principes. Néanmoins on ne saurait nier que ses manœuvres ne soient bonnes dans un camp d'instruction, pour accoutumer les officiers à toutes les combinaisons, et à l'estimation des distances; mais qu'elles soient praticables à la guerre, et préférables à celles de Frédéric, c'est une question que tous les militaires instruits pourront juger.

En jetant un coup-d'œil sur les ordres de marche de l'armée prussienne aux batailles de Kollin,

de Rosbach et de Leuthen, on verra qu'elle marchait en colonnes, par le flanc (1), chaque ligne formant une colonne; qu'elle passait à cet ordre en rompant à droite ou à gauche par pelotons, et qu'elle reprenait l'ordre de bataille, au moyen de la même conversion par peloton sans déploiement (2).

Guibert n'a fait l'application de cette manœuvre qu'au prolongement insignifiant de direction parallèle (4e et 6e manœuvres, pl. 7 et 8 de sa grande Tactique), comme s'il eût été entraîné par son système de déploiement, ou qu'il n'eût pas saisi les facilités qu'elle présente, pour toutes les marches et pour tous les ordres de bataille; cependant de cette manœuvre dérivent les avantages suivans :

1° *L'armée peut faire tous ses mouvemens réu-*

---

(1) Ce n'est pas de la marche par le flanc et par files dont il est ici question, mais de la marche en colonnes par pelotons et par le flanc de l'armée, la droite ou la gauche en tête.

(2) Dans une instruction rédigée pour ses généraux, avant la guerre de sept ans, Frédéric recommandait cette méthode de marcher par lignes comme la meilleure; mais il n'en développait ni le mécanisme ni les avantages : cependant il expliquait parfaitement les marches par ailes. Cette instruction, rédigée après la guerre de 1742, ne fut imprimée qu'après celle de sept ans, en 1766. Elle prouve que, dans la première guerre, le roi lui-même n'avait pas encore saisi tous ses avantages, puisqu'il avoue qu'aux batailles de Soor et de Hohenfriedberg il n'en sut pas profiter.

nie ; elle ne risque point d'être accablée en détail, puisqu'elle ne forme que deux colonnes, à la distance d'une première ligne avec la seconde ;

2° L'ennemi ne peut pénétrer entre ses colonnes, ni les couper ;

3° En prenant la direction qu'elle veut donner à sa ligne de bataille, l'armée, en arrivant sur le terrain, pourra être formée dans quelques minutes, ou dans le même espace de temps qu'il faut à des pelotons pour converser (1). *Cette manœuvre simple est celle de l'article 2, 4e partie de l'école de bataillon. Il sera seulement nécessaire de protéger la marche des colonnes par une avant-garde, qui remplira le double but de les couvrir et de donner le change à l'ennemi ;*

4° Comme l'armée ne doit observer que deux ou trois cents pas de distance, entre ses colonnes, pour former deux lignes, ou la distance des pelotons entre eux, cette manœuvre sera juste et précise ;

5° L'armée ayant atteint la hauteur d'un des flancs de l'ennemi, par un mouvement dérobé, en se formant avec rapidité, ne lui donnera pas le

(1) Je ne prétends pas que tous les pelotons conversent strictement dans la même minute sur tout le prolongement de la ligne; mais, le signal étant donné, il y aura très-peu d'intervalle pour l'exécution dans les différentes brigades, et la conversion ne durera certainement pas dix minutes.

temps de faire un crochet, ni de changer de front; il sera donc accablé successivement sur une extrémité de sa ligne, comme les Impériaux le furent à la bataille de Leuthen.

6° *Enfin, si l'armée ne veut pas former deux colonnes aussi longues que sa ligne de bataille ordinaire, elle peut, suivant le terrain, en faire quatre, en doublant sa ligne, ou marchant par ailes, sans augmenter l'embarras de la formation. Ces quatre colonnes étant établies par lignes doublées, arrivées à peu près à la hauteur où elles doivent se former, se dédoubleront; la deuxième fera halte, et protégera le mouvement de la première, laquelle marchera jusqu'à ce qu'elle ait dépassé sa tête qui s'emboîtera alors avec le dernier peloton de la première; de manière, qu'au moyen de la simple conversion dont nous avons parlé, elles se trouveront à même de former ligne contiguë.*

Si elles sont formées par ailes, elles se retrouveront sur deux lignes par un simple changement de direction, exécuté simultanément par les têtes et les queues de chaque colonne. L'ordre de marche de la bataille de Leuthen (pl. 13) *le démontre clairement.*

Il est bien entendu toutefois que ces ordres de marche ne peuvent avoir lieu que sur un champ de bataille découvert, car dans les pays fortement coupés ces grands mouvemens sont impraticables;

il faut alors arriver par les débouchés reconnus, et se borner à combattre en colonnes.

Pour rendre ces diverses manœuvres plus intelligibles, j'ai cru devoir joindre, à la fin de ce volume, une planche qui en représente tous les détails; et, pour la rendre plus intéressante, j'ai adopté l'ordre de bataille que Frédéric avait arrêté à Kollin, mais qui ne fut point exactement suivi (*Voyez planche 7 et son explication*).

L'examen des ordres de marche de Guibert, va nous convaincre par la difficulté et les inconvéniens de leur application, que c'est par un système absolument inverse, que Frédéric faisait mouvoir ses masses avec tant de précision et de facilité.

Guibert a employé plusieurs chapitres, et onze planches, pour donner différens ordres de marche de front, qui ne diffèrent que dans les bataillons de déploiement, ou la direction de droite et de gauche; ainsi comme il sera indifférent de choisir l'un ou l'autre de ces chapitres, je prendrai le sujet de sa planche IX, ou l'ordre oblique simple. L'armée qu'il fait mouvoir est d'abord obligée d'ouvrir cinq marches, et de former cinq colonnes ployées sur la droite ou sur la gauche. Il faut ensuite que ces colonnes exécutent une marche, en conservant parfaitement leurs distances à une demi-lieue, l'une de l'autre. Arrivées au point d'attaque, elles doivent s'y dé-

ployer, peloton par peloton, sur celui de la tête, avec assez d'exactitude pour que le premier de la colonne de gauche se trouve appuyé au dernier de la colonne qui est à sa droite; l'inverse se fait à la gauche, si la direction est sur cette aile. Or, je demande aux militaires accoutumés à diriger des troupes :

1° Si, pour marcher à l'ennemi, on peut ouvrir cinq marches jusqu'à sa portée, à travers les obstacles du terrain, sans qu'il s'en aperçoive, et ne repousse l'attaque?

2° En supposant que cela fût possible, le sera-t-il de conduire cinq colonnes hors du rayon visuel, en conservant exactement les distances, de manière à ce qu'elles arrivent, à la minute, sur le front des attaques, principalement lorsqu'une colonne aura la moitié moins de chemin à parcourir qu'une autre?

3° Accordant néanmoins ces deux hypothèses, comment les colonnes formeront-elles une ligne solide et contiguë, s'il y a le moindre retard dans l'une ou l'autre? Et combien de temps emploieront-elles à se développer sur la tête?

4° Sera-t-il possible de déployer sur le centre pour accélérer le mouvement? et si, pour l'exécuter, on voulait faire tourner le dos à la tête des colonnes lorsqu'elles seront à portée de l'en-

nemi, que deviendrait une armée attaquée dans une pareille situation?

5° Quel succès attendre d'une attaque, dont la réussite dépend de la surprise d'un flanc de l'ennemi et où il faudrait une heure au moins pour former la ligne? N'aura-t-il pas le temps de faire son changement de front, d'opposer une ligne égale à la vôtre, même de la déborder, en suivant les principes que j'ai indiqués à la suite de la bataille de Prague?

6° L'ennemi pouvant découvrir la marche, de toute l'étendue du rayon visuel, ne sera-t-il pas à même de renforcer vivement un point de sa ligne, de pénétrer entre les deux colonnes les plus voisines, qui, arrêtées dans leur mouvement, seront prises en flanc, de front et à revers, et vraisemblablement détruites?

7° J'ai cependant supposé, contre toute vraisemblance, la possibilité d'ouvrir des marches; mais s'il est reconnu que cette opération soit inexécutable devant l'ennemi, qu'on juge alors si le système de Guibert pourrait être exécuté par des colonnes marchant au hasard sur des directions vagues, forcées de subordonner leurs mouvemens aux accidens du terrain, de s'éloigner souvent à double distance de déploiement, arrivant les unes beaucoup avant les autres, et présentant des attaques isolées, sans force et sans

vigueur. Que deviendrait une armée dans cette situation, si elle avait affaire à un Frédéric, à un Napoléon?

Guibert paraît avoir tellement méconnu le simple mécanisme de l'ordre de marche par lignes, que dans la manœuvre où il était le plus naturel de l'employer, dans celle où il tombe sous le sens, en un mot, dans sa planche 15, il s'est servi de l'ordre de front, pour indiquer l'attaque de l'ennemi sur les têtes de colonnes qu'il voulait faire manœuvrer; cette armée avait néanmoins commencé son mouvement par le flanc, ainsi que la même planche le démontre, elle marche d'abord par la gauche et par lignes. Jusque là, cet auteur judicieux avait suivi l'impulsion de l'ordre naturel; pourquoi donc a-t-il formé, de cette même armée, quatre colonnes de front, pour leur faire exécuter ensuite un long déploiement? tandis qu'en faisant tête de colonne à droite, après avoir passé le village et le bois, et dirigeant ses deux colonnes en arrière du plateau qu'il a figuré, il pouvait les mettre en bataille par une simple conversion de pelotons. Frédéric manœuvra ainsi à Rosbach; et la position est absolument la même que celle supposée par Guibert. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'auteur de l'Essai général de tactique ait renouvelé les mêmes erreurs dans sa défense du système moderne, où elles sont encore plus sensibles.

Je n'aurai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet, ni de citer la malheureuse bataille de Minden; la relation de cette affaire, rapportée dans le chapitre XV, prouve complètement les vices d'un déploiement processionnel.

Si les idées que je viens d'exposer, ne sont pas assez intelligibles, ou assez frappantes, par les ordres de marche annexés à ce volume, on peut consulter encore ceux de Zorndorf et de Kunersdorf, et de tous les mouvemens stratégiques de Frédéric : on verra, que c'est à eux seuls qu'on doit attribuer la facilité avec laquelle il manœuvrait sur les flancs de l'ennemi, tenait son armée sous la main jusqu'au moment d'attaquer, et la formait alors avec rapidité.

Le système de tenir son armée toujours réunie, de présenter une masse à des parties isolées, une ligne entière à une seule extrémité de ligne; ces combinaisons justement admirées des gens de l'art, ne pouvaient s'exécuter qu'au moyen d'un ordre pareil, d'un mode de formation qui réunît promptitude, ensemble et simplicité.

Le système de Guibert, celui de Frédéric, et les idées que je viens d'émettre, reposent sur un ordre de combat en ligne déployée; je pense, au reste, et j'ai déjà eu occasion de démontrer que cet ordre n'est pas de rigueur, et que l'on pourrait employer, avec plus d'avantage, une ligne de bataillons formés en colonne serrée par divisions,

à demi distance de sections. Chaque bataillon ayant trois divisions, ce serait dans le fait une formation sur trois lignes : mais les régimens, au lieu d'être déployés, seraient sur trois divisions de front et autant de profondeur,

3e Bon 2e Bon 1er Bon

par conséquent plus concentrés, plus faciles à mouvoir, et plus forts. Au reste, cet ordre n'est pas incompatible avec une marche par lignes.

On ne disconviendra pas néanmoins que cette manière de marcher, si convenable au temps où les armées restaient en présence dans des camps tendus, dont elles avaient tout le loisir de connaître les approches; convenable encore pour manœuvrer sur le terrain un jour d'affaire, n'ait perdu de son importance par la manière dont on fait la guerre aujourd'hui. Il faut bien se garder aussi d'en confondre le mécanisme avec les profondes combinaisons de la stratégie, ou avec les mouvemens nécessaires pour les mettre à exécution.

L'expérience des guerres de la révolution nous avait depuis long-temps engagé à présenter les modifications indispensables à ce système de marche et les maximes qui pouvaient en résulter. Le nouveau plan que nous avons adopté pour cet ouvrage nous détermine à les placer ici.

Il est bien reconnu aujourd'hui que la marche d'une armée en lignes contiguës, par ailes ou par lignes que Frédéric a recommandée comme la plus avantageuse, est sans doute une de celles qui conviennent le mieux lorsqu'une armée est en position de marcher à l'ennemi pour le combattre; alors elle est considérée comme manœuvre; mais elle est très-inutile et embarrassante lorsqu'on est à soixante lieues de l'ennemi, qu'il n'a aucune grande armée réunie, et que plusieurs routes se dirigent concentriquement vers le point que l'on veut occuper. On conviendra, en effet, que cinq corps de 20 mille hommes se porteront bien plus rapidement sur un point quelconque, en suivant cinq routes différentes, que ne le ferait une armée de 100 mille hommes marchant sur une seule route, ne pouvant se mouvoir qu'avec la lenteur inséparable des grandes masses, et forcée de traîner tout l'attirail de ses subsistances avec elle. La célérité des mouvemens, qui multiplie les forces d'une armée *en portant sa masse alternativement sur tous les points de sa ligne*, est un avantage inappréciable à la guerre: mais il n'est pas le seul qu'offre le système moderne; il y en a encore deux autres que nous avons indiqués, c'est-à-dire celui de faciliter les subsistances, et celui de diviser l'attention de l'ennemi.

Des corps d'armée de 20 mille hommes peu-

vent trouver des subsistances dans tout le cours de leur marche, en y faisant contribuer les environs à quelques lieues à la ronde. Il suffira donc qu'ils conduisent avec eux du biscuit pour huit ou neuf jours, c'est-à-dire pour tout le temps où ces corps seraient en position et manœuvreraient devant l'ennemi, sur un espace de terrain resserré, et simultanément avec les autres divisions. Ainsi, les opérations militaires ne seront plus subordonnées aux établissemens de grands magasins et à la marche régulière de la boulangerie (1).

Quant au second point, il est certain qu'une armée qui prend l'offensive et tente une invasion, *a l'initiative de tous les mouvemens*, et que ceux de l'ennemi doivent être rapportés aux siens. Si elle occupe donc, par un de ses corps, chacune des grandes communications qui mènent à lui, il sera inquiété à la fois sur tout le développement de sa ligne d'opérations, et il se trouvera embarrassé pour décider sur quel point il doit porter les principaux efforts de sa défense.

Pour s'assurer de la justesse de ces assertions, on n'a qu'à méditer un instant sur les mouvemens que la grande armée a effectués, en 1815,

---

(1) On sent bien que ce système ne peut être suivi que dans un pays peuplé et cultivé. Il serait, par exemple, impraticable dans la Russie et dans la Suède (*Note de* 1806).

depuis le Rhin jusqu'à Donawerth, Zumershausen, Gunzbourg et Memmingen, et ensuite depuis le Danube jusqu'en Moravie.

Il me paraît que ce système d'opérations peut être consacré par les maximes suivantes :

1° *Lorsqu'une armée se décide à effectuer une invasion, ou qu'elle prend l'offensive, elle a l'initiative des mouvemens.*

2° *Cet avantage la dispense de marcher en masse, tant qu'elle n'a pas atteint le point où elle doit rencontrer l'ennemi et le combattre. Elle devra, au contraire, former, suivant sa force, plusieurs gros corps d'armée, et les diriger sur les communications qui conduisent concentriquement vers ce point important.*

3° *La direction générale ne peut être donnée que sur le centre, une des extrémités ou les derrières de la ligne ennemie* (1); *mais, en thèse générale, il vaut mieux se diriger sur une extrémité; de là on peut, au besoin, arriver sur les derrières. La direction sur le centre ne convient que dans le cas où la ligne de son adversaire serait disséminée, et ses corps séparés par de grands intervalles.*

4° *Dans ce cas, il faut porter le plus grand nombre de ses corps sur l'une de ces parties isolées, et*

---

(1) Voyez chapitre XIV, *des Lignes d'Opérations.*

chercher à l'envelopper ; pendant ce temps, les autres corps gardent le point central, et tiennent en respect l'autre partie de l'armée.

5° *Lorsqu'on fait avancer la plus grande masse de ses corps sur les derrières d'une armée, en passant par une des extrémités de la ligne ennemie, il faut laisser un corps sur cette extrémité : par ce moyen, on conserve les communications avec sa ligne d'opérations, tandis que l'adversaire est coupé de la sienne ; ce corps sert en même temps à attaquer en flanc, et à empêcher l'ennemi de sortir de sa mauvaise position par un mouvement dérobé.*

6° *Ces opérations sont surtout avantageuses lorsque l'ennemi est à une grande distance de la base d'où elles partent. On peut néanmoins appliquer les mêmes principes à des positions plus rapprochées (deux ou trois marches) ; dans ce cas, il faut que les différens corps n'aient pas plus de chemin à parcourir pour se réunir au point principal, qu'il n'y a de distance entre ces corps et les postes avancés en face de l'ennemi* (1).

7° *Par le moyen de ce système, l'armée em-*

---

(1) Il ne faut pas confondre ce système avec celui des divisions isolées sur un front trop étendu. J'ai compris sous cette dénomination, les opérations entreprises sur un front de trente ou de quarante lieues, par des divisions isolées, hors d'état de se réunir dans un jour de combat, et dont les mouvemens ne peuvent pas être simultanés sur le point décisif. Il est facile de juger la diffé-

brassant une plus grande étendue de terrain et marchant plus rapidement, pourra trouver une partie de sa subsistance dans le pays même, surtout lorsqu'il s'agira de contrées où la population est nombreuse, et où les villes sont en grand nombre. Il sera seulement indispensable de faire suivre chaque corps par les bestiaux et la quantité de biscuit suffisante pour le nourrir lorsqu'il aura atteint l'ennemi, et sera forcé de séjourner dans un espace resserré, conjointement avec les autres corps. Cet approvisionnement sera suffisant, s'il peut fournir à la subsistance pendant le même espace de temps qui serait nécessaire pour le renouveler.

8° *Les magasins pourront être alors établis sur les derrières à mesure que l'armée avancera. On y procédera par des réquisitions légales, frappées sur toutes les provinces voisines, et appuyées de quelques troupes d'exécution; par des marchés avec les administrations du pays, et par les convois de précaution que l'on pourra tirer de son propre territoire. Les bestiaux, le riz, et le biscuit sont les approvisionnemens les plus sûrs et les plus faciles à transporter.*

---

rence qui existe entre ces opérations et celles de plusieurs corps d'armée qui auraient une position concentrée, dont la profondeur égalerait le front, et qui pourraient ainsi être mis en action simultanément, avant que l'ennemi pût rien tenter sur leur ligne.

Sur l'attaque d'une armée en marche.

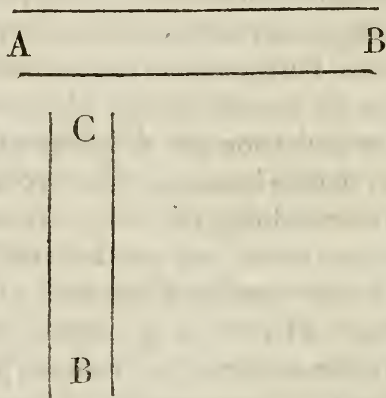
J'ai terminé ce chapitre dans mes premières éditions, par quelques idées sur les attaques contre une armée en marche, dont la bataille de Rosbach offre un exemple si frappant.

Les changemens survenus dans l'art de la guerre, et dans l'organisation des armées rendront sans doute de tels événemens plus rares. Cependant si l'organisation par divisions et par corps d'armées, semble beaucoup plus propre à arrêter un mouvement dirigé sur la tête d'une colonne; il n'en est pas moins vrai que la bataille d'Auerstedt fut perdue par les Prussiens, et que celles de Marengo, d'Eylau et de Lutzen furent sur le point de l'être aussi par les Français, parce qu'on les attaqua en mouvement, et au moment où ils ne s'attendaient point à une affaire générale.

On peut donc en conclure que les attaques faites contre une armée en marche n'ont rien perdu de leur importance, et je me suis décidé à représenter ici les mêmes observations que j'avais déja faites, en rappelant seulement qu'elles sont basées sur le système des marches, campemens, et ordres de batailles en lignes contiguës.

Une attaque contre une armée en marche est avantageuse, par la même raison que l'est celle

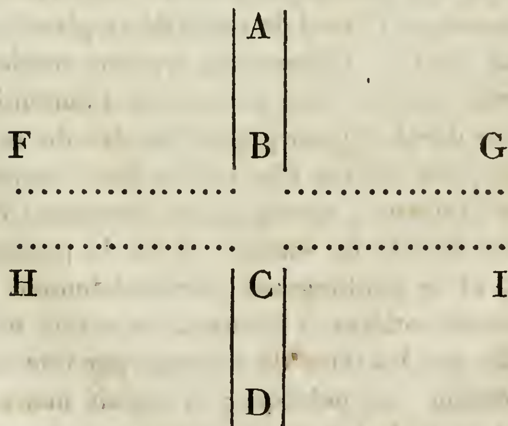
sur une extrémité de la ligne ennemie, c'est-à-dire, parce que l'armée attaquée sur la tête de ses colonnes se trouve, relativement à l'ennemi, dans la même disposition que si elle était assaillie sur une de ses extrémités. La figure suivante le démontre.



L'armée AB est dans la même position que celle du roi à Rosbach; celle BC dans la même disposition relative que celle des alliés : en les supposant donc toutes deux en bataille, on verra que BC se trouve attaqué en ordre perpendiculaire débordé sur un des flancs, comme il le serait sur la tête de ses colonnes, s'il était en marche.

L'avantage de ces deux manœuvres provient de ce que l'armée attaquée ne peut engager ses bataillons que successivement, et que l'ennemi, opérant avec vigueur, les accable ainsi en détail.

Pour obtenir ce résultat, il ne suffit pas d'attaquer une colonne en marche, il faut encore que l'armée AB prenne une direction convenable; par exemple, un prolongement horizontal, si la marche des colonnes est perpendiculaire, et perpendiculaire, si elle est horizontale. Le but de cette direction doit être de présenter toute sa ligne à une tête de colonne, par conséquent, à une extrémité seule de la ligne ennemie. On conçoit en effet que, si deux têtes de colonnes se rencontraient dans la même direction et déployaient réciproquement, il en dériverait un ordre parallèle, un choc de deux fronts égaux en force, un défaut total de combinaisons; je vais expliquer cette idée par la figure suivante:



L'armée AB marche sur deux colonnes, et

rencontre celle CD sur sa direction; la première, craignant d'être attaquée, déploiera sans contredit le plus promptement possible; si la deuxième n'en faisait pas autant, elle serait battue, suivant le procédé de la première figure.

AB formera donc la ligne FG.

CD formera la ligne HI.

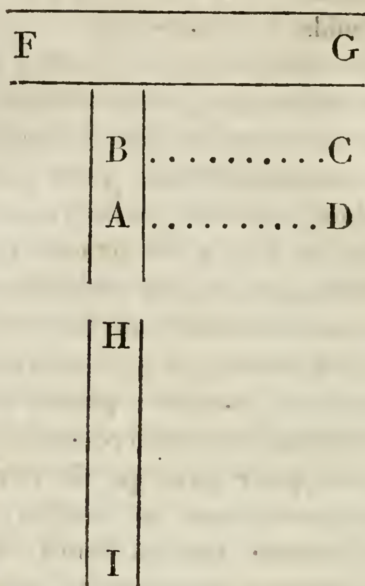
Ce rétablissement de l'ordre parallèle d'un front contre un autre, de bataillon contre bataillon, est, sans contredit, une preuve d'incapacité; les armées ainsi engagées peuvent se détruire sans un grand succès; et, si l'une d'elles remporte la victoire, elle ne la devra certainement pas à son général.

Je crois utile de rappeler ici l'observation faite, au sujet des ordres de marche de Guibert, et notamment à l'égard de celui de sa planche 15, répété dans sa Défense du système moderne: l'auteur voulant faire exécuter à l'ennemi une marche dérobée pour gagner la tête de ses colonnes, fait arriver tête contre tête, suivant la figure ci-dessus; tandis qu'en changeant de direction au-delà du village, après le passage du bois, et se prolongeant horizontalement avec distances entières, l'ennemi se serait mis en bataille sur les têtes de colonne par une simple conversion des pelotons; il aurait manœuvré dans le sens de la première figure, et dans celui du roi à Rosbach. Cette nouvelle application

prouve combien il a méconnu la tactique de Frédéric, malgré sa simplicité.

La position des armées dans cette bataille, et la démonstration que je viens de faire, justifient mon observation sur les déploiemens de l'Essai général de tactique ; c'est qu'ils peuvent être indispensables pour une partie d'armée surprise en marche, et forcée de former un crochet. Cette modification ne doit avoir lieu cependant que pour une avant-garde ou les têtes de colonnes attaquées subitement : le reste de l'armée, instruit de cette attaque, pourra manœuvrer sans déploiement dans la direction la plus avantageuse, soit pour protéger la retraite de la brigade qui aura formé le crochet, soit pour agir offensivement sur les flancs de l'ennemi.

Cette dernière supposition fait naître une discussion incidente; Tempelhof est d'avis, et je crois aussi qu'une armée attaquée en marche, formera avant tout un crochet, c'est-à-dire que la brigade, formant tête de colonne, se déploiera à droite ou à gauche de la colonne, en forme de crochet, ainsi qu'on le voit daus la figure suivante.



Si l'avant-garde AB ou tête de la colonne BA HI est attaquée par l'ennemi, elle déploie à droite ou à gauche, suivant la direction de cette attaque, et occupe la ligne pointillée BC, AD qui figure un crochet relativement à la colonne; cette manœuvre est nécessaire, pour opposer une résistance au premier effort de l'ennemi FG; *mais l'armée, étant à l'abri de ce danger, doit-elle suivre le mouvement de la brigade* AB, *et rétablir l'ordre parallèle?* Cette question se lie à la suivante : *une armée, attaquée par un de ses flancs, ayant fait front ou crochet avec la bri-*

gade du flanc menacé, doit-elle continuer un changement de front dans la même direction, et se former parallèlement à l'ennemi?

Ces deux questions, me paraissent inséparables, puisque les positions supposées respectivement, offrent les mêmes causes et les mêmes résultats : je ne craindrai pas de me tromper, en prononçant la négative sur l'une et sur l'autre.

Cette manœuvre paraît bien, au premier abord, la plus naturelle; elle est aussi ordinairement appliquée par les généraux médiocres, mais en est-elle plus sage pour cela ? Il est reconnu que l'attaque sur un flanc est des plus favorables; pourquoi une armée, dont l'avant-garde ou la brigade de l'aile seraient engagées de front avec l'ennemi, ne chercherait-elle pas, à son tour, à gagner un de ses flancs, et à changer ainsi la défensive contre l'offensive, une défaite probable contre une victoire presque certaine? Qui empêchera un général attaqué de cette manière, d'ordonner à sa brigade engagée de défendre le terrain pied à pied, en se retirant sur une seconde placée en échelon ? Pendant ce temps, ne pourra-t-il pas faire, avec le reste de la colonne ou de l'armée, un changement de direction, en faisant exécuter un quart de conversion à ses pelotons pour se diriger par ce moyen, sur une extrémité de la ligne ennemie? (*Voyez fig. 5, planche 14, les colonnes DD.*)

Il résultera de cette disposition un ordre oblique sur un flanc de l'adversaire, qui n'osera certainement pas poursuivre les brigades en retraite, pouvant être attaqué lui-même avantageusement si le général opère avec vigueur et ensemble. Cette manœuvre est beaucoup plus simple, et plus rapide qu'un changement de front ; elle donne l'avantage inappréciable d'établir toute l'armée sur une seule extrémité de la ligne opposée, tandis que le changement de front, qui ne s'achèverait vraisemblablement pas, ne tend qu'à rétablir l'ordre parallèle.

Si cette manœuvre paraît compliquée on peut lui en substituer d'autres, pourvu que ce soit dans le but d'amener la masse de ses forces contre une seule aile de l'ennemi.

C'est dans des circonstances semblables qu'un général peut apprécier une théorie basée sur les vrais principes. Un homme ordinaire, qui n'a pour lui que sa longue expérience, sera toujours surpris, embarrassé, lorsqu'on lui annoncera que ses têtes de colonnes sont attaquées par une ligne, ou un de ses flancs culbuté ; mais s'il connaît la juste valeur de la position où il se trouve, et les contre-manœuvres qu'il peut opposer, il les ordonnera avec ce calme qui inspire la confiance, et communiquera à son armée toute sa sécurité ; l'expérience en pareil cas, ne

sert qu'à bien juger les distances, et à adapter des manœuvres analogues au terrain.

Mais il est temps d'abandonner ces réflexions, pour donner la relation de ce qui se passait à la gauche de la ligne d'opérations du roi, pendant que ce prince affranchissait sa droite de l'armée combinée.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1757. — SECONDE PÉRIODE.

Invasion des Autrichiens en Silésie ; bataille de Breslau. Frédéric y revient ; bataille de Leuthen.

Nous avons dit que le roi, en marchant contre l'armée combinée, avait laissé un corps sous les ordres du duc de Bévern pour observer le prince Charles, et l'empêcher de faire aucune entreprise sur la Silésie : en conséquence, le duc quitta Bernstadel, et campa sur la montagne de Landscron, près de Gœrlitz; il détacha le général Winterfeld avec une forte division à Moys, entre la Neiss et la Queiss, pour garder le passage de ces rivières.

Le prince Charles s'avança jusqu'à Bernstadel, et porta Nadasty, avec un corps considérable, à Seidenberg, afin d'observer Winterfeld, de s'assurer un passage sur la Neiss, et d'être prêt à suivre ou à prévenir le duc de Bévern, s'il voulait gagner la Silésie.

Les Autrichiens croyaient avoir le plus grand intérêt à porter le théâtre de la guerre sur

l'Oder, parce qu'ils y auraient vécu aux dépens de l'ennemi, et que leur supériorité pouvait leur faire espérer, avec raison, de conquérir la Silésie : pour atteindre ce but, il importait de forcer les Prussiens à quitter la position défensive de Gœrlitz, qui aurait pu leur donner le temps d'attendre le retour du roi, et de reprendre l'offensive à la fin de la campagne.

Par la raison inverse, il convenait au duc de Bévern de maintenir les choses dans l'état où elles étaient, et de prolonger les opérations sans laisser remporter d'avantage décisif à l'ennemi. Sa position favorisait ses vues : il jugeait, d'après le système de ces temps-là, que les Autrichiens ne seraient jamais entrés en Silésie, en le laissant derrière eux, parce qu'il eût été à même de rentrer en Bohême, et de les couper de leurs magasins : la division qui gardait Bautzen, liait les deux armées prussiennes et leur facilitait les moyens de se concerter et se soutenir réciproquement. Il suffisait de maintenir cet état de choses jusqu'à ce que le roi eût délivré la Saxe, pour se trouver en mesure de rejeter l'ennemi en Bohême.

Le prince Charles résolut donc de faire évacuer, par ses manœuvres, une position qu'il ne pouvait enlever de force, il détacha une division pour chasser les Prussiens de Bautzen, et couper la communication de la Saxe, tandis que le corps

de Nadasty attaquerait Winterfeld pour intercepter celle de la Silésie.

Le corps de Nadasty renforcé, attaqua le 7 septembre, deux bataillons postés sur la montagne de Holtzberg, en avant du camp. Il espérait les accabler avant qu'ils ne pussent se retirer ou recevoir du secours; mais ces braves se défendirent avec tant de courage qu'ils donnèrent le temps à Winterfeld d'accourir: le combat s'engagea avec plus de chaleur qu'auparavant; cependant les Prussiens furent forcés de céder au nombre et de se retirer après avoir perdu leur général et la plus grande partie de leurs troupes. Les Autrichiens prirent possession du Holzberg qu'ils évacuèrent le lendemain, après avoir eu 2 mille hommes tués ou blessés dans cette affaire.

Le duc de Bévern apprit en même temps l'occupation de Bautzen par l'ennemi; cet événement lui coupant ses communications avec le roi, lui fit craindre que les Autrichiens, après avoir détruit Winterfeld, ne passassent la Neiss avec leur grande armée pour lui fermer les routes de la Silésie; il prit le parti d'y marcher sans délai. Cette résolution était d'ailleurs commandée par l'impossibilité de subsister dans la position de Gœrlitz. En conséquence, il descendit la Neiss qu'il passa à quelques lieues de cette ville, et marcha par Naumbourg, Buntzlau, Hainau et et Liegnitz, où il arriva le 19.

Dès que le prince Charles fut informé de la retraite des Prussiens, il se dirigea par Lauban, Lowenberg, Golderg, Jauer, Nicolstadt et Greibnig, où il arriva le 26. Cette position coupa à son adversaire la communication de Breslau, de Schweidnitz et de la Haute-Silésie. Le jour suivant, il fit canonner Barsdorff, où les Prussiens avaient posté quelque infanterie : le feu ayant pris au village, elle fut obligée de se retirer, et occupa une position en arrière, où elle put être soutenue par l'armée. L'intention du prince était de l'attaquer; mais le duc de Bévern se proposant de regagner, s'il était possible, la communications perdue, quitta Liegnitz dans la nuit du 27, et se dirigea vers Glogau.

Le duc cherchait à y passer l'Oder en sûreté, dans le cas où il serait poursuivi par toute l'armée autrichienne; mais comme il s'aperçut qu'il n'était suivi que par l'avant-garde, et qu'elle marchait sur la droite de la Katzbach vers Parschwitz, il effectua ce passage le 29 près de Lampersdorff. Après avoir marché sur la droite de ce fleuve, il le repassa à Breslau, et campa le 1er octobre sur les bords de la Lohe, ayant la ville à dos; rétablissant de nouveau sa communication avec la Haute-Silésie, et s'appuyant à Breslau.

Le prince Charles croyant que son adversaire se retirait de Liegnitz sur Glogau jugea inutile

de le poursuivre, parce qu'il avait un refuge assuré sous le canon de cette ville, où il aurait pu s'approvisionner de tout ce dont il aurait eu besoin; les Autrichiens, au contraire, sans nuls dépôts sur cette ligne, jugeaient impossible d'en former en face de l'ennemi, qui avait plusieurs places fortes sur leurs derrières. Ainsi pour ne point fatiguer ses troupes par une poursuite inutile, le prince Charles se dirigea sur Breslau, espérant sans doute qu'avant l'arrivée des Prussiens il pourrait s'emparer de cette place, très-faible par elle-même, et défendue par une garnison peu considérable. Mais lorsqu'il arriva sur la Schweidnitzwasser, il se trouva prévenu par le duc de Bévern, établi comme on vient de le dire entre son armée et la ville.

Il était difficile aux Autrichiens de rester dans cette position, car le défaut de subsistances et l'approche de l'hiver les eussent bientôt mis hors d'état de tenir la campagne. Le prince Charles ne pouvait pas non plus étendre ses troupes en quartiers d'hiver, au milieu d'un pays où l'ennemi avait une armée et toutes les places fortes: d'un autre côté, il lui paraissait humiliant de se retirer en Bohême sans avoir fait aucune entreprise, et de perdre le fruit de ses opérations précédentes; cela aurait paru d'autant plus extraordinaire que son armée était supérieure à celle

des Prussiens, et qu'il attendait un renfort considérable de Bavarois et de Wurtembergeois (1). Deux partis s'offraient donc au prince, celui d'entreprendre le siége de quelque place, ou d'attaquer le duc de Bévern sous Breslau. Son énorme supériorité aurait dû lui faire adopter le dernier, qui promettait les plus grands résultats; mais les conseils autrichiens étaient trop pusillanimes pour arrêter une entreprise qui présentât la moindre chance contraire : ils n'osèrent se décider à celle-ci, de peur d'être inquiétés en cas de revers par la garnison de Schweidnitz, et résolurent de faire préalablement le siége de cette place, 1° parce qu'en la prenant, on se rendait maître des principaux défilés qui conduisent en Bohême, et des villes et villages qui se trouvent en arrière; 2° qu'alors on avait la facilité de tenir une grande partie de l'armée en Silésie pendant l'hiver; 3° que si on parvenait à la faire capituler

(1) Ces raisonnemens, les motifs allégués, et les résultats que l'on se proposait, sont des combinaisons aussi étroites que toutes celles des Autrichiens dans cette guerre : au lieu de chercher les points décisifs, d'y porter ses masses et de combattre, on s'amusait à des calculs sans fin et sans but; mais je ne puis arranger les raisonnemens des généraux de Marie-Thérèse, d'après le système moderne, ni d'après mes propres principes; je les présente tels qu'ils étaient; le lecteur saura les apprécier en les comparant aux guerres qui ont eu lieu depuis.

en peu de temps, on pourrait ensuite attaquer le duc de Bévern, ou former sans crainte toute autre entreprise, puisqu'on aurait une retraite assurée (1).

En conséquence, Nadasty fut envoyé avec un corps considérable pour former ce siége; il fut joint par les troupes de Bavière et de Wurtemberg. La ville de Schweidnitz, située dans une belle plaine, à une lieue des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, est riche et bien peuplée. Lorsque les Prussiens s'en emparèrent dans la guerre précédente, elle n'était défendue que par un mur gothique avec quelques tours; mais le roi appréciant les avantages de sa position, tant pour faciliter l'exécution des projets qu'il pourrait former contre la Bohême, que pour couvrir la Silésie, résolut de la fortifier. A la fin de la guerre, ce prince ordonna d'y construire plusieurs forts ou redoutes étoilées. On

---

(1) Voilà ce qu'on peut appeler une guerre trop compassée: craindre avec une armée de 85 mille hommes, d'en attaquer 30 mille, de peur de ne savoir où se retirer! De semblables combinaisons caractérisent l'esprit du siècle; on donnait alors aux armées, aux forteresses et aux magasins, des valeurs de convention, à peu près comme à des pièces du jeu d'échec. Les raisonnemens du conseil autrichien ne sont ni d'un prince Eugène ni d'un Montécuculli. Schweidnitz n'eût pas été mis dans la balance par le général le plus médiocre de nos jours.

plaça entre ces ouvrages, quelques petites lunettes ou demi-lunes; le tout était entouré d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé.

Les plus mauvaises fortifications sont les redoutes étoilées; elles ne peuvent avoir de flancs, et les angles rentrans prennent un si grand espace dans l'intérieur, qu'il est impossible d'y placer la garnison et l'artillerie nécessaires pour les défendre; elles sont de plus exposées à être enfilées d'un bout à l'autre, ce qui les met hors d'état de faire une longue résistance.

Nadasty forma trois attaques, dont deux seulement étaient sérieuses. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 27 octobre; l'artillerie ayant fait brèche à trois de ces redoutes, elles furent emportées d'assaut dans la nuit du 11 novembre; le gouverneur capitula le lendemain. La garnison, forte de 6 mille hommes, resta prisonnière de guerre. On trouva dans la place une grande quantité d'artillerie, de munitions et de vivres.

Pendant ce temps, les deux armées restèrent tranquilles près de Breslau, le prince Charles couvrant le siége de Schweidnitz, le duc de Bévern se fortifiant dans son camp qu'il n'osait quitter de crainte de perdre Breslau, et d'être enfermé entre l'armée d'observation et celle de siége.

Le prince Charles, encouragé par la reddition

de cette ville, résolut d'attaquer les Prussiens, quoiqu'ils eussent alors fortifié leur position, qu'il eût été beaucoup plus facile d'emporter dès les premiers jours : il ordonna donc à Nadasty de venir joindre la grande armée ; ce général arriva le 17, et campa sur la droite. Les jours suivans furent employés aux préparatifs de l'attaque fixée pour le 22 novembre.

Bataille de Breslau.

Le duc de Bévern ayant passé la Lohe, prit position, l'aile droite appuyée à Kosel, la gauche à Klein-Mochber, le front couvert par la Lohe et les villages de Pilsnitz, Schmidefeld et Hœfgen (*Voyez pl.* 10). Le flanc se prolongeait depuis Klein-Mochber jusqu'au faubourg Saint-Nicolas; l'aile droite était couverte par un abattis qui s'étendait depuis Pilsnitz jusqu'à l'Oder, gardé par les chasseurs à pied et six bataillons de grenadiers.

Les Autrichiens campaient sur la rive gauche de la Lohe, entre Strachwitz et Masselwitz; la réserve s'étendait de Goldschmieden à Stabelwitz; le village de Neukirch fortement retranché couvrait leur front.

Les deux armées restèrent dans ces positions jusqu'après la prise de Schweidnitz. Nadasty rejoignit celle de l'ennemi avec son corps, qui fut placé sur la droite, entre Bethlern et Operau; ce général avait d'abord pris la direction de Brieg, ce qui détermina le duc à y faire marcher le régiment de Neuwied le 17; on éleva aussi quelques redoutes en avant du faubourg d'Ohlau, afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer, et de gagner le flanc gauche de l'armée. Un bataillon fut posté dans le couvent.

Le corps du général Ziethen, consistant en 7 bataillons et 50 escadrons, s'avança sur les hauteurs de Grabischen à Gabitz, afin de faire face au général Nadasty; on éleva une redoute sur la hauteur, en avant de ce premier village, et Kleinbourg fut gardé par un bataillon franc.

L'armée prit les armes le 22 à la pointe du jour; celle des Autrichiens s'approcha de la Lohe, et disposa ses trois attaques. Le corps de Nadasty passa la rivière près de Hartlieb, et marcha en GG. Les bataillons prussiens sortirent du camp, et occupèrent, en avant du front, les postes qui leur étaient assignés. Le général Windersheim, qui se trouvait au-delà de l'Oder, fut retiré et placé à l'aile droite. Comme l'on s'aperçut que l'ennemi marchait sur le faubourg, le général Ziethen s'avança par la gauche pour arrêter ce

mouvement; il fut renforcé par 4 bataillons 10 escadrons, et prit la position suivante :

Le régiment de Schultz, à la redoute en avant de Grabischen; celui de Lestewitz aux deux autres, entre ce village et Gabitz; les 10 escadrons de cuirassiers Gesler et margrave Frédéric entre ces redoutes pour soutenir l'infanterie.

7 Bataillons et 20 escadrons s'étaient déployés en première ligne entre Neudorf et Herdam.

31 Escadrons en 2e ligne.

Le centre était formé comme il suit :

4 Bataillons en 1re ligne, 10 Escadrons en 2e ligne,	Entre Grabischen et Klein-Mochber, aux ordres du général Schultz.
10 Bataillons en 1re ligne, 10 Escadrons en 2e ligne,	Entre Hoefgen et Schmidfeld, aux ordres du général de Lestewitz.

La droite était composée de la division du général Brandeis, savoir :

3 Bataillons aux redoutes derrière Pilsnitz.	
7 Bataillons de grenadiers, en 1re ligne, 15 Escadrons, en 2e ligne,	Derrière ce village.

On renfonça ensuite le poste de Pilsnitz par 2 bataillons de grenadiers.

Un brouillard assez épais dura toute la matinée. Les Autrichiens établirent à neuf heures plusieurs batteries de gros calibre, pour protéger la construction des ponts et le passage de la Lohe; savoir, à droite et à gauche de Klein-Mochber, 3 batteries de 13 pièces chacune; à Neukirch, une de 10; à Pilsnitz, une autre de même force, sans compter l'artillerie de campagne. Ces batteries firent un feu violent jusqu'à midi : le brouillard s'étant alors dissipé, l'armée s'avança et jeta sept ponts, sous le feu des Prussiens, en moins de trois quarts d'heure.

Le corps de Nadasty passa le premier; les Croates et l'infanterie traversèrent Woischwitz, afin de tomber sur le flanc gauche de Ziethen. Dès que ce général aperçut les Autrichiens, il les fit canonner, et ordonna aux dragons et hussards d'attaquer les têtes de leurs colonnes. L'infanterie hongroise et celle de Wurtemberg furent culbutées et se retirèrent en désordre sur la Lohe. Au même instant, 12 compagnies de grenadiers, aux ordres du général Wolfersdorf, attaquaient le poste de Kleinbourg; le bataillon d'Angenelly, après une vigoureuse résistance, fut forcé à l'évacuer en y mettant le feu pour ralentir l'ardeur des grenadiers; ce bataillon s'arrêta à quelques pas plus loin, et se reforma derrière un fossé, où il se maintint jusqu'à l'arrivée du premier bataillon de Lestewitz, conduit par

le jeune prince de Bévern. Un terrible combat s'engagea alors ; les grenadiers de Schenkendorf et de Rosenberg, les hussards de Werner et de Ziethen, furent envoyés successivement au soutien ; ces derniers chargèrent avec impétuosité les grenadiers autrichiens, et en sabrèrent 4 compagnies ; le village fut repris avec 13 pièces de canon : cet effort vigoureux étonna Nadasty, qui resta dans sa position jusqu'à la nuit : Ziethen conserva le champ de bataille.

Pendant que ceci se passait à la droite des Autrichiens, le prince Charles avançait avec le reste de l'armée, et tentait de passer la Lohe, sur trois colonnes. Il réussit en effet à jeter, sous la protection d'un feu d'artillerie très-vif, plusieurs ponts vis-à-vis de Klein-Mochber et à droite de Schmidefeld. L'artillerie prussienne n'était pas en état de répondre à celle des ennemis, dont l'infanterie franchit rapidement les ponts, et chercha à se former. Le premier passage eut lieu à Mochber, et fut exécuté par 35 compagnies de grenadiers et 12 escadrons de carabiniers, soutenus par les deux lignes d'infanterie de l'aile droite, aux ordres des généraux Andlau et Stahremberg, et par le corps de réserve des généraux Wied et Esterhazy. L'aile droite de la cavalerie devait ensuite passer sur le même point, où le prince Charles de Lorraine et le maréchal Daun se trouvaient en personne.

Lorsque quelques bataillons autrichiens eurent franchi le pont, le général Pennavaire avança, pour les charger, avec les 10 escadrons de cuirassiers des Schœneich; mais outre qu'il fut accueilli par une grêle de mitraille et de mousqueterie, le terrain était si humide et si glissant que les chevaux pouvaient à peine marcher : il fut forcé de se retirer. Au même instant le général Schultz aborda l'ennemi avec les régimens du prince de Prusse et Ferdinand : les Autrichiens déployés n'avaient d'autre alternative que de vaincre ou d'être culbutés dans la rivière; leur défense fut opiniâtre; protégés par leur nombreuse artillerie, ils attendirent avec sang-froid cette charge de l'infanterie prussienne, qui n'eut aucun succès, parce que les régimens exposés long-temps à la mitraille, arrivèrent sans vigueur, et déjà en désordre sous le feu des bataillons ennemis. En vain le prince Ferdinand de Prusse s'élança, avec un drapeau à la main, pour renouveler l'attaque, il fut également repoussé.

Une autre circonstance, non moins malheureuse, fut l'évacuation prématurée de la redoute en avant de Grabischen. Le colonel de Schultz, afin de soutenir les régimens du prince de Prusse, et Ferdinand, ordonna aux deux bataillons formés devant le village, de marcher contre la colonne qui défilait sur le pont de Mochber : le major croyant que la garnison de cette redoute

appartenant à son corps, devait être retirée, lui donna ordre de se joindre à lui; cet événement fit une telle impression sur le régiment, composé de recrues du canton même, qu'il prit la fuite et retourna à Grabischen. Il fallut le courage et l'habileté du colonel Lindstedt pour le rallier. L'ennemi profita de cette faute, occupa la redoute et y plaça du canon et des obusiers qui battaient les flancs de la ligne; plusieurs bataillons autrichiens avancèrent en même temps et s'emparèrent du village.

Tandis que ceci se passait, le pont de Schmidefeld s'achevait, et le centre de l'ennemi composé des divisions d'infanterie d'Arberg et Maquire, soutenues de la première ligne de cavalerie de l'aile gauche aux ordres du général Stampach, y avait passé la Lohe.

Les généraux d'Arberg et Maquire attaquèrent les redoutes près de Schmidefeld: le régiment de Manteufel, qui gardait le village, s'y défendit jusqu'à l'entier épuisement de ses munitions. Le comte de Wied vint de l'aile droite, avec la réserve, pour attaquer Hœfgen que le régiment du prince Henri défendit avec la même bravoure; il ne quitta ce poste qu'après l'enlèvement de Grabischen et de Mochber, par la droite de l'ennemi, ce qui le débordait et menaçait sa retraite. Le général Lestewitz était resté, avec sa division, en arrière de Schmidefeld et Hœfgen, afin de ne pas l'exposer inutilement au feu de l'ar-

tillerie ; il la fit alors avancer, et reprit Schmidefeld ; mais comme la ligne se trouvait battue en flanc et à revers par la redoute de Grabischen, quelques bataillons ployèrent, et il fut forcé à se retirer pour les reformer. Ce mouvement rétrograde permit aux Autrichiens de s'établir aussi dans Klein-Mochber.

Le duc de Bévern n'avait cependant point encore envie de renoncer à la partie ; à quatre heures et demie, les 10 régimens d'infanterie aux ordres des généraux Schultz et Lestewitz, s'étaient formés de nouveau, ainsi que plusieurs régimens de cuirassiers. La ligne se porta alors sur Schmidefeld, Hœfgen et Mochber, poussant les Autrichiens jusque sur la Lohe. Mais, peu après, le feu cessa, et la nuit étant survenue, la plus grande partie des troupes se retira sans aucun motif sur le faubourg Saint-Nicolas ; le duc les trouva là en revenant de l'aile gauche, où il s'était rendu pour combiner avec Ziethen les moyens de surprendre l'ennemi à minuit, comptant que Lestewitz et Schultz avaient repris Klein-Mochber (1).

(1) L'historien prussien cherche ici à excuser la défaite du duc, en lui supposant des causes singulières ; mais si l'attaque du centre sur Mochber devait décider la bataille, pourquoi le duc allait-il courir ailleurs avant qu'elle fût exécutée ? on ne quitte pas le point décisif pour aller conférer ailleurs.

La troisième attaque, dirigée contre la droite à Pilsnitz, fut plus vive et plus longue que les autres. Ce village, d'un accès naturellement difficile, était encore défendu par des redoutes; la Lohe dont les rives y sont très-escarpées, le partageait en deux. Le général Keuhl, avec l'aile gauche de l'armée autrichienne, soutenue par la gauche de la seconde ligne de cavalerie, eut ordre d'attaquer ce poste et les ouvrages aux environs; mais, par la difficulté du terrain, la force de ces ouvrages et la bravoure de l'ennemi, il fut repoussé trois fois avec une très-grande perte. Enfin, lorsqu'il fut nuit, les Prussiens se retirèrent: la relation autrichienne dit qu'ils y furent contraints; Tempelhof, témoin oculaire, assure qu'ils le firent volontairement, ou par ordre, ou par suite des mouvemens du reste de l'armée. Cet auteur n'a jamais pu comprendre pourquoi on abandonnait ainsi un poste, dont l'évacuation resta même ignorée de l'ennemi; elle fut d'autant plus étonnante que toutes les troupes étaient animées de la plus vive ardeur, et qu'on leur avait annoncé des avantages remportés par la gauche.

Les Prussiens perdirent environ 6 mille hommes tués, pris ou désertés. Les Autrichiens eurent environ 4 mille hommes hors de combat.

Bataille de Leuthen.

Le lendemain de la bataille de Breslau, le duc de Bévern voulant faire une reconnaissance, tomba dans un parti ennemi et fut fait prisonnier. Le général Ziethen prit le commandement du corps, le conduisit à Glogau, y repassa sur la rive gauche de l'Oder, et marcha au-devant de celui que le roi amenait de Saxe.

Les Autrichiens, fiers de leur victoire, se reposèrent sur leurs lauriers. Au lieu de poursuivre l'armée de Bévern, qu'ils avaient à peu près coupée, ils restèrent huit à neuf jours devant Breslau, et se préparaient, après la reddition de cette mauvaise place, à prendre des quartiers d'hiver, lorsque l'arrivée du roi vint déranger ce projet.

Frédéric ayant terminé heureusement l'expédition contre l'armée combinée, par la bataille de Rosbach, et n'ayant plus rien à craindre pour la Saxe, résolut de marcher rapidement en Silésie, pour arrêter les progrès des Autrichiens. Il partit de Leipsick, le 2 novembre, avec 18 bataillons et 28 escadrons.

Ce corps arriva le 28 à Parchewitz, et y séjourna jusqu'au 3 décembre. Il fut logé et entretenu, pendant la marche, par les communes où il passa. Cette mesure, nécessitée par l'impossibilité de transporter autre chose que les munitions

les plus indispensables, et par le défaut de magasins sur la route, fit d'ailleurs supporter plus facilement aux troupes, les fatigues d'une marche forcée aussi longue (1). Le roi, craignant que la division autrichienne restée en Lusace, sous les ordres des généraux Marschal et Haddick, ne l'inquiétât dans sa marche, porta le maréchal Keith avec un petit corps par les hautes montagnes sur Marienberg, Pasberg, et de là en Bohême, afin d'attirer l'attention de l'ennemi sur cette province. Le maréchal exécuta cette entreprise avec succès, poussa par Commotau et Laun jusques sur Leutmeritz, détruisit le magasin qui s'y trouvait, brûla le pont sur l'Elbe, leva de fortes contributions, se retira en Saxe à l'approche du général Marschal, et y prit ses quartiers d'hiver.

Pendant sa marche sur Parchewitz, le roi avait appris les nouvelles les plus désastreuses; celle de la prise de Schweidnitz fut immédiatement suivie de celle de la bataille de Breslau, de la prise du duc de Bévern, de la reddition de cette

(1) Ce n'était pas la première fois que les troupes prussiennes vécurent aux dépens des cantonnemens et sans distributions. Cela aurait dû suffire pour prouver qu'une armée, marchant à des entreprises importantes, peut bien trouver du pain dans sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait décidé du succès d'une opération, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

place et de la défection des régimens silésiens; la désertion s'était manifestée au point qu'en sortant de la ville, 11 bataillons se trouvèrent réduits en tout à 400 baïonnettes. De même les régimens de cavalerie silésienne ne présentaient pas le tiers de leur force au complet. Cette armée du duc de Bévern, réduite à 15 mille hommes, sous le commandement de Ziethen, fit sa jonction le 3 à Parchewitz avec celle du roi. Ces forces réunies s'élevaient donc à peu près à 30 mille combattans. L'armée autrichienne pouvait en compter 80 mille. Enorgueillie de ses succès, et d'une telle supériorité, elle donnait, par dérision, à l'armée du roi, le nom de *parade de Potsdam.*

Une suite d'événemens heureux engourdit quelquefois les plus grandes ames, semble les priver de leur vigueur naturelle, et les abaisser au niveau des esprits ordinaires: l'adversité est, au contraire, le seul tonique capable de rendre à ces ames l'énergie et l'élasticité qu'elles avaient perdues. Frédéric était surtout dans ce cas. Il assembla ses généraux et officiers d'état-major, leur fit connaître tous ses revers, leur déclara qu'il comptait plus que jamais sur le zèle, la constance inébranlable, le courage et l'amour de la patrie qui les avaient toujours animés, pour arracher à l'ennemi les avantages remportés. Il les chargea de communiquer toutes ces choses aux officiers et même aux soldats de l'armée, pour

les préparer aux grandes actions qui ne tarderaient pas à avoir lieu (1) ; les prévenant qu'il fallait attaquer les Autrichiens partout où on les rencontrerait, sans égard à la supériorité du nombre; enfin que leur bravoure, capable de surmonter tous les obstacles, d'emporter tous les retranchemens et toutes les positions, lui garantissait un heureux résultat, aussi bien que le souvenir de la bataille de Rosbach, lui était d'un heureux présage (cette bataille avait été gagnée jour pour jour un mois auparavant). Quel homme aurait pu rester insensible à un discours aussi énergique, à une telle confiance, et n'eût brûlé de marcher de suite à l'ennemi, afin de prouver qu'il en était digne? En effet, le courage de l'armée fut exalté jusqu'à l'ivresse; toute idée de danger s'évanouit, et fit place au sentiment qui promet la victoire.

Aussitôt après la réunion de Ziethen, les troupes furent disposées conformément à l'ordre de bataille ci-contre.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, l'armée partit de Parchewitz et marcha dans l'ordre suivant à Neumarck.

---

(1) Quelle était sublime et touchante cette pensée de Frédéric, d'associer ainsi ses officiers, ses soldats même, à la grandeur de ses sentimens! Quel homme ne paierait pas de mille vies cette confiance d'un héros.

5 — Krokow (jeune), *dito*.

1 bat. Pr. de Prusse.
1 — Munchow.

1 — Brunswick (Fr.)
1 — Wurtemberg.
1 — OEstreich, grenadiers.

sards.

10 esc. Ziethen.
10 — Werner.
3 — Warnery.
5 — Szekuly.

page 262.

Ordre de bataille de l'armée prussienne à Leuthen.

AVANT-GARDE.

Généraux-majors	Wedel,	Latorf,	prince de Bévern,		Goltz,		Kalkreuth,	
	2 bat.	2	1	1	1	1	1	1 bat.
Régimens	Meyerink,	Itzenplitz,	Assebourg,	Bornstedt,	Heyden, grenad.	Wedel, *dito.*	Haak, gren.	Manteufel, gren.

PREMIÈRE LIGNE.

AILE GAUCHE.

Lieutenans-généraux . . . . DRIESEN, RETZOW.

Généraux-majors . . . . .

- Meyer,
  - 10 — Bareith, dragons.
- Norman,
  - 5 — Kyau, cuirass.
  - 5 — Driesen, *dito.*
  - *Bataillons francs.* Lenoble. Angenelly. Kalden.
- Stechow,
  - 5 esc. Stechow, dragons.
- 1 bat. Diringshofen, gr. } flanqueurs
- 1 — Kursel, grenad. } de gauche.
- Geist,
  - 2 — Forcade.
  - 2 — Brunswick.
  - 1 — Burgdorf, grenadiers.
  - 1 — Schenkendorf, *dito.*
- Munchow.
  - 2 — Geist.
  - 2 — Winterfeld.

AILE DROITE.

Lieutenans-généraux . . . . PRINCE FERDINAND, PRINCE MAURICE, WURTEMBERG, ZIETHEN.

- Kalhden,
  - 1 — Retzow.
  - 2 — Kannaker.
  - 2 — Pannewitz.
- prince Fr. Brunswick,
  - 1 bat. Kremzow, grenadiers.
  - 2 — Charles.
  - 2 — Gardes.
- 1 bat. Unruhe, grenad } flanqueurs
- 1 — Kleist, *dito.* } de droite.
- baron Schoneich,
  - 5 — prince Schoneich, *dito.*
- Schmettau,
  - 5 — Seidlitz, *dito.*
  - 5 — Fréderic, *dito.*
- Lentulus.
  - 3 esc. gardes-du-corps.
  - 5 — gendarmes, cuirassiers.

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenans-généraux . . . . FORCADE.

Généraux-majors . . . .

- Bredow,
  - 5 — Bar. Schoneich, *dito.*
  - 5 — Cessler, *dito.*
- Krokow,
  - 1 esc. vieux Krokow, cuirassiers.
  - 5 — Carabiniers, *dito.*
- Oldenbourg,
  - 1 — Ferdinand.
  - 2 — Rosenberg, grenadiers.
  - 1 — Henri.
  - 2 — Kalckstein.
- Bulow,
  - 1 — Brunswick (Fr.)
  - 1 — Wurtemberg.
  - 1 — OEstreich, grenadiers.
  - 1 — Ploetz, grenadiers.
- Rohr,
  - 1 bat. Pr. de Prusse.
  - 1 — Munchow.
- Krokow,
  - 5 — Wurtemberg, *dito.*
  - 5 — Krokow (jeune), *dito.*
- Zettritz.
  - 5 esc. Normann, dragons
  - 5 — Zettritz, *dito.*

Hussards.

- 10 esc. Ziethen.
- 10 — Werner.
- 3 — Warnery.
- 5 — Szekuly.
- 6 — Seidlitz.
- 10 — Puttkamer.

L'avant-garde était composée de 800 volontaires, de 10 bataillons, des campemens, des chasseurs à pied et bataillons francs, de tous les hussards de l'armée, excepté Werner; des dragons de Zetteritz, Norman et Jeune-Krokow, tirés de l'aile droite de la cavalerie; et enfin d'une batterie de 10 pièces de 12.

L'armée suivait sur quatre colonnes. Elle marcha par ailes et par la droite. (*Voyez la pl.* 13). La première était composée des deux lignes de cavalerie de l'aile droite. La seconde comprenait les deux lignes d'infanterie de l'aile droite. La troisième se trouvait formée par l'aile gauche de l'infanterie. La quatrième par l'aile gauche de la cavalerie, également sur deux lignes. La grosse artillerie fut divisée en deux brigades à la suite des deux colonnes d'infanterie.

L'avant-garde rencontra, à Neumarck, un corps de 4 mille Croates, dont 200 furent sabrés et 600 faits prisonniers; le reste fut dispersé, et toute la boulangerie tomba entre les mains des Prussiens. Le quartier général fut établi, dans cette ville, avec 10 bataillons; l'infanterie de l'avant-garde cantonna à Kemmendorf; la cavalerie campa en avant, l'infanterie de l'armée campa en arrière de ce village, et la cavalerie en deçà de Neumarck; la grosse artillerie traversa la ville, et se rangea de l'autre côté. Le roi apprit

le même soir, que le prince Charles avait quitté son camp de Breslau, passé la Lohe et la Schweidnitz, et qu'il campait en deçà de cette rivière (*Voyez pl.* 12, *AB*).

L'armée se mit en route, le 5, avant le point du jour; les grenadiers de Burgdorf occupèrent le château de Neumarck; ceux de Ploetz et Ostreich restèrent aux bagages et avec le train d'artillerie. D'ailleurs la marche fut conforme aux dispositions du jour précédent. L'avant-garde se forma devant Kemmendorf, la cavalerie en première ligne; l'infanterie sur les hauteurs, en deuxième. La batterie de dix pièces de 12 en avant de cette position, où l'avant-garde attendit le jour et l'arrivée de l'armée. On annonça aux troupes que l'ennemi était en présence; cette nouvelle causa une joie universelle: on lisait dans les yeux de ces braves combien ils étaient impatiens de se mesurer avec lui, et tout leur promettait la victoire. Un temps nébuleux empêchait l'ennemi de découvrir leur marche; la cavalerie de l'avant-garde surprit le corps du général Nostitz, composé de trois régimens de dragons saxons, de deux régimens de hussards autrichiens, postés près Borna; on en tua une partie; on prit 11 officiers et 540 soldats; le reste fut poussé sur l'armée. L'infanterie de l'avant-garde s'était jetée dans les broussailles en avant de Polkendorf,

Lampersdorf et Katlau, afin de protéger cette attaque. Pendant ce temps, les colonnes poursuivirent leur marche dans le meilleur ordre; jamais on ne vit un plus beau coup-d'œil; les têtes conservaient toujours la même hauteur et les distances nécessaires pour se former. L'armée était ainsi à même de presser son mouvement.

L'enlèvement de Borna donna au roi la facilité de reconnaître l'ennemi; sa ligne appuyait la droite au bois de Nipern, le flanc couvert par des étangs et le village; elle s'étendait de là en arrière de Frobelwitz et de Leuthen; l'aile gauche postée entre Sageschutz et ce dernier village; le corps de Nadasty appuyait à cette aile, et formait un crochet prolongé jusqu'aux marais de Gohlau; une division de cavalerie liait ce corps avec la gauche de la grande armée, qui se trouvait à Leuthen.

L'apparition de l'avant-garde prussienne vers Lampersdorf, et le combat contre le corps de Nostitz, qui se replia sur l'aile droite des Autrichiens, firent croire au comte de Luchesi, qui la commandait, que le roi allait l'attaquer; il sollicita plusieurs fois des renforts. A la fin, le machal Daun ne pouvant découvrir les mouvemens du roi, qui étaient cachés par les hauteurs, fut ébranlé par ces sollicitations, et marcha lui-même à l'aile droite avec la réserve.

Frédéric connaissait trop le terrain pour ne pas saisir, au premier coup-d'œil, le côté faible des Autrichiens; la droite de leur position étant trop bien couverte pour l'attaquer, il résolut de porter tous ses efforts sur la gauche, et à cet effet, il refusa la sienne. Dès que les têtes de colonnes eurent dépassé Borna, elles firent changement de direction à droite, et se formèrent avec la plus grande simplicité sur deux lignes, par une seule conversion des pelotons de la tête en F (1); l'avant-garde resta à gauche, et fut destinée à commencer l'attaque.

L'armée, qui marchait alors sur deux lignes dans son ordre de bataille, la cavalerie aux ailes, l'infanterie au centre, arriva un peu après midi sur les hauteurs entre Lobetintz et Kartechutz; on était déjà si près de l'ennemi, que Tempelhof lui-même découvrit toute sa ligne depuis le moulin à vent de Lobetintz : l'avant-garde reçut ordre d'attaquer. Aussitôt qu'elle eut laissé à droite les villages de Kartechutz et Strigwitz, elle se forma; 6 bataillons de sa droite se placèrent en potence pour couvrir le flanc gauche de la cavalerie, et

(1) Cette manœuvre est indiquée sur l'ordre de marche de l'armée (*pl.* 13). On a mal à propos pointillé quatre colonnes sur les plans de cette bataille qui ont été publiés. Ces quatre colonnes cessèrent d'exister par le changement de direction qui eut lieu en *g g*.

les quatre autres attaquèrent le village sous la protection de la batterie de 10 pièces de 12.

Nadasty avait été placé sur l'aile gauche, afin de déborder les flancs de l'armée prussienne : on vit en effet sa cavalerie déboucher en arrière du bois et attaquer celle des Prussiens. Elle réussit d'abord à la faire ployer ; mais les bataillons de l'avant-garde, formés en H, dirigèrent sur elle un feu nourri qui la força de se retirer précipitamment. Alors le feu d'artillerie et de mousqueterie commença des deux côtés ; il était une heure ; les 6 bataillons indiqués ci-dessus attaquèrent l'abattis gardé par les grenadiers wurtembergeois, et les en délogèrent. Le général Wedel, avec les 4 autres bataillons de l'avant-garde, marcha sur la grande batterie ennemie placée sur les hauteurs de Sagschutz, et l'enleva après une courte résistance. Toute la division Nadasty fut mise par-là dans le plus grand désordre ; quelques bataillons seulement tentèrent de se reformer en arrière d'un fossé, mais ils furent bientôt culbutés.

Cependant Daun qui avait détaché mal à propos sa réserve pour soutenir sa droite, découvrant les colonnes du roi sur sa gauche, y dirigea la cavalerie d'Esterhazy, et la seconde ligne d'infanterie sous les ordres des généraux Maquire et Angern ; l'armée prussienne avançait toujours, en se prolon-

geant à droite, et comme l'avant-garde suivait la même direction, l'ennemi se trouva constamment débordé sur son flanc gauche, tandis que les 6 bataillons de droite de l'avant-garde le prenaient à revers par la disposition de leur marche. De cette manière, les corps de la ligne ennemie qui arrivaient successivement au soutien, étaient battus aussitôt qu'ils voulaient se former. Leur aile gauche se retirant ainsi en désordre, le roi ordonna à la grande batterie de l'avant-garde de se diriger à gauche et de suivre le mouvement de l'armée : cette précaution fut très-utile. Les Autrichiens voulurent établir, en arrière de Golhau, une ligne en potence, afin de couvrir leur flanc; mais la batterie la prit d'écharpe, tandis que son front fut exposé au feu de la mousqueterie; il fut impossible aux troupes de s'y maintenir.

La cavalerie prussienne de l'aile droite, qui avait été jusqu'alors paralysée par les broussailles, haies et fossés, trouva enfin en arrière de Golhau un terrain favorable pour agir. Les hussards de Ziethen (1) tombèrent sur l'infanterie

---

(1) Tempelhof a laissé une lacune dans sa relation; c'est le défaut d'indication de la destination et de l'emplacement de la cavalerie qui était à l'avant-garde; les hussards de Ziethen en faisaient partie; je suppose de là que cette cavalerie se réunit à celle de la droite, et qu'elle formait une des trois lignes portées sur le plan de la bataille.

de Bavière et de Wurtemberg qui se retirait en désordre, en sabrèrent une grande partie et firent 2 mille prisonniers.

Dans cet intervalle, les généraux autrichiens formaient, avec le reste de leur armée, un crochet, dont l'angle saillant appuyait à Leuthen, et plaçaient toute l'artillerie qu'ils purent réunir, sur les hauteurs en arrière de ce village; on l'avait occupé dès le commencement par une division d'infanterie, à laquelle se réunirent successivement la réserve venue de la droite, et les fuyards qui se jetèrent dans le cimetière et dans les maisons: tous paraissaient résolus à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'armée prussienne arrivée en L, n'était pas moins résolue d'emporter ce poste à tout prix. Les deux bataillons de la garde et un de Retzow donnèrent directement sur le village, où s'engagea alors le plus terrible combat qu'on ait jamais vu. Les ennemis se défendirent avec acharnement; Frédéric fit avancer sur eux toute son infanterie, de manière que l'aile gauche qui devait être constamment refusée, se trouva aussi engagée, et prit une part très-active au combat.

Enfin, la garde pénétra dans Leuthen et força les Autrichiens à l'abandonner. Cet événement contribua beaucoup à la victoire; néanmoins, ils ne paraissaient pas disposés à céder entière-

ment le champ de bataille ; ils se défendirent encore long-temps de l'autre côté du village derrière quelques ravins, où les grenadiers et d'autres corps d'infanterie tinrent ferme ; mais le désordre se manifesta bientôt dans l'armée, et elle commença à prendre la fuite.

Pendant l'attaque du village, le général Driésen chargea en front avec la cavalerie de l'aile droite, celle de l'aile gauche des Autrichiens, tandis que les dragons de Bareith se dirigeaient à droite pour la prendre en flanc. Quoique les Prussiens fussent exposés à un feu de mitraille très-meurtrier, ils parvinrent cependant à culbuter ce corps ennemi, et à l'expulser du champ de bataille. Driésen porta alors sa division sur l'infanterie autrichienne, la chargea avec impétuosité, et lui prit des bataillons entiers.

La droite des Impériaux n'eut pas un meilleur sort ; elle avait quitté sa position pour se prolonger à gauche, pendant que le reste s'étant reformé à Leuthen y tenait encore ; elle se porta en P ; la cavalerie de l'aile gauche du roi, qui était jusqu'alors restée à Lobetintz, s'apercevant de ce mouvement, marcha de suite à l'ennemi, le chargea, déborda ses flancs, et après l'avoir culbuté, tomba sur l'infanterie. Ces deux attaques contribuèrent à accélérer l'évacuation de Leuthen.

Les Autrichiens tentèrent enfin de se reformer, pour la troisième fois; mais l'armée prussienne continuant vivement sa marche dans la même direction, ils furent encore débordés sur leur droite: leur cavalerie ayant d'ailleurs quitté la partie, celle du roi chargea l'infanterie et fit un grand nombre de prisonniers; il ne leur resta alors d'autre parti que de se retirer derrière la Schweidnitzwasser, par les trois ponts de Rathen, Lissa et Goldschmiede; les Prussiens prirent, après la bataille, leur dernière position entre Gukerwitz et Lissa.

L'armée ayant fait halte, Frédéric accourut à cheval devant le front, et demanda si quelques bataillons avaient envie de le suivre jusqu'à Lissa. Les grenadiers de Manteufel, de Wedel, et le régiment de Bornstedt prirent aussitôt les armes et le suivirent. Les maisons du village étaient encore remplies d'Autrichiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de blessés. Le roi se rendit au château, accompagné de quelques officiers de son état-major, et passa au milieu d'un grand nombre d'officiers autrichiens pour occuper l'appartement qui lui était préparé; mais lorsque les grenadiers entrèrent dans le village, on tira sur eux de toutes les maisons; ils ne balancèrent pas un instant, s'y précipitèrent, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui résista. Lorsque les généraux

prussiens furent arrivés à Lissa, le roi leur dit d'un air satisfait, qu'il convenait de se reposer après des travaux aussi pénibles ; les remercia dans les termes les plus obligeans, des nouvelles preuves de zèle et de bravoure qu'ils venaient de lui donner, et les chargea de donner à toutes les troupes des témoignages de sa satisfaction.

L'armée marcha le 6, *par lignes et par la droite*, et passa la Schweidnitzwasser. L'ennemi s'était retiré derrière la Lohe, et avait réuni ses débris aux environs de Breslau. Le général Buccow occupait Hœfgen et Mochber avec l'arrière-garde; il se retira à l'approche des hussards prussiens. Le prince Charles partit à trois heures après-midi, et se retira successivement par Borau sur Schweidnitz, et de là en Bohême.

Ziethen fut chargé de le poursuivre, le 7, avec 11 bataillons et 65 escadrons; il le força à quitter la Silésie en quatorze jours; la garnison de 3 mille hommes, que les Autrichiens avaient laissée à Liegnitz, capitula avec la faculté de se retirer, ce qui paraît inconcevable, puisque les Prussiens pouvaient la forcer de se rendre. Les armées prirent alors les quartiers d'hiver.

Tempelhof fait le calcul suivant des pertes que les Autrichiens essuyèrent par les résultats de cette bataille mémorable :

6500, tués ou blessés, mais attendu que la plupart des derniers furent pris à Breslau il n'en compte que.	3,000
Prisonniers (1).	21,500
Pris à Breslau, d'après un état nominatif.	17,146
Pris par Ziethen dans la poursuite. .	2,000
Mis hors de combat à Neumarck, la veille de la bataille.	800
Déserteurs au moins.	6,000
TOTAL. . . .	50,446

D'après des rapports exacts le prince Charles rentra en Bohême avec

Infanterie réglée.	9,000
Cavalerie et troupes légères. . . .	28,000
Ce qui porterait la force de l'armée le jour de l'action, à.	87,446

L'auteur considère cette bataille comme faisant époque dans les annales de l'art militaire, et renfermant non-seulement la théorie, mais encore le développement pratique d'un système dont Frédéric est l'auteur. En jetant un coup-d'œil sur les dispositions de l'armée prussienne, on verra

(1) Ceci paraît exagéré; d'autres relations ne portent que 5 mille prisonniers faits le jour même de la bataille, et 17 mille à Breslau.

qu'elle formait un angle aigu avec celle des ennemis; sa ligne était donc en direction oblique relativement à celle des Autrichiens : cet ordre oblique, au jugement de bien des militaires instruits, devait décider de la victoire; jusques-là on n'avait eu qu'une idée imparfaite de son application et de ses dispositions, aucun général n'avait saisi tous ses avantages; dès-lors les généraux allemands en ont fait pendant long-temps la base de tout ordre de bataille. Tempelhof le compare au sabre de Scanderberg, dont lui seul pouvait se servir avec succès, et imagine complaisamment que Frédéric eut le droit exclusif de l'employer (1).

La nature de cet ordre indique assez que l'attaque doit s'effectuer sur l'une des ailes de l'ennemi, et qu'il faut renfoncer la partie de la ligne qui doit opérer, afin de pouvoir le déborder et le prendre en flanc et à revers; cependant, comme l'ennemi a aussi les moyens de porter des renforts au point menacé, il importe de lui donner le change, de manière à le laisser dans l'incertitude

(1) On a fait un grand mot technique de cet ordre oblique; on a voulu prouver qu'Epaminondas en fut l'inventeur, et s'en servit à Leuctres. On l'a appliqué aux plans de Pharsale pour l'armée de César; j'aurai occasion de développer, dans le chapitre suivant, le véritable avantage d'un ordre pareil, et ses rapports avec les principes de l'art.

sur le choix de ce point, jusqu'à ce qu'on y soit formé; alors seulement il convient de marcher sur lui avec impétuosité, pour le surprendre, lui ôter tous moyens de combiner sa défense, et le culbuter sans tirer un coup de fusil.

CHAPITRE VII.

Observations sur les événemens de cette seconde période. Maximes sur les lignes d'opérations et l'ordre oblique. Principe fondamental de toutes les combinaisons de la guerre.

LLOYD fait de grands reproches aux deux partis, tant sur les marches qui ont précédé la bataille de Breslau, que sur cette bataille même; les premiers, souvent justes, quelquefois exagérés, mais toujours relatifs aux convois de pain, sont tellement fondés sur des suppositions, que je ne crois pas devoir les rapporter tous. Il voulait, par exemple, que le duc de Bévern, au lieu de se porter sur Gœrlitz se rejetât plus à gauche, et vînt prendre position vers Greifenberg, parce que cette position, qui ne fut point occupée, n'aurait pu être tournée par la droite. Comment a-t-il prétendu que 80 mille hommes victorieux ne puissent tenter de gagner l'extrémité d'une armée de 40 mille, et de s'établir ainsi en masse sur ses communications, de peur qu'elle leur enlevât des farines, tandis qu'ils se seraient trouvés dans un pays fertile comme la Silésie?

Lloyd pense que le duc de Bévern aurait dû prendre, dès le commencement, une direction plus divergente de l'armée du roi, afin d'aller couvrir l'Oder. Ce raisonnement est contraire aux principes. *Les lignes d'opérations ont leur clef, ainsi que les champs de bataille : dans les premières, les grands points stratégiques sont décisifs, comme les points qui dominent la partie faible le sont dans une position de combat.* Le duc, en tenant les sources de la Neiss et de la Sprée, tenait le point intermédiaire le plus favorable pour se lier avec le roi, ou se porter, au besoin, sur Breslau. En se dirigeant sur Schweidnitz, il eût mis au contraire, un intervalle immense entre les deux armées; le prince Charles, laissant alors 30 mille hommes devant le duc, aurait pu en conduire 50 mille à Dresde pour achever la défaite de Frédéric, pressé déjà par 60 mille Français et Impériaux. Le corps opposé au duc de Bévern, ayant direction intérieure avec ces 50 mille hommes, il aurait pu, au besoin, se retirer sur eux, ou les joindre, lorsqu'il eût été question de frapper un coup décisif. Dans tous les cas, il valait bien mieux laisser courir le prince Charles devant les forteresses de Silésie, que de lui abandonner la ligne centrale qui couvrait le cœur des états du roi, et assurait la communication de ses deux armées. Ces erreurs font présumer que malgré son génie, Lloyd méconnut l'avan-

tage des positions centrales et des lignes d'opérations intérieures, et m'engagent à présenter, à la fin de ce chapitre, quelques maximes justifiées par l'expérience des événemens les plus remarquables de l'histoire moderne.

L'auteur reproche plus justement, au duc de Bévern, deux fautes qui eurent un grand résultat. La première est d'avoir quitté trop tôt le camp de Bernstadtel, d'où il couvrait mieux l'Oder et les communications avec l'Elbe; car malgré ce qu'en dit Tempelhof, on pouvait y tenir encore quinze jours en vivant des ressources du pays : la seconde faute est, d'avoir attendu une attaque dans son camp de Breslau, au lieu de marcher contre le prince Charles lorsqu'il couvrait le siége de Schweidnitz, et que Nadasty ne l'avait pas encore joint.

Nous avons dit dans le chapitre IV, que Frédéric, pour empêcher la réunion de ses ennemis, devait détourner les Autrichiens de toute entreprise contre la Saxe, et attirer leur attention sur la Silésie; qu'il avait laissé à cet effet une armée sous les ordres du duc de Bévern au camp de Bernstadtel, pendant qu'il marchait contre l'armée combinée pour affranchir sa ligne de droite, et s'opposer aux tentatives de l'ennemi pour le renfermer dans un petit espace, où leurs efforts eussent été simultanés, et par conséquent décisifs. Afin de mieux juger les reproches de Lloyd et la

réfutation de son commentateur, il importe de considérer l'ensemble du plan des Prussiens, et la part que le duc de Bévern devait avoir à son exécution.

L'intention de Frédéric était de donner, aux lignes d'opérations des coalisés, *une direction extérieure*, et à celle de ses deux armées, *une direction intérieure*, pour les mettre à même de se soutenir et de se réunir au besoin : outre cela, le duc devait, autant que possible, empêcher les Autrichiens de faire de grands progrès en Silésie, afin qu'au retour du roi, on pût les rejeter en Bohême. Il exécuta assez bien cette première partie du plan qui lui était confié, mais les opérations du roi ayant été prolongées par la constance de Soubise à refuser une bataille, le duc ne put s'acquitter de même de la seconde. Les progrès que firent les Autrichiens doivent donc être attribués à la longue absence du roi, et prouvent que, pour opposer avec succès deux lignes intérieures à l'ennemi, il ne faut pas trop éloigner ses deux armées, parce qu'il pourrait tomber sur celle qui serait affaiblie et destinée seulement à observer, et avoir le temps de faire des conquêtes solides, dont on ne serait pas dédommagé par les avantages obtenus sur un autre point.

L'armée du duc de Bévern était composée de 58 bataillons et 110 escadrons, qu'on ne peut estimer qu'à 40 mille combattans : après la perte de

deux batailles et la désertion, il ne paraissait pas possible, avec des forces aussi inférieures, de lutter avec avantage contre 80 à 85 mille combattans, de conserver en même temps les communications de l'Elbe et de la Silésie; si cela eût été faisable pour un moment, ce ne pouvait être qu'en prenant la position de Gœrlitz, d'où l'on arrivait également à Liegnitz et à Dresde aussitôt que l'ennemi.

Les détachemens, que Lloyd aurait voulu placer à Lauban et à Bautzen, eussent mal rempli son but; car composés en grande partie de cavalerie, les Autrichiens les auraient facilement expulsés, en employant contre eux les deux armes supérieures en nombre. Une armée plus faible que celle qu'elle a en tête ne saurait faire de détachemens sans s'exposer à être battue en détail. La position du duc était même un peu hasardée: Winterfeld campait en deçà de la Neiss, entre Radmeritz et Buhra, avec 15 bataillons et 45 escadrons, ayant devant lui le général Nadasty: le prince François de Brunswick était à Bautzen avec 10 bataillons et quelques escadrons pour couvrir la boulangerie et les convois de Dresde: le duc se trouvait au centre avec le reste, entre Schœnau et Bernstadtel: son armée était donc disséminée sur une ligne de 10 lieues, et chaque corps trop faible pour opposer une résistance efficace, si l'ennemi avait profité de sa supériorité

pour en accabler un, pendant qu'il aurait fait inquiéter les autres.

Il est une maxime incontestable pour les petites armées, *c'est d'agir toujours en masse ;* par son application seule, elles peuvent former quelque entreprise importante, en renonçant à tout couvrir pour ne viser qu'au but principal. Le chef d'une petite armée doit avoir les yeux constamment fixés sur son adversaire ; non-seulement pour profiter de ses fautes, mais encore pour chercher à les provoquer, en l'engageant soit à des entreprises sur des forteresses, soit à des diversions qui affaiblissent ses forces en les disséminant.

Une armée qui se trouve dans ce cas peut encore, par un mouvement dérobé et rapide, tomber sur un de ces détachemens, et le ruiner avant qu'il ne soit soutenu. Le prince Henri en a donné deux exemples en 1759, près de Hoyerswerda, contre le général Wehla, et dans la même campagne, près de Dommitsch, contre le corps de Gemmingen. De pareilles opérations rétablissent l'égalité numérique, et doublent les forces morales d'une armée inférieure.

Il semble donc que le duc devait chercher à réunir ses trois corps, dès que les circonstances le permettraient. Le roi lui avait recommandé de prendre un bon camp dans les environs de Gœrlitz, aussitôt qu'il aurait consommé des fourrages qui se trouvaient à Bernstadtel.

Lloyd donne des louanges, bien peu méritées, à la conduite du prince Charles : il convient cependant qu'il aurait dû attaquer les Prussiens à Liegnitz, ou du moins envoyer 20 mille hommes pour assiéger Breslau, défendu à cette époque par une faible garnison, tandis que son armée eût couvert le siége.

Mais si les Impériaux furent blâmables de n'avoir pas attaqué le prince de Prusse à Leipa, au mois de juillet, ils commirent une plus grande faute de se porter en Silésie, au mois de septembre, lorsque Frédéric était parti pour la Saxe, et que le sort de la campagne devait se décider sur l'Elbe ; ils auraient dû manœuvrer vivement de Zittau sur Lœbau, contre la droite du duc de Bévern, pour le couper d'avec le roi, et marcher sur Dresde, de concert avec l'armée combinée. On a prétendu faussement qu'on avait agrandi l'échelle des combinaisons de la guerre, dans les campagnes de la révolution ; car, déjà dans celle de 1757, on combattit, depuis la Moravie jusqu'à l'embouchure de Weser, sur une ligne circulaire de trois cents lieues ; toutefois en donnant une telle extension à l'échelle des projets, on n'opéra point de concert ; la médiocrité des résultats paya l'incohérence des entreprises. Pour faire la guerre en grand, il n'est pas nécessaire que l'échelle soit si étendue, ni qu'on l'embrasse dans tout son développement. Napoléon n'occupait

pas une ligne si longue de Jéna à Naumbourg, de Donaverth à Ulm; revenons aux observations de Lloyd.

Lorsque le duc de Bévern quitta Liegnitz et marcha vers Hainau sur l'Oder, le prince Charles aurait dû le faire suivre par une forte division, porter le reste de l'armée sur Dyrenfurth, y jeter plusieurs ponts, afin de pouvoir agir sur les deux rives avec la même facilité : il eût ainsi couvert le siége de Breslau.

On a peine à concevoir comment les Autrichiens éloignés de Breslau de 10 lieues, y laissèrent arriver le duc de Bévern, qui avait une marche de vingt lieues et deux passages de l'Oder, à effectuer. Rien ne peut être comparé à leur lenteur et à leur irrésolution dans cette occasion, si ce n'est celle qu'ils montrèrent les campagnes suivantes. Le prince Charles avait le plus grand intérêt à profiter de la marche du roi en Saxe, pour combiner des mouvemens hardis, rapides et décisifs contre le duc de Bévern, et risquait tout en agissant avec lenteur, parce qu'il donnait au roi le temps de revenir au soutien du duc. Néanmoins, le prince resta dix à douze jours à s'amuser à des accessoires; loin de profiter de son succès contre Winterfeld à Moys, il fit évacuer la position enlevée.

Lloyd, qui juge beaucoup mieux les batailles que les grandes opérations, blâme avec raison

le prince Charles d'avoir attaqué le camp de Breslau sur ses trois points les plus forts, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en faisant passer les troupes à travers mille obstacles, et sous le feu des ouvrages prussiens. Il pense qu'il eût agi plus efficacement, en faisant de fausses attaques au centre et à la droite des ennemis, plaçant à cet effet sa gauche à Neukirch, avec de la grosse artillerie et des obusiers, et prolongeant sa ligne sur la droite, près de Gros-Mochber, entre Operau et la Lohe, appuyant le corps de Nadasty à son aile droite. Cette position circulaire offrait l'avantage d'éviter les ouvrages et les villages qui formaient la principale défense des Prussiens, et de les forcer à les évacuer, pour faire face sur leur flanc débordé; alors l'artillerie placée à Neukirch et à Gros-Mochber eût enfilé toute cette nouvelle ligne.

Enfin Lloyd croit que l'attaque principale aurait dû se faire par le corps de Nadasty, afin d'éviter les obstacles que l'on rencontra, et que ce général, au lieu d'étendre sa droite, devait se lier par sa gauche avec le reste de l'armée.

L'auteur a raison dans cette occasion, mais il ne donne pas une démonstration bien claire des motifs de son jugement, et ne le rattache pas aux grandes combinaisons de l'art. En jetant un coup-d'œil sur la position des Prussiens, il est facile de voir que les Autrichiens l'attaquèrent de la

manière la moins convenable. S'ils avaient eu quelque idée du principe de l'emploi des masses sur les points décisifs, ils auraient fait canonner Schmidefeld par une division, montré quelques troupes légères vers Pilsnitz, tandis que le reste serait passé vers Gros-Mochber et Klettendorff. Le prince Charles aurait pu ainsi lier le gros de l'armée avec Nadasty, attaquer en masse la gauche des Prussiens formée par le corps de Ziethen, établir ensuite une ligne depuis Grabischen à Gabitz, pour culbuter l'armée du duc de Bévern dans toute l'étendue de sa ligne, et empêcher son centre et sa droite de gagner Breslau. Jamais occasion ne fut plus favorable pour opérer un effort général sur l'extrémité d'une armée: car les Prussiens eussent été acculés à l'Oder et perdus sans ressource.

Les fautes reprochées aux Prussiens, sont moins graves que celles de leurs adversaires; les divisions du centre étaient un peu trop en arrière des redoutes et des villages de Schmidefeld et Hœfgen, et auraient dû manœuvrer plus concentriquement avec le corps de Ziethen. L'intervalle laissé vers Grabischen ayant été occupé par les Autrichiens, cet événement leur assura la victoire, comme un incident pareil décida la bataille de Prague en faveur du roi.

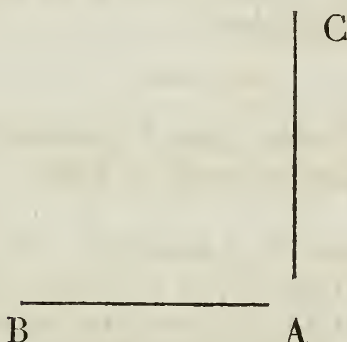
Les dispositions des deux généraux, dans la journée de Breslau, démontrent évidemment que

le succès d'une affaire dépend ordinairement de la première attaque, surtout dans les passages de rivière et toute autre opération où l'on est forcé de ne mettre ses troupes en action que successivement. Lorsque les premières colonnes, qui débouchent d'un pont ou d'un passage, peuvent se former et se maintenir jusqu'à ce que l'armée soit arrivée et en état de les soutenir, le succès de l'entreprise est assuré. De là on doit conclure que l'essentiel étant d'empêcher la formation des premières colonnes, il ne faut pas balancer à se précipiter sur elles, et que la moindre incertitude perdrait tout; car si l'attaque vient à être repoussée, l'on n'a rien à espérer d'une seconde tentative. Si Lestewitz avait observé ces maximes, il est probable que la bataille de Breslau n'aurait pas été perdue par les Prussiens.

Le plus grand défaut des dispositions du duc de Bévern, était celui d'être défensives; si une armée, égale en nombre, ne peut obtenir de succès qu'en prévenant son ennemi, afin de l'accabler au point principal de l'attaque, il est d'autant plus certain qu'une armée inférieure, lorsqu'elle prévoit une bataille, ne doit jamais attendre l'ennemi, mais suivre le bel exemple que Frédéric donna à Leuthen et à Rosbach.

Ces idées justifient les maximes que j'ai exposées à la suite de la bataille de Prague. (chapitre III.)

Le duc de Bévern, qui voulut atteindre les Autrichiens sous la protection de Breslau, avait sa gauche découverte, et pour l'appuyer, il fut obligé d'étendre sa ligne et de laisser un intervalle considérable entre cette aile et le reste de l'armée ; cette disposition forma une espèce d'ordre en potence semblable à celui des Autrichiens à Prague, il causa la même ouverture qui leur devint fatale, ainsi que la figure suivante le démontre :



Ces intervalles, toujours dangereux dans une ligne, le sont bien davantage dans une ligne angulaire; parce que si l'ennemi parvient à s'établir au point A, il est constant que les deux ailes AC, AB de l'armée seront battues dans tout leur prolongement, et forcées à retrograder. Outre cela, l'une ou l'autre de ces parties peut être prise en flanc et à revers par l'ennemi, ce qui arriva aux

Autrichiens à Prague, et aux Prussiens à Breslau.

Le duc de Bévern n'avait d'autre moyen de suppléer à cette disposition, que de gagner le flanc de l'ennemi, soit à la faveur de la nuit, soit par un mouvement dérobé, et d'attaquer, avec ses forces réunies, le corps de Nadasty qui formait l'extrémité droite des Autrichiens. Il le pouvait d'autant mieux, que la place de Breslau l'eût protégé dans ce mouvement : il aurait ainsi accablé une partie faible, et culbuté la ligne d'un bout à l'autre, comme le roi le fit à Leuthen quelques jours plus tard.

Observations sur les lignes d'opérations du roi, depuis la bataille de Kollin.

Cette période est, à mon avis, une des plus brillantes de l'histoire de Frédéric ; elle offre même un contraste frappant avec les débuts de la campagne et celle de 1758, que nous rapporterons. En examinant attentivement la conduite de ce prince, on est forcé de convenir qu'il ne montre point un caractère soutenu. L'adversité produisait chez lui une vigueur étonnante ; jamais il ne fut plus grand, et son génie ne se développa avec plus d'éclat que dans le moment où toutes ses facultés morales auraient dû être anéanties par la perspective d'une ruine inévitable. Les

succès qui enhardissent le commun des hommes, semblaient produire en lui un effet tout contraire ; et les revers le rendaient audacieux, entreprenant, infatigable (1).

Le roi entra en campagne avec près de 100 mille hommes, avant que les alliés ne fussent en mesure, et n'ayant à combattre que l'armée autrichienne, inférieure en nombre ; cependant, après deux mois d'opérations et deux batailles fameuses, il est obligé de se retirer. Les Autrichiens reçoivent alors de nombreux renforts, qui portent leur armée à 100 mille hommes environ : la ligue formée contre le roi, déploie en même temps une masse formidable ; 100 mille Français, 70 mille Russes, 20 mille Suédois, 20 mille hommes des Cercles commencent leurs opérations, tandis qu'au contraire ses forces se trouvaient réduites à 100 mille hommes, en y comprenant l'armée qui défendait le royaume de Prusse au-delà de la Wistule. Le général Lehwald est accablé par les Russes ; Winterfeld tué à Holzberg ; la Lusace envahie ; le roi mis au ban de l'Empire ;

(1) Cette vertu sublime, digne apanage des grands hommes, a été taxée quelquefois de témérité et de folie par le vulgaire, incapable d'apprécier, de sentir, et par conséquent de juger. Mais cette liberté d'esprit, indépendante des événemens, n'appartient qu'aux êtres supérieurs, dont le génie enchaîne les résultats, et dont les grands sentimens acquièrent plus d'essor par les dangers.

tous ses états sur la Lippe, le Weser et l'Ems envahis; Magdebourg et la Marche menacés; enfin sa capitale prise et rançonnée. Assailli ainsi de toutes parts, il semblait devoir succomber, à en juger par les proportions de forces et les résultats de l'ouverture de la campagne; mais loin de là, il nous présente le spectacle étonnant d'un homme luttant, pour ainsi dire, contre la nature et tous les obstacles; c'est le lion assailli par les chasseurs, dont l'énergie augmente en raison de la force des attaques.

Par ses dispositions savantes, Frédéric engage les Autrichiens à suivre la ligne d'opérations sur sa gauche, à perdre dans les défilés et les montagnes un temps précieux, pendant lequel il vole en Saxe; il affranchit ensuite sa ligne de droite, revient sur sa gauche par la Lusace, bat complètement l'armée du prince Charles et la rejette en Bohême (1).

Avec une masse d'environ 60 mille hommes, habilement mise en action, il fit de bien plus grandes choses contre 150 mille hommes, fiers de leurs succès et de leur nombre, qu'avec 95 mille contre une armée inférieure, abattue par

---

(1) Frédéric ne força point les Autrichiens à aller courir en Silésie; ils y marchèrent parce qu'ils le voulurent bien, et ce n'est pas la moindre des fautes qu'ils eurent à se reprocher dans cette guerre.

le sentiment de sa faiblesse, et par les victoires continuelles du roi dans les deux guerres précédentes.

On me demandera peut-être pourquoi, après avoir blâmé les lignes d'opérations sur un front trop étendu, j'ai pu admirer ces mouvemens qui exposaient les deux colonnes du roi à être battues en détail. La réponse ne sera pas difficile. *Il ne présenta pas une ligne double à une simple ; une ligne étendue à une ligne concentrée ;* il forma deux corps qui pouvaient se soutenir; le plus considérable devait attirer l'attention du prince Charles sur la ligne de gauche ; l'autre attendre que les armées combinées fussent assez avancées pour que le mouvement qu'il voulait diriger contre elles ne fût pas trop long, et ne donnât aux Autrichiens, le temps de faire des progrès alarmans. Sa division en deux corps avait pour but de sonder le système des ennemis, et de détourner leur attention de ce qu'il craignait le plus ; *leur réunion, et la concentration de leurs efforts sur une seule ligne.* Si le prince Charles avait fait le moindre mouvement du côté de la Saxe, où cette réunion pouvait s'effectuer, le roi eût bientôt rappelé le prince de Prusse, et présenté la masse de ses forces aux Autrichiens et aux Français successivement; mais comme il vit que le prince Charles donnait dans le piége

et manœuvrait contre la Silésie, il maintint ses deux divisions pour les réunir, dans le cas seulement où une des deux armées entreprendrait quelque opération décisive.

Frédéric n'en présentait pas moins une ligne attaquée sur ses deux extrémités, à une grande distance, dont les mouvemens pouvaient être beaucoup plus rapides sur l'un ou l'autre des points menacés, que ceux de ses adversaires. Il offrait donc une masse à des parties isolées. Son mouvement n'était point trop étendu, mais il engageait l'ennemi à en faire un de cette nature; et si l'armée combinée n'eût pas tant différé l'invasion de la Saxe, il est certain qu'il aurait vu ses dispositions couronnées du plus brillant succès, et eût été de retour en Silésie avant la prise de Schweidnitz et la bataille de Breslau.

La conduite de Frédéric et les événemens que nous rapporterons ensuite, s'accordent à prouver les maximes suivantes:

1° *Une ligne d'opérations double est bonne, lorsque l'ennemi en a formé une pareille; pourvu que les parties de celle-ci soient extérieures, et à une plus grande distance que les vôtres, et ne puissent se réunir qu'en les combattant;*

2° *Une armée dont les lignes sont intérieures et plus rapprochées que celles de l'ennemi, peut, par un mouvement stratégique, les accabler successi-*

vement, en y réunissant alternativement la masse de ses forces (1) ;

3° *Pour assurer la réussite de ce mouvement, on laissera une petite division devant celle de l'ennemi que l'on veut tenir en échec, avec ordre de ne point engager d'affaire, de se borner à arrêter sa marche, en profitant des défilés, hauteurs, rivières, etc.; et en lui traçant une direction de retraite sur l'armée ;*

4° *Il suit de là, qu'une ligne d'opérations double, contre les parties d'une armée ennemie plus rapprochées, sera toujours funeste, à forces égales, si l'ennemi profite des avantages de sa position, et manœuvre avec rapidité dans l'intérieur de la sienne ;*

5° *Une ligne d'opérations double contre une simple sera bien plus dangereuse, quand ses parties seront éloignées de plusieurs journées de marche ;*

6° *Et réciproquement, les lignes d'opérations simples et intérieures sont toujours les plus sûres, car elles permettent d'agir en masse contre les divisions isolées de l'ennemi, s'il a l'imprudence de les engager ;*

7° *Une ligne d'opérations double peut au con-*

---

(1) Si des maximes et des vérités si simples avaient besoin de preuves, on en trouverait dans les habiles manœuvres de Napoléon à Lonato et Castiglione, Trente et Bassano, Abensberg et Ekmühl.

traire s'employer avec succès, quand on a des forces tellement supérieures que l'on soit assuré de pouvoir présenter sur les deux parties, des masses plus fortes que l'ennemi;

8° Enfin, la conduite du roi démontre la justesse de deux autres maximes. *La première, que deux lignes intérieures se soutenant réciproquement, et faisant face à deux lignes extérieures à une certaine distance, doivent éviter d'être resserrées par l'ennemi dans un espace trop étroit, où ses divisions puissent donner simultanément.*

La seconde, qu'elles doivent éviter de même le danger de pousser leurs opérations trop loin, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'accabler la division qui aurait été affaiblie pour présenter une masse sur l'autre point, et de faire des progrès dont les suites seraient irréparables (1).

J'ignore si ces idées paraîtront neuves; mais il est certain qu'aucun auteur n'a traité cette matière importante sous le même rapport.

Lloyd qui a fait reposer quelques-uns de ses jugemens sur les mêmes principes, ne les a point développés, et s'en est souvent écarté dans sa critique.

Bulow a établi un système contraire dans ses lignes concentriques et ses retraites excentri-

---

(1) La malheureuse issue de la bataille de Breslau prouve cette assertion.

ques; les événemens dont nous avons donné la relation, et les campagnes de 1792 à 1809, prouveront qu'il n'a démontré que des sophismes. Je me propose, au reste, de traiter cette matière avec plus de développement dans le chapitre XIV.

Observations sur la bataille de Leuthen et sur l'ordre oblique. Principe fondamental de l'art de la guerre.

Parmi les reproches faits aux Autrichiens, le plus notable est celui de leur inaction après la bataille et la prise de Breslau; ils avaient des forces suffisantes pour anéantir les débris du duc de Bévern, en le poursuivant, et le mettant dans l'impossibilité de joindre le faible corps que Frédéric amenait à son secours; mais, à cette époque, des plans vastes, des opérations vigoureuses et hardies, étaient aussi rares que les grands résultats.

Il n'est pas moins étonnant de voir une armée de 85 mille hommes, se mettre en ligne devant 30 mille, les laisser manœuvrer à leur aise, et attendre qu'ils se portent en masse contre sa gauche. *C'est une faute capitale lorsqu'on est supérieur en nombre, d'attendre l'ennemi en position, et surtout de déployer la totalité de ses forces : on fera bien mieux de ne lui présenter en ligne que ce*

qu'il faut pour contenir la sienne, et de tenir tout le reste en 3 ou 4 grosses colonnes, prêt à frapper des coups de vigueur ou à manœuvrer sur l'extrémité de l'ennemi pour gagner des points décisifs. En effet, une grande armée déployée n'est plus mobile comme des colonnes ; et rendre immobiles des forces non engagées, c'est oublier les premières maximes de tactique : il ne faut tout au plus que déployer une partie de la réserve quand on veut en imposer à l'ennemi par un grand appareil de forces.

Les Autrichiens commirent également la faute de faire marcher leur ligne par le flanc, pour soutenir leur aile gauche; les troupes vinrent ainsi l'une après l'autre se faire battre par une masse.

Lloyd applaudit avec raison à la manœuvre du roi; c'est une de ses plus savantes. Elle fut basée sur les principes les plus incontestables de l'art de la guerre : il porta au point d'attaque un plus grand nombre d'hommes que l'ennemi, ce qui est décisif lorsque les troupes sont à peu près égales en valeur.

En temps de paix, les généraux devront s'étudier à des évolutions qui facilitent les grandes manœuvres des armées; et en temps de guerre, à choisir des champs de bataille qui cachent une partie de leurs mouvemens. Si la nature du terrain, ou la vigilance de l'ennemi, ne le leur permet pas, ils parviendront au même but avec des

troupes manœuvrières. L'avantage de la supériorité numérique consistant à faire combattre un plus grand nombre de soldats; non-seulement il disparaît lorsque les troupes sont mal disposées ou employées, mais il devient même à charge en augmentant le désordre.

Les maximes tirées de la conduite du roi à Leuthen, renferment, selon moi, le principe de toutes les combinaisons de la guerre, *qui consiste à mettre en action, au point le plus important d'une ligne d'opérations ou d'une attaque, plus de forces que l'ennemi. L'on y parvient par les marches ou les mouvemens stratégiques et par les manœuvres ou le choix des ordres d'attaque.*

Il paraît incontestable que toutes les règles de l'art, comme toutes les fautes qu'on peut commettre à la guerre, se rattachent ou s'éloignent de cette maxime. On s'en convaincra, en jetant un coup-d'œil sur les rapports des principales combinaisons, avec l'application du système des masses dirigées aux points décisifs.

Dans les lignes d'opérations, deux ou trois parties isolées sur une direction extérieure, égalant entre elles les forces d'une seule ligne ennemie, n'obtiendront pas de succès, si elles ne donnent simultanément sur cette masse; attendu que l'ennemi mettra en action deux ou trois fois plus de monde que chacune de ces parties : ainsi deux lignes intérieures sont avantageuses, parce qu'elles

donnent la faculté de se concentrer à volonté et plus rapidement que l'ennemi ; qu'elles l'accableront avec toutes leurs forces réunies. Les lignes simples, dont les parties sont unies, et se soutiennent réciproquement, sont par la même raison les meilleures.

Sur les champs de bataille, les divisions isolées, les mouvemens trop étendus qui privent une armée d'une partie de ses forces, et mettent l'ennemi à même d'accabler le corps principal ou le détachement ; les lignes de bataille affaiblies par une trop grande extension ; les obstacles entre les ailes ou les colonnes, qui empêchent leur réunion et donnent les moyens de les battre séparément : sont, par le même principe, des fautes graves qu'il faut éviter.

En sens inverse, on peut dire des plus belles combinaisons, que leurs avantages dérivent de la même cause. Les ordres obliques, les attaques renforcées sur une aile, celles qui débordent un flanc ; enfin les ordres perpendiculaires sur l'extrémité d'une ligne de bataille, ou sur un centre morcelé et isolé, sont avantageux, et presque toujours couronnés de succès, parce qu'ils présentent une ligne entière à une seule extrémité ou à une partie de ligne, par conséquent une masse plus considérable que celle de l'ennemi.

Les hommes, qui veulent tout attribuer au génie, ou au hasard, citeront peut-être quelques

événemens qui ont réussi contre ces principes : ils sont dans l'erreur, parce qu'ils auront confondu *les masses présentes avec les masses agissantes. Ce ne sont pas les troupes portées sur les tableaux d'une armée, ni même celles rendues sur le terrain, qui gagnent les batailles ; mais celles-là seules qui sont mises en action.* A l'appui de ces vérités, viennent toutes les opérations de Frédéric, de Napoléon, et des plus grands hommes de guerre.

Sans doute le génie a une grande part aux succès, puisqu'il préside à l'application des règles reconnues, et qu'il saisit toutes les nuances dont cette application est susceptible; mais, dans aucun cas, l'homme de génie n'agira contre ces règles : un général inhabile peut remporter une victoire contre les principes de l'art, cela se voit quelquefois, car il faut bien que de deux partis engagés un la remporte ; mais un pareil événement ne prouve que l'incapacité réciproque, ou le défaut total de tactique dans les deux chefs. Telles furent les batailles du moyen âge, où la qualité des troupes, la bravoure des chefs étaient les causes ordinaires de succès.

L'idée de réduire le système de la guerre à des combinaisons naturelles, à une théorie simple et exacte, présente une foule d'avantages; elle rendrait l'instruction plus facile, le jugement des opérations toujours juste, et par conséquent les

fautes moins fréquentes, puisqu'elle dirigerait tous les généraux dans leur conduite.

Si le Directoire exécutif avait connu et bien saisi cette combinaison fondamentale, il n'aurait pas formé cette ligne d'opérations double sur une direction extérieure, qui obligea les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse à abandonner rapidement l'Allemagne en 1796, et celles du Danube et d'Italie n'eussent pas été en 1799 victimes d'une fausse conception, et des attaques isolées et multipliées qu'elles effectuèrent, par suite de cette faute. Si Wurmser eût profité des leçons sublimes de Frédéric, il n'aurait pas sans doute formé, de son armée, deux corps séparés par un lac, qui furent battus l'un après l'autre; et dans l'espoir de tout couvrir, il ne se serait pas exposé aux résultats terribles de la marche de Napoléon sur Trente et Bassano. Enfin l'on sait qu'Alvinzi, Cobourg, le prince de Lorraine, et Brown, opérant contre ces préceptes furent accablés en détail (1).

(1) J'ai écrit ce chapitre en 1804 : depuis l'Europe a changé de face par les mêmes causes. Les gouvernemens ne se sont pas contentés, en politique, de se faire accabler successivement, leurs armées ont toujours suivi les mêmes erremens : la dispersion des forces de Mack, les fausses dispositions de Weyrother à Austerlitz, les trois corps de Jéna, de Weimar, d'Auerstedt, l'isolement de Buxhowden et Beningsen à Pultusk, celui des deux armées autrichiennes à Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne, sont des preuves évidentes de ces vérités. (*Note de* 1810.)

Les annales militaires offrent beaucoup d'exemples semblables, preuves indubitables que les revers, comme les succès, ont les mêmes causes primitives, sous différentes formes, avec les modifications produites par les accidens du terrain, la position respective des armées, les manœuvres analogues à ces positions. On ne pourra donc nier que le principe unique auquel se rapportent ces causes de succès ou de revers, ne soit la base de toutes les combinaisons de l'art, et la seule mesure par laquelle on jugera de leur justesse ou de leur fausseté.

L'opinion hardie que je viens d'émettre, trouvera un grand nombre de censeurs : cependant, je suis persuadé que cette classe d'hommes studieux, de militaires instruits, dont j'ambitionne les suffrages, y reconnaîtra une grande vérité.

Mais, pour ne pas anticiper davantage sur la discussion qui fera l'objet des volumes suivans, nous allons soumettre quelques observations sur l'article inséré au Mémorial du dépôt de la guerre, et sur l'ordre oblique.

La définition qu'en a donnée Guibert, et que l'auteur de cet article a répétée, ne me paraît point strictement juste, principalement dans la disposition de la bataille de Leuthen.

Les figures suivantes le démontrent :

A N° 1. B

C D

A N° 2. B

C

D

C

N° 3.

A B

D

H

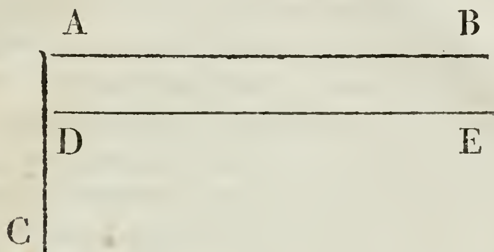
F I

N° 4.

K

Une armée peut être hors de portée de l'ennemi, par conséquent refusée, en ligne à peu près parallèle et très-renforcée sur une aile, sans être oblique (n° 1). Elle peut encore être en ligne très-inclinée sur la tête des attaques, et former une diagonale positive, sans être renforcée (n° 2), ou perpendiculaire sur les flancs comme celle du roi à Kunersdorf, avec une aile renforcée (n° 3). Enfin, horizontale sur la tête des colonnes, sans être oblique (n° 4).

Il y a plusieurs modifications de ces quatre ordres, entre autres du troisième, comme, par exemple, le crochet perpendiculaire en avant, formé par les Autrichiens, à Prague et à Kollin.



Le crochet AC étant perpendiculaire à l'armée ennemie DE, renforce l'aile droite de la ligne AB, sans être oblique : il en est de même du crochet en arrière.

Je crois qu'en général les anciens ont plutôt suivi l'ordre parallèle renforcé que l'ordre oblique. Turenne fit usage du premier à Ensheim, et du second à Sinzheim par sa droite; mais ces manœuvres, exécutées lentement à la vue de l'ennemi, avec une seule division, donnèrent le temps à celui-ci d'établir une ligne parallèle et de la renforcer au même point. Tempelhof pouvait donc dire avec raison, que Frédéric avait apprécié, le premier, tous les avantages d'un ordre pareil à celui de la bataille de Leuthen, parce que jusqu'alors il n'avait point reçu une application sem-

blable. Ces avantages sont supérieurs à ceux des autres ordres de bataille que nous venons de citer, et je crois qu'on ne les a pas encore présentés d'une manière bien intelligible.

Une ligne parallèle, considérablement renforcée au point le plus important des attaques, est bonne sans contredit, puisqu'elle est conforme au principe que nous avons posé pour base de toutes les opérations; néanmoins elle offre plusieurs inconvéniens. La partie faible de la ligne étant trop rapprochée de l'ennemi, peut se trouver engagée malgré elle, et battue; ce qui balancerait et arrêterait les avantages remportés sur un autre point. L'aile renforcée peut battre celle qui lui est opposée, mais ne parviendra pas à prendre la ligne ennemie en flanc et à revers, sans faire un grand mouvement qui la séparerait des autres divisions, dans le cas où celles-ci se trouveraient engagées. Si ces divisions, au contraire, n'étaient pas en action, et qu'elles pussent suivre le mouvement de l'aile renforcée, ce mouvement serait nécessairement circulaire; celui que l'ennemi lui opposerait, formant la corde de l'arc, serait beaucoup plus rapide, et lui donnerait les moyens de reprendre l'offensive au point principal, en y portant le premier la masse de ses forces.

Il en est bien autrement de l'ordre du roi à Leuthen; l'extrémité de l'aile attaquée n'est pas seulement accablée par une ligne entière, le flanc

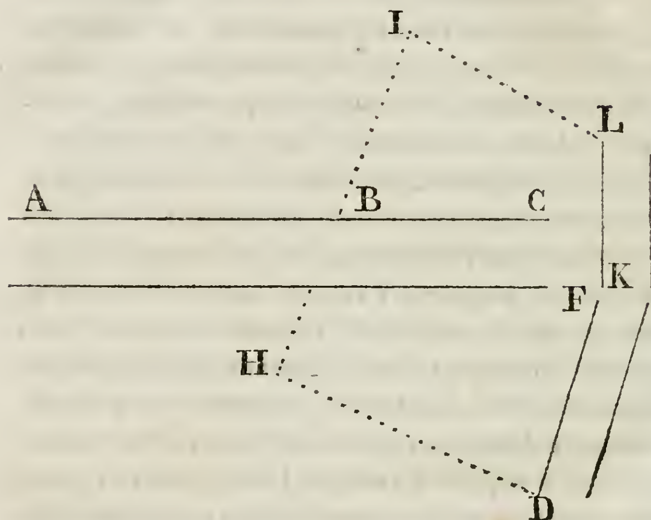
de cette aile se trouve continuellement débordé, et sa ligne prise à revers, sans manœuvre, sans prolongement de direction, mais par une simple marche en avant de la ligne oblique. L'éloignement des divisions qui ne sont pas destinées à la principale attaque, leur ôte le danger d'être engagées avec un ennemi supérieur, et les met à portée de soutenir successivement l'aile agissante.

Ces résultats de l'ordre oblique ouvert, quoique connus, ne sauraient être soumis trop souvent à la méditation des militaires; cet ordre présente encore un avantage plus décisif, c'est que l'extrémité de l'aile attaquée (je suppose les deux dernières brigades) reçoit successivement la charge de la moitié de l'armée ennemie, sans pouvoir arrêter sa marche par aucune contre-manœuvre. Quelle est la troupe capable de soutenir une telle lutte, lorsqu'outre cela elle se trouve débordée et prise à revers? Le trouble et l'épouvante ne seront-ils pas semés dans toute une ligne ainsi culbutée sur les flancs, et menacée d'une destruction entière par la direction de l'ennemi sur ses derrières?

Telles seront les suites infaillibles d'une attaque en ordre oblique, lorsqu'on sera parvenu à gagner le flanc de son adversaire sans en être aperçu, suivant les procédés que j'ai indiqués au chapitre V, et lorsqu'on formera rapidement sa ligne

par la méthode simple de Frédéric, développée dans le chapitre VIII.

La figure suivante le démontrera d'un manière plus claire :



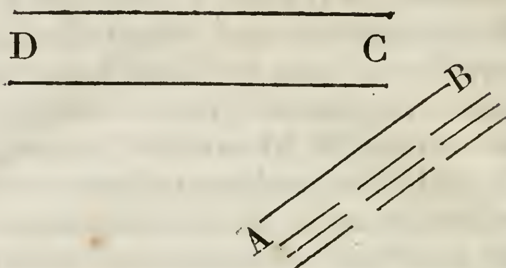
L'aile gauche BC de l'armée AC recevra le feu de la deuxième brigade de l'armée DKL, tandis que la première brigade, formée en colonne par peloton, la débordera, afin de décider vivement cette première attaque.

La deuxième brigade, en suivant son prolongement oblique, se trouvera immédiatement ap-

puyée par la troisième, qui fera son attaque sur l'extrémité de la ligne, et continuera à la déborder en marchant droit devant elle. Lorsqu'elle aura dépassé cette extrémité, la quatrième brigade la remplacera et en fera autant. En supposant l'armée DF, KL arrivée à la ligne pointillée HI, on la verra totalement engagée avec le quart ou le tiers tout au plus de l'armée ennemie, dont les bataillons, successivement écrasés, seront presque enveloppés.

Cette démonstration suffira, sans doute, pour faire saisir les avantages de l'ordre oblique ouvert; j'ai qualifié ainsi toute disposition pareille à celle du roi à Leuthen, parce qu'elle formait presque angle droit avec la ligne des Autrichiens, et qu'elle diffère absolument d'une disposition parallèle : le propre du premier est, que l'aile refusée se trouvant plus rapprochée de l'aile ennemie sur laquelle on dirige ses efforts, que du reste de sa ligne, elle peut soutenir le point principal de l'attaque, sans laisser l'ennemi maître de l'engager dans une affaire où il aurait la grande supériorité numérique.

Tous ces avantages de l'ordre oblique, quoique rapportés à l'hypothèse d'une armée attaquant en ligne de bataille déployée, sont également applicables aux masses concentrées sur l'extrémité que l'on voudrait accabler, comme cela est indiqué par la figure suivante :



L'armée AB, au lieu de former deux lignes, comme l'armée DF, KL, dans la figure qui précède, pourra ne donner cet ordre qu'à la moitié de ses forces, le surplus sera disposé en colonnes serrées, à demi-distance, sur les deux ailes et le centre, pour manœuvrer, ou frapper au besoin des coups de vigueur. Ces colonnes rendront ainsi, bien plus mobile, la partie des troupes qui n'est pas destinée à la première attaque; et les couvrent contre tous les mouvemens de l'ennemi.

La bataille de Leuthen fournit encore une maxime importante : c'est qu'une armée dont les flancs sont appuyés à un obstacle, tel que le grand étang de Gohlau, qui couvrait le crochet de Nadasty, peut être également débordée au moyen d'une attaque oblique. Il suffira, pour cela, de faire observer la brigade ennemie qui s'y trouve, et de disposer la ligne, de manière à di-

riger l'effort principal contre la deuxième brigade : on comprend que, la ligne étant rompue, et ayant perdu son appui, ces obstacles du terrain ne lui seront d'aucune utilité, et pourront même contribuer à faire prendre la première brigade, si elle tentait de s'y maintenir (1).

Cette manoeuvre ne vaut pas, sans doute, une attaque sur un flanc mal appuyé, ou facile à déborder; mais elle est bonne néanmoins, et prouve qu'aucune position ne garantit une armée contre un ennemi habile; que le seul moyen de lui résister est de manoeuvrer dans le même sens que lui; enfin elle justifie les maximes indiquées à la suite de la bataille de Prague.

Toutes ces considérations prouvent, que l'auteur de l'article susmentionné a contesté sans motif, à Frédéric, la gloire de sa disposition oblique, différente de tout ce qui avait été écrit sur cette matière. Il a trop accordé d'influence au détail de l'instruction des troupes; ces dénominations vagues de troupes manoeuvrières ne disent rien. *Le secret de la guerre ne sera jamais dans les jambes, il est tout entier dans la tête qui les fait mouvoir; une armée fera vainement des marches forcées toute une campagne, si leur di-*

(1) Je crois cependant devoir rappeler ici qu'il ne faut jamais diriger ses efforts sur celle des extrémités qui serait appuyée à un obstacle insurmontable, tel qu'un grand fleuve ou une mer.

rection est fautive, *elle n'en sera pas moins perdue.* Cette vérité a été prouvée par les dernières guerres : les troupes prussiennes, si manœuvrières, n'ont pas tenu tête aux milices françaises, qui n'avaient pas les premiers élémens d'instruction, mais qui furent conduites par des chefs habiles. Le seul avantage de l'armée du roi provenait de la manière de marcher et de se former, qui a été déjà développée. Ce mécanisme, quoique l'ouvrage du grand homme, n'aurait pas gagné des batailles sans le génie qui en calculait les effets. Je crois que Napoléon n'eût rien fait de plus avec les armées les mieux exercées, comme Frédéric n'eût rien fait de moins dans l'hypothèse contraire. Il n'est pas probable, d'ailleurs, qu'après six campagnes, où tous ses régimens furent renouvelés, ils fussent très-manœuvriers; et cependant il gagna des batailles célèbres, en 1760.

Mais en nous élevant contre le trop grand degré d'importance qu'on attachait à l'instruction des troupes à toutes sortes de manœuvres, nous devons observer qu'il ne faut pas confondre des soldats aguerris avec des soldats exercés; on sait toute la supériorité que les premiers ont ordinairement sur les autres.

CHAPITRE VIII.

Opérations contre les Russes et les Suédois ; bataille de Jœgerndorf. Maximes sur les attaques isolées.

FRÉDÉRIC, informé que l'impératrice Elisabeth avait adhéré au traité de Versailles, fit marcher une armée d'environ 30 mille hommes aux frontières de Prusse du côté de la Russie. Le maréchal Lehwald, qui la commandait, rassembla ses troupes dans le courant du mois de juin, s'avança jusqu'à Insterbourg, et poussa un détachement sur Memel afin d'observer l'ennemi.

L'armée russe était composée d'environ 40 mille hommes d'infanterie et 10 mille de cavalerie, sans compter les Cosaques et autres troupes irrégulières. Elle se mit en mouvement dans le mois de mai, et marcha sur quatre colonnes contre les frontières de Prusse : trois de ces colonnes traversèrent la Pologne, et la quatrième se porta sur Mémel, dont elle devait former le siége, sous les ordres du général Fermor. L'amiral Lewis fut chargé de protéger cette entreprise, avec une flotte qui portait 9 mille hommes de

débarquement, destinés à bloquer la ville par mer. L'un et l'autre arrivèrent à la fin de juin devant Mémel.

La place capitula le 5 juillet; elle procurait des avantages considérables aux Russes, en leur donnant une place d'armes pour y former des dépôts, qu'ils alimentaient facilement par le moyen de leur flotte. Ils furent ainsi à même de poursuivre leurs opérations avec vigueur, ce qui, sans cela, eût été impossible. Toute l'armée se réunit ensuite sous les ordres du maréchal Apraxin, sur les rives de la Russ, et pénétra jusques sur le Prégel.

Le maréchal Lehwald quitta alors Insterbourg, se retira derrière le Prégel le 8 août, et campa entre Ranglach et Buschdorf, avec 22 bataillons et 50 escadrons. En avant de sa position se trouvait une forêt épaisse coupée par trois routes, qui conduisait au camp des Russes; la première gardée par les hussards de Malachouski, longeait le fleuve; les deux autres étaient si larges qu'on y pouvait marcher sur front de division : la lisière du bois entre ces routes, quoique très-touffue et impénétrable, fut néanmoins surveillée par des piquets. (*Voyez pl. XI.*)

L'armée russe passa le Prégel près de Norkitten, et campa entre ce village et le bois, dans un ordre assez irrégulier; la cavalerie de l'aile droite en avant de Weinoten, jusqu'à Mischullen; la

droite de leur infanterie à Weinoten ; le front suivait de là en arrière et au travers du taillis jusque sur Schlosberg, de manière que l'aile gauche de l'infanterie appuyait au petit ruisseau d'Auxine, dont les rives sont escarpées et difficiles : la cavalerie de l'aile gauche, et leurs troupes légères se trouvaient entre Sitterfeld et le bois de Norkitten. Dès que l'ennemi eut occupé ce camp, le maréchal Lehwald le reconnut avec une petite escorte : mais comme il lui fut impossible de découvrir autre chose que le camp des Cosaques, celui de la grande armée étant hors de vue ; il envoya les généraux Schorlemmer et prince de Holstein, avec 35 escadrons et 2 bataillons de grenadiers, par le chemin d'Almenhausen, afin de prendre des renseignemens exacts sur cette position. Les bataillons furent placés à l'issue de la route, un peu en arrière dans le bois, et la cavalerie avança dans la plaine. Pendant cette expédition, l'armée resta sous les armes : la reconnaissance ne put se faire avec toute la précision nécessaire, et l'on prit le camp de Sitterfeld pour celui de l'aile gauche ennemie, quoiqu'il n'y eût que des troupes légères. L'attaque fut fixée au lendemain, et ses dispositions reposèrent sur ces mauvais renseignemens.

Tandis que ceci se passait, le maréchal informé qu'on apercevait un grand nombre de fourrageurs sur la droite, résolut de les couper, et

marcha à cet effet avec quelques troupes, pour renforcer le général Schorlemmer. L'armée, par un mal-entendu, et contre le véritable esprit de ses ordres, se mit aussi en marche, et se forma même dès qu'elle eut débouché du bois. Les Cosaques s'aperçurent bientôt de ce mouvement; on tira plusieurs coups d'alarme dans le camp des ennemis qui prirent les armes; mais comme ils restèrent dans l'inaction, le maréchal eut le temps de faire rentrer l'armée. Le général Schorlemmer tint encore en avant du bois, et fut salué de quelques coups de canon.

On a prétendu que le maréchal aurait mieux fait d'attaquer l'ennemi ce jour-là que de renvoyer l'affaire au lendemain. Tempelhof est d'un avis contraire, et pense qu'il ne faut jamais précipiter une telle opération lorsqu'on est trop inférieur en nombre.

Le maréchal avait présumé de la reconnaissance faite, que l'aile gauche des Russes était la plus faible, et présentait le plus d'avantages pour une attaque; la droite se trouvait effectivement couverte par un grand nombre d'étangs et de marais saignés, que l'on ne pouvait passer que sur des chaussées longues et étroites.

On fixa donc cette attaque au lendemain 30 août. L'armée se forma en trois colonnes serrées sur le centre, pour déployer. La première, composée de la droite de l'infanterie, marcha par sa

gauche. La deuxième, composée de la gauche de l'infanterie, marcha par sa droite. Ces deux colonnes précédées de 15 escadrons, se dirigèrent ensemble sur la route d'Almenhausen, laissant ce village à droite. La troisième colonne, composée de 35 escadrons, se dirigea à gauche par l'autre route.

Dès que l'armée eut passé le bois, elle déploya la première colonne à droite, la deuxième et la troisième à gauche. Après la formation elle fit halte un instant. L'ennemi restait absolument tranquille, on n'aperçut pas même une védette; il tira, peu de temps après, le coup de réveil, et l'armée prussienne marcha en bataille jusques devant Jægerndorf.

Pendant ce temps, les Russes avaient un peu changé leur position, et rapproché leur gauche de Sitterfeld; on a su depuis qu'ils comptaient l'abandonner, et se porter sur Allenbourg, faute de vivres. Dans ce dessein, le général Liewen occupa Sitterfeld, le 29, avec une division, en attendant que l'armée eût fait ses dispositions pour le suivre le 30 au matin. Le maréchal Lehwald, qui projetait d'attaquer l'aile gauche, rencontra ainsi le milieu de la ligne ennemie, et fit prolonger la direction de l'armée à droite pour atteindre cette aile gauche. La cavalerie de l'aile droite attaqua, sur ces entrefaites, les Cosaques qui étaient devant elle, et les culbuta

sur leur infanterie. Les dragons de Holstein percèrent même cette infanterie, enlevèrent une batterie de huit pièces, et sabrèrent tout ce qui opposait de la résistance; mais ils se trouvaient trop éloignés de la ligne pour pouvoir se maintenir. Le maréchal, qui avait placé presque toute la cavalerie sur sa gauche, sans qu'on pût en pénétrer le motif, s'aperçut alors qu'il en manquait à la droite, et ordonna seulement à 5 escadrons de s'y porter rapidement. L'ennemi ayant dirigé son artillerie et des renforts contre cette cavalerie de la droite, la força à la retraite.

Sur ces entrefaites, l'infanterie prussienne pénétra dans le bois, et enleva plusieurs batteries: l'aile gauche s'empara de la grande batterie, et poursuivit l'ennemi la baïonnette au bout du fusil. Cette infanterie rencontrait toujours de nouveaux obstacles, de nouvelles batteries : le comte de Romanzow étant arrivé dans le même instant avec la réserve des Russes, à travers les bois, décida enfin un mouvement rétrograde.

La cavalerie de l'aile gauche avait aussi obtenu de grands succès au commencement de l'action: dès que les hussards de Malachousky eurent reconnu le bois, une partie de la cavalerie le traversa, le reste en longea la lisière, attaqua les escadrons russes, les jeta sur leur infanterie, et les poursuivit; mais elle tomba alors sous le feu d'une nombreuse artillerie, qui l'obligea à

revenir; elle protégea ensuite la retraite de l'armée, qui s'effectua sans être inquiétée.

Les Prussiens, comme les vaincus le font ordinairement, ont cherché à voiler leur défaite en l'attribuant en grande partie à la fumée des villages incendiés qui les empêchaient de distinguer les objets, et qui fit que la seconde ligne tira sur la première; ils auraient mieux fait d'avouer que la valeur opiniâtre des troupes russes triompha des efforts de l'armée prussienne.

Les Russes évaluèrent leur perte à 800 tués et 4,260 blessés. Les généraux Lapuchin, Sybin, Kapenist étaient au nombre des premiers, et les généraux Liewen, Tolstoi, Bosquet, Villebois, Manteufel, Weiman, Plemanikow, parmi les des derniers. Ils estimèrent celle des Prussiens à 3 mille tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal Lehwald se retira à Wehlau; son adversaire resta dans son camp jusqu'au 6 septembre, et fit ensuite quelques démonstrations pour tenter le passage de l'Alle à Friedland, contre la droite des Prussiens; mais elles furent sans succès. L'armée russe se mit alors en marche le 11, et évacua entièrement la Prusse, à l'exception de Mémel; sans qu'on en pût pénétrer le motif: le résultat de sa courte campagne, et celui des opérations des Français, ferait croire que ces deux puissances étaient entrées dans la

coalition, plutôt pour sauver Frédéric que pour hâter sa ruine.

Les Suédois firent encore moins que ces deux alliés. Le général Ungern passa la Peene à la tête de 17 mille hommes, s'empara de Demmin, Anclam, des îles Usedom et Wollin, et pénétra dans la Poméranie prussienne, où il n'avait devant lui que la garnison de Stettin, forte de 2 à 3 mille hommes; mais Lehwald étant arrivé au secours de la place, les repoussa sous le canon de Stralsund avant la fin de décembre.

Observations sur la bataille de Jægerndorf.

La discussion de Tempelhof relative à la reconnaissance de la position des Russes, est à mon avis incompréhensible. Si leur armée occupait celle dont l'auteur a fait la description, il est certain que l'extrême gauche appuyait près de Sitterfeld, et la reconnaissance était juste; car on ne cherchait pas la gauche des troupes réglées, mais celle de la ligne. Or, cette extrémité se trouvant fort au-delà de Sitterfeld, il faut nécessairement qu'on ait pris le centre pour la gauche, ou que l'armée ait fait un mouvement pendant la nuit.

Quoi qu'il en soit, cette bataille offre une nouvelle preuve que l'instruction des troupes

prussiennes, sans le génie de Frédéric, était un bien faible moyen de victoire. Elle intéresse parce qu'elle vient à l'appui de plusieurs maximes présentées dans le cours de cet ouvrage. L'armée exécuta un des déploiemens combattus dans le chapitre V, et dont elle aurait pu se dispenser, si les combinaisons premières eussent été meilleures. En jetant un coup-d'œil sur l'ordre de marche, on verra que les deux colonnes principales se déployèrent en ordre d'attaque sur les 2 bataillons du centre, qu'elles marchèrent l'une contre l'autre, et évitèrent ainsi les inconvéniens des colonnes séparées de Guibert; il faut convenir, cependant, que si le maréchal n'avait eu pour se former qu'un terrain parallèle à sa première position, et de même front, il eût fort bien appliqué cette manœuvre; d'où l'on conclut qu'elle n'est bonne que dans un pareil cas.

Les dispositions du maréchal Lehwald caractérisent sa médiocrité, il paraît n'avoir pas eu de but déterminé; car on ne saurait prendre pour une combinaison de l'art, la démonstration de deux régimens sur la gauche de l'ennemi, surtout en considérant leur isolement du reste de la ligne.

Enfin, les circonstances de cette journée offrent de grands rapprochemens avec celle de Kollin. Dans toutes les deux, les attaques furent isolées, les armées engagées sur tout leur front, et les troupes destinées à gagner les flancs,

trop éloignées de la ligne. La seule différence, c'est que le nombre de ces troupes fut beaucoup plus faible à Jægerndorf, et qu'à l'autre bataille, les fautes provinrent de l'exécution, et non des combinaisons.

Ce fut la même cause qui fit perdre à Jourdan la bataille de Stockach en 1799, tandis que le corps de Saint-Cyr était engagé dans un mouvement beaucoup trop étendu sur le flanc des Autrichiens. En attendant que ces preuves puissent être mieux développées par l'historique des dernières campagnes, j'exposerai quelques idées relatives aux différentes actions de la campagne de 1757.

La bataille de Kollin, celle de Leuthen et de Jægerndorf, ainsi que la discussion sur l'ordre oblique, insérée au chapitre précédent, prouvent que, *pour assurer le succès d'une attaque bien combinée et renforcée au point le plus essentiel, il importe de refuser l'aile affaiblie.* Cette manœuvre est non-seulement nécessaire, pour tenir hors de portée de l'ennemi, la partie faible de la ligne; mais encore, parce qu'elle donne la facilité de faire soutenir le point d'attaque principal par les troupes qui composent cette partie. Ainsi, au lieu d'envoyer cette aile échouer contre des forces supérieures, on a l'avantage de l'employer à décider la victoire.

Il résulte de la même cause, *qu'il est dangereux*

d'attaquer une ligne par ses deux extrémités, à moins qu'on ne soit très-supérieur en nombre, attendu que, si une colonne était renforcée, l'ennemi pourrait accabler l'autre et rétablir l'équilibre des chances; d'ailleurs, on ne saurait déborder les extrémités d'une ligne, égale en force, avec des divisions suffisantes, sans étendre beaucoup la sienne, et isoler les attaques; c'est ce qu'ont également prouvé les batailles de Neerwinden, en 1793, et de Stockach, en 1799.

Enfin, on doit poser en principe, *qu'une attaque de front est toujours inutile, lorsqu'on peut établir un effort concentré sur l'extrémité d'une ligne, car alors de simples démonstrations suffisent.*

Nous terminerons ici la relation de la campagne de 1757, dans laquelle Frédéric frappa deux coups de maître, et déploya une grande vigueur. Il y exécuta des mouvemens multipliés, et occupa 107 camps. Les combinaisons de sa première ligne d'opérations ne furent pas exemptes de blâme; il ne choisit pas la plus convenable et l'embrassa avec deux armées isolées à une grande distance, comme nous l'avons déjà dit: cette faute lui serait devenue funeste s'il avait eu affaire à un général qui eût su appliquer les principes des masses centrales. Ses lignes secondaires après les batailles de Kollin, de Rosbach, ainsi que ses manœuvres dans cette bataille et dans celle de

Leuthen, seront, sans contredit, un digne sujet d'étude pour les militaires de tous les siècles.

Je ne reviendrai plus sur la conduite des Autrichiens, on a vu à la suite de chaque chapitre combien ils commirent de fautes. Les plus notables sont,

1° D'avoir disséminé leurs forces sur cent lieues pour couvrir leurs frontières, depuis Olmutz jusqu'à Egra;

2° De s'être laissé bloquer dans Prague avec des forces aussi imposantes;

3° De n'avoir pas poursuivi le roi dans la soirée de la bataille de Kollin, en portant leur masse par leur gauche sur Planian;

4° De n'avoir pas marché concentriquement sur la Saxe avec l'armée de Soubise;

5° D'avoir négligé toutes les occasions d'accabler le duc de Bévern.

Ces fausses combinaisons tiennent à la direction des grandes opérations, et les généraux de cette puissance n'en eurent aucune idée dans tout le cours de cette guerre, comme on le verra par les événemens des campagnes suivantes. Leur pusillanimité devant le prince de Prusse à Leipa; la manière fautive dont ils opérèrent contre le duc de Bévern vers Gœrlitz, au lieu de manœuvrer contre sa droite pour le couper d'avec le roi et marcher ensuite sur l'Elbe; l'inaction dans laquelle ils restèrent devant lui pendant le

siége de Schweidnitz, et surtout après la victoire de Breslau, attestent leur défaut de vigueur et de génie militaire. Un général ordinaire de nos jours, qui se fût trouvé dans la situation de Daun après Kollin, ou du prince Charles à Nimes, à Gœrlitz et à Breslau, aurait anéanti son adversaire et envahi la monarchie prussienne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 109 175 0

